

## 1. L'accident n'était pas banal.

Lina fixe intensément le cadavre féminin, ligoté et recroquevillé, dans le coffre de la voiture ; la jeune femme, rescapée de l'accident, puise ses dernières forces pour examiner ce corps de la tête aux pieds, elle en observe tous les détails :

- le visage blanc et tuméfié, le cou déformé, les membres meurtris par les liens, les vêtements salis, les chaussures aux talons cassés à côté des pieds nus...

Les mouches, qui envahissaient précédemment l'habitacle du véhicule, s'agglutinent maintenant sur ce corps en voie de décomposition.

Lina est face à l'horreur, elle ne veut pas y croire. Elle a la nausée, elle plaque sa main droite sur sa bouche, comme pour se retenir de vomir, son estomac se soulève, mais il est vide. Son visage se décolore, de bronzé il devient blême, elle balbutie :

« Non, non, ce n'est pas possible ! »

Elle est prise de vertige, sa tête tourne, tourne, si ça continue elle va tomber, mais non... on la soutient fermement par les deux bras. Elle lutte pour ne pas perdre connaissance, elle tourne la tête pour respirer profondément l'air pur, celui qui n'empeste pas... Son cerveau, longtemps privé de glucides et saturé d'émotion, n'obéit pas, il ne commande plus rien, ses jambes meurtries ne la tiennent plus.

Les deux secouristes doivent la porter pour l'empêcher de s'affaler au sol.

— Madame ! lance l'un d'eux tout en secouant légèrement la jeune femme à demi-inconsciente.

Lina bafouille un *oui* en guise de réponse ; elle croit que l'homme veut l'empêcher d'entrer dans les ténèbres, mais ce n'est pas le cas, il demande :

— Vous reconnaissez ce corps ?

Dans sa léthargie, Lina préfère ignorer la question. Les yeux clos, le cou relâché en arrière, elle choisit de relater les heures partagées avec le conducteur de la Citroën accidentée, surnommé Matt.

Elle commence à raconter les moments précédant sa rencontre avec cet homme.

Elle croit qu'elle parle et qu'on l'écoute, mais sa voix est incarcérée dans sa gorge en feu ; aucun son ne sort de sa bouche et personne ne l'entend :

*« La journée était splendide, un peu torride, j'ai saisi les plus belles lumières, j'ai réalisé les plus beaux clichés de ma vie ! J'étais super contente de mon travail, mon client serait satisfait, j'en étais sûre, j'avais de quoi illustrer son livre.*

*Et puis, vers 20 heures, en plein désert, ma voiture a calé brusquement, impossible de la faire redémarrer, j'avais les boules !*

*J'ai voulu appeler un dépanneur, pas de réseau...*

*Mon hôtel n'était pas loin, mais à trente kilomètres quand même ! Il était peu probable que quelqu'un vienne me secourir dans ce chemin cabossé...*

*Le soleil commençait à décliner. Changement de température, premier frisson. J'avais de quoi boire et manger, mais j'avais peur, peur de passer la nuit dans ma voiture, seule au milieu de nulle part, à la merci de n'importe quoi. Ma voix intérieure me disait : « Tu ne risques rien Lina, tu vas passer la nuit sur la banquette arrière, enfermée à clé jusqu'au lever du soleil, puis, tu iras à pied jusqu'à ton hôtel, tu es sportive, c'est faisable ».*

*Je n'eus pas à passer la nuit en plein désert, un automobiliste arriva comme un cadeau tombé du ciel. Le chauffeur, à la voix sympathique, me proposa naturellement de me conduire à mon hôtel, j'acceptais illico presto et je savourais ma chance tout en m'installant à côté de l'inconnu.*

*A peine quelques mètres de trajet et l'accident nous entraîna au fond d'un ravin.*

*On était vivants, mais prisonniers dans l'habitacle, tous les deux, à nos places respectives.*

*On a tout essayé pour se dégager ! Lui, le prénommé Matt, était bien plus bloqué que moi, son volant le paralysait complètement et contrairement à moi, il ne parvenait pas à détacher sa ceinture de sécurité, rien à faire, j'ai voulu l'aider sans y parvenir...*

*Plus le temps passait, plus mon compagnon d'infortune m'inquiétait ; son comportement devenait étrange, il me regardait avec insistance au lieu de se préoccuper de notre sort, il détaillait mon visage comme s'il fut hors normes ; alors qu'il me croyait assoupie, il s'est mis à palper délicatement ma figure tel un sculpteur l'aurait fait pour étudier son modèle, ses doigts agiles glissaient sur ma peau moite et brûlante pendant que tout mon sang devenait glacial. Je comprenais avec effroi que ce type avait vraiment un gros problème !*

*J'ai imaginé mille hypothèses, mais pas ça ! pas ce cadavre dans le coffre... »*

Le cœur de Lina s'accélère, elle entend des voix autour d'elle, les intonations ne lui disent rien qui vaille, quelqu'un lui demande comment elle se sent... elle ne sait pas, elle va peut-être très mal, elle n'arrive pas à évaluer son état.

Elle veut poursuivre son récit, elle ignore que personne ne l'entend et que seules ses pensées s'activent :

*« Et cette histoire incroyable de l'ado, comment aurait-il pu provoquer notre accident ?*

*Le jeune avait surgi de la pénombre en hurlant qu'il n'y était pour rien, qu'il n'avait pas fait exprès, qu'il ne souhaitait pas nous envoyer au fond du ravin.*

*Il criait qu'il ne pouvait rien faire pour nous aider, qu'il n'avait pas le choix.*

*Je ne comprenais rien à ses explications, rien.*

*Bien sûr que si, tu avais le choix !*

*Mais non, tu n'as pas appelé les secours, tu as jugé préférable de nous faire disparaître.*

*Tu t'es avancé pour nous achever, tu as commencé par Matt, tu lui as broyé le cerveau sans aucune pitié.*

*Tu t'es débarrassé de l'objet souillé de sang qui salissait tes doigts.*

*Tu t'es baissé promptement et tu t'es redressé en brandissant une pierre dans ma direction, tu t'es approché davantage de moi pour me lancer violemment ton projectile à travers la vitre de la portière ; c'était dur de m'atteindre, n'est-ce pas petit crétin ? J'ai esquivé à temps, la pierre a fini sa course sur les genoux de mon voisin.*

*Alors tu as récupéré le premier objet, j'ai constaté avec horreur qu'il s'agissait d'une barre d'acier ; tu as grimpé sur le toit de la voiture, enfin ce qu'il en restait, j'ai vu ta tête se pencher vers moi à travers le pare-brise pulvérisé, nos yeux exprimaient la frayeur, cela ne t'a pas arrêté, tu m'as visée avec ton arme... me fracasser le crâne comme mon voisin, tel était ton but. Ah ! et tu espérais que je me laisse faire, peut-être ! Et qui a gagné finalement, hein ? Qui a gagné, petit morveux ? J'ai failli te tuer en me défendant avec ta fameuse pierre, imbécile ! J'ai entendu un craquement horrible quand elle s'est abattue sur toi, je t'ai cru mort.*

*Quand les secouristes t'ont embarqué, je t'ai entendu gémir, tu étais sauf, heureusement.*

*Moi, j'étais toujours coincée dans la voiture maudite à attendre qu'on me désincarcère. »*

Lina cesse de penser, en réalité ses réflexions n'ont duré que quelques secondes.

La jeune femme tremble de tout son corps, le brouhaha autour d'elle est insupportable :

Sirènes, interpellations, ordres, mouvements. On l'allonge.

— Madame, Madame, réveillez-vous, je suis le médecin du SMUR, nous allons nous occuper de vous, l'ambulance va vous transporter à l'hôpital. Pouvez-vous ouvrir les yeux ?

— Je ne dors pas, je vous explique ce qui s'est passé, croit répondre Lina à l'homme, mais ses yeux sont toujours fermés et ses lèvres ne remuent pas. Son cerveau ? Oui, il fonctionne encore, il bout.

Elle comprend qu'on la transporte sur un brancard. Elle a mal de partout.

— Serrez-moi la main, Madame, ordonne le médecin dans l'ambulance.

Elle sent la grosse paluche de l'urgentiste attraper sa main droite, elle essaie de la presser, elle tente d'ouvrir les yeux, ça y est, elle voit une énorme tête se pencher au-dessus de la sienne, sa vision déformée se réadapte peu à peu, *il est beau ce toubib*, songe-t-elle bizarrement, puis ses paupières se referment.

Tout va très vite, on l'examine, on lui prend ses constantes, pouls, tension... perfusion, prise de sang, on ne cesse de lui parler, on lui pose mille questions :

— Quel est votre nom ? De quoi vous souvenez-vous ?

Elle veut parler... rien, seuls des gémissements sortent de sa bouche. On l'encourage, on la stimule.

Il faut qu'elle leur dise. D'une voix déchirante, elle arrive à murmurer :

— Oui, je connais ce corps ! Mais la voix plaintive et subaiguë reste faible et incompréhensible, le médecin est juste rassuré : *elle a parlé !*

Lina ne maîtrise plus rien d'elle-même, elle n'est plus qu'une pâte molle. Elle arrive au centre hospitalier en état de choc, soutenue

par l'urgentiste qui s'est affairé pour la maintenir en vie, *elle vivra !*

« Il est trop tôt pour que vous l'interrogiez ! » s'offusque le médecin-chef en s'adressant au lieutenant Médéric Frémont.

Qu'à cela ne tienne, le policier en jeans et baskets, la trentaine bien tassée, brun au charme incontesté, dominant d'une bonne tête le médecin, attendra avec sa détermination habituelle, car il faut l'auditionner au plus vite, cette jeune femme.

Quelques journalistes parcourent déjà les couloirs de l'hôpital...

Là-bas, vers le ravin, un grand périmètre de sécurité a été instauré, la route est barrée, les premiers badauds ont été refoulés. La police scientifique fait son job.

Quelques heures plus tard, loin du lieu du drame, une main saisit la télécommande et allume le téléviseur.

Un reporter est en train d'expliquer de sa voix monocorde l'actualité du Gévaudan :

« [...] Une voiture a été retrouvée au fond d'un ravin... Justement, notre envoyé spécial à Mende me signale que le procureur de la république va s'exprimer, je passe l'antenne ».

Aussitôt, les téléspectateurs sont projetés à Mende.

Une cohorte de journalistes, cameramen et autres curieux s'agglutinent autour du procureur Hervé Duvernet, celui-ci leur demande expressément de reculer, ce qui est fait, non sans bousculades. On a déjà eu vent que l'accident n'était pas banal d'où l'afflux de ce troupeau humain.

— Mesdames et Messieurs, un accident s'est produit il y a trois jours, en plein cœur des Cévennes.

Après avoir dérapé dans un virage, une voiture a été violemment projetée au fond d'un ravin, entraînant avec elle ses passagers.

Les secouristes sont intervenus ce matin, après que la jeune femme, passagère avant du véhicule, a pu alerter le commissariat de Mende.

Voici le premier bilan de cet accident :

- La passagère a été prise en charge à l'hôpital Lozère à Mende, elle souffre de déshydratation et de multiples contusions, sa vie n'est pas en danger.

- Le chauffeur de la berline, dont on doit encore vérifier l'identité est malheureusement décédé au volant de sa voiture.

- Une troisième personne, un très jeune homme, sans doute éjecté lors de l'accident, gisait sur le toit de l'automobile, le visage en sang. Il a été transporté à l'hôpital de Mende où il doit subir une intervention, rien de grave pour sa survie.

— Je connais, ce jeune, c'est Stan Morelli ! s'écrie un homme dans la foule.

Le procureur ne relève pas.

Le public réagit bruyamment, Hervé Duvernet marque un temps pour obtenir le silence. Il rajuste ses lunettes aux montures noires qui lui donnent l'air sévère, il s'éclaircit la voix et poursuit :

— Ce n'est pas fini, il y a une quatrième victime et c'est là que tout se complique... une jeune femme a été découverte dans le coffre du véhicule, ligotée et sans vie.

Sa mort n'a évidemment rien à voir avec l'accident en question, il s'agit d'un homicide.

La police scientifique et la légiste déploient tous les moyens nécessaires pour récolter le maximum d'indices concernant la mort de cette victime.

Le procureur s'interrompt lorsqu'il voit le commissaire Samuel Ortega s'approcher de lui d'un pas énergique, ce dernier revient du lieu de l'accident et veut exposer d'autres faits au procureur.

La presse ne peut plus tenir, comme un bataillon sur l'offensive, elle mitraille le procureur Duvernet et le commissaire Ortega de questions plus ou moins pertinentes :

— Le conducteur serait-il l'auteur de ce crime ?

— D'après vous, qui est la victime dans le coffre ?

— Le meurtrier est sans doute le chauffeur, qu'en pensez-vous ?

— La passagère pourrait-elle être aussi suspectée ? questionne une journaliste en s'époumonant.

— Et le fils Morelli, qu'est-ce qu'il fichait avec eux ? interroge l'homme qui l'avait identifié, auparavant, sur le lieu de l'accident. Le commissaire et le procureur passent outre l'interrogatoire, ils prennent plusieurs minutes pour se parler à voix basse.

Hervé Duvernet finit par reprendre la parole :

— Je vais revenir sur le chauffeur... Nous ignorons s'il est l'auteur du meurtre de la jeune femme, rien ne nous permet de l'affirmer actuellement, mais cela reste une hypothèse comme une autre. Ce que nous pouvons affirmer catégoriquement, grâce à nos experts, c'est que l'accident n'est pas à l'origine de son décès... les circonstances de sa mort seront établies au cours de son autopsie.

Le procureur jette un œil au commissaire qui opine discrètement de la tête. Duvernet toussote nerveusement et continue :

— Nous avons son identité, il s'agit de Matt Génat.

Les Mendois sont abasourdis, une clameur de désolation s'échappe de la foule, quasiment tous connaissaient les parents de Matt et leur drame.

Comment leur fils pourrait-il être un assassin ?

A l'époque, on ne s'était pas longtemps intéressé au jeune homme quand il était devenu brutalement orphelin, il terminait ses études à Montpellier. Personne ne connaissait son physique.



Le procureur fait fi des commentaires des uns et des autres et continue son élocution :

— Le commissaire Ortega nous apporte de nouveaux éléments à propos du jeune homme retrouvé sur le véhicule, les voici :

- Deux objets souillés de sang, une barre d'haltérophilie et une pierre, ont été trouvés près du jeune inanimé.

- Pour les enquêteurs, il s'est produit une sérieuse bagarre entre les protagonistes de l'accident, dans laquelle le jeune serait hypothétiquement impliqué. Ce dernier a pu s'identifier aux urgences, il n'a que 17 ans.

— C'est Stan Morelli ! scandé à tue-tête l'individu qui le connaît.

Hervé Duvernet le fixe durement, *il ne peut pas se taire !*

Des questions fusent de toutes parts, le procureur n'y répond pas, il poursuit après avoir remonté ses lunettes au plus près de ses orbites :

— Nous comptons beaucoup sur les témoignages des deux survivants hospitalisés lorsqu'ils seront en mesure de le faire. Je laisse la parole à monsieur le commissaire Ortega !

Samuel Ortega prend le temps de plaquer sa chevelure grisonnante sur son crâne, d'un geste aussi machinal que méticuleux, avant de déclarer gravement et sans concession :

— Un deuxième véhicule vient d'être remonté du ravin.

L'annonce excite la foule. Le commissaire parcourt des yeux l'assemblée assourdissante, il attend que les décibels s'atténuent, on entend « chut », « taisez-vous » pendant que d'autres hurlent encore des questions.

Le calme retrouvé, le commissaire poursuit :

— Cette seconde voiture était vide, les experts ont travaillé sur sa trajectoire, elle aurait pu fracasser la première berline accidentée si un arbre ne l'en avait pas déviée in extrémis.

Comment ce véhicule a-t-il pu chuter dans ce même ravin ?

L'auditoire est sûr que le commissaire va donner la réponse mais ce dernier poursuit :

— Ce mystère sera résolu, n'en doutez pas ! Je peux simplement vous donner une info de taille : cette deuxième berline appartenait à la rescapée de la première, c'est-à-dire, à la jeune photographe actuellement hospitalisée.

Les questions fusent à l'unisson, quelqu'un demande s'il s'agissait de la photographe qui séjournait à l'hôtel de France, à Mende.

Le commissaire en convient.

La jeune femme, parisienne d'adoption, est alors identifiée par les journalistes, car tous savaient que Lina Varelle était de retour à Mende, pour son job. La jeune femme avait fait la une de l'actualité lozérienne, il y a plusieurs années quand elle vivait là.

Le procureur reprend la parole en lorgnant sombrement Ortega qui en a trop dit à son goût :

— Nous voilà confrontés à plusieurs problématiques. Nous allons d'abord nous concentrer sur le meurtre de la jeune femme du coffre. L'équipe du commissaire Ortega s'active déjà, la police scientifique s'adonne à de multiples prélèvements.

Je donnerai une nouvelle conférence de presse très prochainement, vous aurez l'évolution de toutes les procédures en cours.

La séance est terminée.

Je vous remercie pour votre attention.

Les journalistes ont de quoi se mettre sous la dent, mais peut-on se satisfaire d'un délicieux repas dépourvu de dessert ? Ils se déchainent pour obtenir le maximum d'infos :

- Pourquoi Lina Varelle n'était pas dans sa voiture ?
- Est-ce que le chauffeur était son amant ?
- Est-ce que Matt Génat était un meurtrier en série ?
- Est-ce que l'ado voulait sauver Lina des griffes du prédateur ?
- Pourquoi les protagonistes de l'accident se seraient-ils battus si violemment ?

Les questions martyrisent les oreilles du procureur Hervé Duvernet, il n'y répondra pas. Il quitte les lieux, accompagné du commissaire Samuel Ortega. La foule, complètement frustrée, regarde s'échapper les deux hommes aux tailles et aux âges quasiment identiques... un mètre soixante-quinze à tout casser, pas loin de la cinquantaine. Les deux silhouettes ne se confondent pourtant pas ; le procureur, d'une sveltesse proche de la maigreur, flottant dans un costume d'été complètement démodé, pourrait disparaître derrière le corps charpenté du commissaire, vêtu au goût du jour.

Loin d'ici, la main saisit la télécommande et appuie nerveusement sur « arrêt ».

## 2. Les rescapés. Hôpital Lozère.

Le lendemain. Après une opération assez complexe de sa mâchoire, Stan s'en sort bien. Il ne peut pas parler, ses deux maxillaires sont cousus ensemble pour éviter tout mouvement, seul un trou permet de passer une paille.

Cela tombe bien, il n'a pas l'intention de parler, surtout pas à la police, surtout pas à ses parents présents à son chevet, et puis il a trop mal, ça résonne dans sa tête, putain de merde, sale histoire... Il fait semblant de dormir, c'est mieux, il bouge de temps en temps pour montrer qu'il est bien vivant.

Il se demande si son frère a parlé à ses parents ou à la police, on a dû lui poser tout un tas de questions. Il pense que non, il n'a rien dû dire Matthias. Leurs parents ne semblent pas bien comprendre la situation, ils n'ont pas mentionné Matthias et sont trop contents de le voir, lui, sain et sauf.

Et la meuf qui a failli l'assassiner, que-va-t-elle dire aux flics ? Ses parents ont discuté entre eux, il paraît qu'elle va mal, elle est complètement « out », *qu'elle crève et vite, saloperie !*

Quelqu'un entre dans la chambre, un homme parle à voix basse aux parents, il s'est présenté comme « quelque chose » pour les mineurs, il leur demande de le suivre.

*Qui c'est ce con ? Peut pas nous foutre la paix ?* Stan se retrouve seul sur son lit d'hôpital, finalement tant mieux, il ouvre les yeux, regarde sa perfusion, tâte ses lèvres, *putain ça fait mal !* Il se redresse tant bien que mal sur ses oreillers, s'étire le plus possible jusqu'à saisir la télécommande sur sa table de chevet distante d'un bon mètre, il allume le téléviseur, il prend en route le récapitulatif du précédent discours du procureur :

« [...] Deux objets souillés de sang, une barre d'haltérophilie et une pierre ont été trouvés près du jeune inanimé... »

*Merde, fait chier, la barre de Papa !*

« [...] Comment ce véhicule a-t-il pu chuter dans ce même ravin ? »

Stan hausse les épaules, *qu'est-ce que ça peut bien vous foutre, hein ! Bordel !* Il entend des pas dans le couloir, il éteint vite la télévision et repose la télécommande à sa place initiale, il a juste le temps de se recoucher en chien de fusil, dos à l'entrée, faire semblant de dormir et la porte de sa chambre s'ouvre.

Ce ne sont pas ses parents qui reviennent, *qu'est-ce qu'ils fabriquent avec le mec, putain ?*

Il écoute la conversation des visiteurs et comprend qu'il s'agit de l'équipe médicale, le chirurgien s'approche du patient, pose sa main sur son épaule et le secoue délicatement pour le réveiller, *il ne voit pas que j'dors, non ?* s'indigne sournoisement le gamin. Auparavant, le chirurgien a demandé à l'infirmière les constantes de l'opéré, elles sont bonnes malgré un état subfébrile, a-t-elle répondu, il a alors donné des consignes à la jeune infirmière et à l'aide-soignant.

Maintenant, la main du chirurgien insiste sur l'épaule droite de Stan, il lui demande d'ouvrir les yeux et de se retourner.

Le jeune patient se sent obligé d'obtempérer, après tout, sa gueule est entre les mains de ce toubib, il n'a pas le choix.

Il se retourne donc et voit, pour la première fois, l'homme qui l'a opéré, *oh non, il est vieux, au moins quarante piges !*

L'ado entrouvre à peine les yeux ; se confronter aux regards des autres l'insupporte, mais il les distingue bien tous les trois, *la meuf n'est pas mal, ch'uis sûre que mon pote la trouverait excitante, moi j'préfère le jeune mec, c'est écrit « aide-soignant » sur sa blouse, il a des yeux de lynx ; tu délires ou quoi, tu te prends pour un homo ou quoi ?* Il cesse ce discours intérieur pendant que le chirurgien l'interroge tout en lui tâtant précautionneusement les mâchoires.

— Lève la main droite pour dire « oui » et la gauche pour dire « non » lui ordonne-t-il, avant de lui poser la première question.

— Est-ce que tu souffres ? La main droite se lève. Le chirurgien demande alors à l'infirmière de lui confier son échelle visuelle analogique (EVA) qu'il montre à son jeune patient ; il lui explique le fonctionnement de la réglette en lui désignant celle-ci :

— Tu vois, à gauche, c'est écrit « pas de douleur », à droite « douleur insupportable », tu vas déplacer ce curseur de gauche à droite et l'arrêter où tu considères que ta douleur se situe.

Il lui montre ensuite comment coulisser le curseur sur la réglette en plastique, *ça va, j'suis pas débile non plus !*

Tiens, vas-y ! s'exclame le chirurgien en lui tendant l'objet.

Stan considère un moment la réglette et se demande où il va bien pouvoir stopper le curseur, à quoi ça servira d'abord, c'est tellement idiot de proposer un truc pareil, évaluer sa douleur avec ce machin-là, j'ai mal, un point c'est tout.

Il ressent l'attente pesante des trois personnes, il faut qu'il passe à l'acte, c'est évident, cela doit faire partie du jeu de rôles dans ce service :

- On t'opère, on te sauve, et toi tu fais ce qu'on te demande. Alors, il pousse le curseur vers la droite puis se ravise et le recule vers la gauche, *allez ! pousse un peu plus à droite pour leur faire plaisir, tu vois bien qu'ils attendent !* Il stoppe le curseur au hasard, puis le bouge à droite et encore à gauche, le stoppe, le rebouge, regarde furtivement les yeux rivés sur son geste. Les trois visages penchés sur lui sont à se tordre de rire, il a bien du mal, là, à s'empêcher de s'esclaffer ! Cela vaut bien une dernière glissade du curseur jusqu'à « douleur insupportable », non ?

Il examine la réaction du trio. L'infirmière reprend la réglette en lui souriant, le beau mâle lui fait un clin d'œil amusé et le chirurgien l'observe un moment comme pour peser le vrai du

faux, les yeux du jeune rient tellement qu'il se fait vite une idée et annonce en se redressant :

— Bon, tu vas avoir des calmants pendant quelques jours, d'accord ?

La main droite se lève très haut. Les yeux, à présent, bien ouverts du patient lancent un regard malicieux à ses interlocuteurs *je vous ai bien eus avec votre réglette à la con, hein !*

— Ah, et tu pourras boire des bouillons avec une paille ! ajoute le chirurgien.

Vous pouvez entrer, Lieutenant, et poser quelques questions à notre jeune homme, déclare le toubib d'une voix de stentor, en se retournant vers la porte.

Stan sursaute sur son lit d'hôpital, ses yeux perdent leur malice, c'est l'appréhension qu'ils expriment voire l'angoisse, maintenant. L'infirmière lui tapote la main, geste supposé l'apaiser et le calmer, *mais elle ne se rend pas compte, elle, il veut ma peau ce flic !*

Les trois soignants quittent la chambre, laissant le lieutenant s'installer sur une chaise tout à proximité du patient, celui-ci s'est empressé de refermer les yeux, *si je pouvais me boucher les oreilles aussi, mais je crains qu'il le prenne mal... le poulet.*

Dans sa chambre d'hôpital, Lina sort lentement de sa torpeur, elle reconnaît son vieux père assis à côté d'elle, enfin, il n'a que cinquante-six ans, mais il a tellement vieilli depuis qu'il est veuf. Paradoxalement, l'homme conserve une belle allure générale, il reste assez svelte malgré un discret embonpoint abdominal ; ses yeux bleus adoucissent efficacement son visage ridé ; sa parfaite coupe de cheveux blancs et denses ferait pâlir de jalousie un plus jeune à la calvitie débutante.

L'homme tient la main de la jeune femme et lui sourit affectueusement. Il bénit Dieu, sa seule fille est vivante, sa seule

famille c'est elle et réciproquement. La mère de Lina est décédée il y a déjà si longtemps !

Lina s'efforce de lui rendre son sourire, au moins pour le remercier de sa présence. Elle est un peu désorientée.

Elle jette un regard circulaire dans la chambre. Des images épouvantables lui reviennent en mémoire, un frisson d'horreur lui gagne tout le corps. Elle murmure, désemparée :

— Papa, c'est un drame, un drame, pourquoi cela m'est-il encore arrivé ? D'abord Maman et maintenant Cerise...

— Cerise ? Pourquoi parles-tu de Cerise ? Ma chérie, tu es toujours en état de choc, il va falloir oublier tout ce que tu as subi. On t'enverra sans doute te reposer dans une maison de repos et quand tout ce drame sera réglé, nous partirons en vacances, tous les deux !

— Papa, c'était Cerise dans le coffre, c'était son cadavre affreusement gonflé, en voie de décomposition, avec toutes ces sales mouches agglutinées sur son corps.

Je n'irai pas dans ta maison de repos, je ne mettrai plus jamais les pieds chez les fous, tu entends Papa !

— Calme-toi ma petite fille ! Il ne s'agirait que d'une maison de convalescence, enfin !

— Je ne suis plus une petite fille, Papa ! J'ai perdu ma jeunesse depuis la mort tragique de Maman. Je suis une adulte qui ne fait que se battre pour oublier.

J'ai cru à mon bonheur de ces dernières années, j'avais un beau métier jusqu'à ce que cet accident ne perturbe de nouveau ma vie. Cerise est morte, ma meilleure amie, et j'étais assise à côté de son assassin qui voulait me tuer aussi, de toute évidence.

— Ma chérie, les experts ont dit que le cadavre retrouvé n'était pas identifiable !

Le père sort son portable de sa poche.

— Que fais-tu Papa ?

— J'appelle Cerise !



— Ne fais pas ça, laisse-moi encore l'espoir que je me trompe ! Papa, les escarpins dans le coffre, c'étaient les siens ! Elle était censée être en safari photo en Tanzanie, pour préparer son exposition à Beaubourg, c'était une perspective inestimable...

— Mais enfin, ma chérie, tu ne peux pas dire que ces escarpins identifient ton amie, des chaussures à talons comme celles que tu as vues, il y en a des milliers !

As-tu dit à quelqu'un d'autre que tu connaissais le corps ? demande-t-il anxieux.

— Il me semble avoir dit au médecin urgentiste que je connaissais le corps mais je crois bien qu'il n'a rien pigé, il m'a même souri quand j'ai parlé et je suis tombée dans les pommes. Mais ces chaussures, Papa, elles sont uniques, seule Cerise en portait de telles avec son prénom accompagné d'un « V » qu'elle avait fait graver sur chacun des talons.

Lina raconte tout à son père, comment l'ado s'était comporté avec Matt et elle, comment elle aurait pu le tuer en se défendant, tout ce dont elle se souvient. Ses explications ne sont pas toujours claires, elle s'emmêle les pédales.

Le père ne répond rien, il tient la main tremblante de sa fille, il tente de l'apaiser, il pense que son extravagant récit est dû à la fièvre et au choc psychologique.

— Comment va cet ado, Papa ?

— Le jeune a été opéré. Il est sauf. Tu vas être interrogée Lina, il va falloir que tu tiennes bon. Tu es encore fragile, je crains que tu ne craques, tu as complètement décompensé à la mort de Maman, tu disais que tu l'avais tuée, tu t'étais mis cette idée en tête, mais c'était faux. Tu étais si jeune, seize ans à peine, il a fallu combien de mois pour te déculpabiliser ? Combien de thérapies as-tu-subies pour t'en sortir ?

— Arrête Papa ! Je n'oublierai jamais mon accident avec Maman, jamais !

Lina, toujours allongée sur son lit, ferme les yeux et se remémore avec douleur :

*Je conduisais avec prudence quand cette voiture nous a fait une queue de poisson, j'ai perdu le contrôle, j'étais en conduite accompagnée, pauvre Maman, elle a été tuée sur le coup quand notre voiture a fait tous ces tonneaux. Le pire c'est qu'on n'a jamais recherché le véhicule responsable.*

— Lina, tu...

— Papa, s'il te plaît, arrête ! Arrête de me parler de ce passé douloureux, j'ai essayé de reprendre ma vie en main, tu le sais. Je ne m'en sortais pas si mal jusqu'à présent. J'ai vingt-trois ans, je suis photographe, j'ai un bon carnet d'adresses grâce à mon amie Cerise.

Lina s'interrompt, prise par l'émotion, elle refoule ses larmes et fixe son père :

Papa, tu devrais définitivement tourner la page, cela fait sept ans maintenant ! C'est toi qui es fragile, oui !

Son regard s'assombrit en prononçant cette dernière phrase.

Rentre à Paris, Papa, je vais me reposer avant qu'on vienne m'assaillir de questions, je serai prête, ne t'inquiète pas.

Le père se lève, accablé, cela ne l'empêche pas d'embrasser sa fille sur le front et de lui chuchoter comme s'il avait un secret à lui dévoiler :

— Surtout, ne leur dis pas n'importe quoi, je t'aime ma fille, n'oublie jamais ça ! Et si je venais à disparaître, sache que tu as été le soleil de ma vie.

Paul-Henri sort d'un pas lourd, il ne s'est jamais senti aussi vieux et triste.

Lina s'en veut de laisser son père partir ainsi, elle l'aime tant, mais elle souhaite être seule pour combattre ses démons ; il faudrait qu'elle commence par surpasser sa terrible angoisse qui lui pique la poitrine ; il serait nécessaire qu'elle se mette en pause cérébrale, qu'elle oublie le corps meurtri de Cerise, juste le temps d'un

somme réparateur. Et puis... elle a sans doute halluciné, ce cadavre nauséabond ne peut pas être celui de son amie... Cerise est en Tanzanie, en Afrique, pour un safari photos, pour Beaubourg, ce n'est pas rien !

Lina ne peut pas la joindre, elle n'a plus de téléphone portable, pourquoi a-t-elle refusé que son père la contacte ? Pourquoi y aurait-il les chaussures de Cerise près d'un cadavre non identifié ? La jeune femme est comme hypnotisée sur son matelas d'hôpital, envahie par le doute depuis que son père a quitté la chambre.

On frappe à la porte de Lina, un jeune homme entre sans avoir attendu la permission de la patiente. Lina met aussitôt ses pensées noires en suspens et fixe l'homme en blouse blanche.

— Bonjour Lina, commence le toubib, d'un ton amical, vous me reconnaissez ?

*Non, mais lui, il connaît mon prénom.* La jeune femme détaille quelques secondes le beau visage du visiteur, il ne lui semble pas étranger, mais qui est-ce ?

— Je vous ai peut-être déjà vu, répond-elle simplement en se redressant dans son lit.

— En effet, mon équipe et moi vous avons porté secours, essayez de vous souvenir !

— Ah oui... c'est ça... je suis encore très confuse, pardonnez-moi, j'en profite pour vous remercier mille fois, *c'est le médecin urgentiste qui s'est occupé de moi. Quel beau mec !*

— Je ne suis pas là pour que vous me remerciez mais pour que vous me confirmiez une chose, une phrase que vous m'auriez dite, si j'ai bien entendu... c'était juste avant que vous ne perdiez connaissance. Dans l'urgence, je n'avais pas analysé le sens de vos paroles ; j'étais très proche de votre visage et je vous ai bien entendue parler. Que m'avez-vous dit ? Vous vous rappelez ?

Lina sue, elle avait prononcé une phrase terrible, bien sûr qu'elle s'en rappelle. Elle le regarde intensément avec appréhension, il

s'approche d'elle et s'assoit carrément sur le bord du lit, très près d'elle. Il se veut rassurant, parle gentiment, un léger sourire aux lèvres, mais Lina est déstabilisée lorsqu'il insiste pour qu'elle lui répète la phrase maudite. Elle ne contrôle pas sa réaction, la panique est proche, son pouls bondit, elle ordonne d'une voix étouffée :

— Sortez de ma chambre !

L'homme, étonné, se relève immédiatement, s'excuse pour l'avoir importunée, l'observe un moment, il est pris d'une grande pitié pour Lina, cette dernière perçoit la compassion dans les yeux du visiteur, elle déteste qu'on éprouve ce sentiment à son égard.

— Rasseyez-vous ! ordonne-t-elle d'un souffle, comme pour chasser cet apitoiement et balayer son effroi.

— Vous êtes sûre ? Vous ne voulez pas que je vous laisse tranquille, que vous puissiez vous reposer, je reviendrai plus tard si vous voulez.

Il s'est déjà rassis tout en parlant et Lina a posé sa main droite sur la cuisse gauche de l'homme, comme pour mieux le retenir, elle ne veut pas qu'il parte. L'urgentiste ne montre pas sa gêne, pourtant il pense que si quelqu'un entrain à cet instant, il serait bien embêté. La jeune femme prend une grande inspiration et affirme :

— Ce sont bien les mots que vous avez entendus, elle plonge à présent un regard confiant dans celui du jeune homme.

« Oui, je connais ce corps », voilà ce que j'ai dit. C'est bien ce que vous avez entendu, n'est-ce pas ?

— Oui, répond l'homme doucement.

Il l'examine, confus, il se demande quelle est la raison de sa démarche, *je ne suis pas détective, pourquoi suis-je venu questionner cette patiente ? C'est le job des enquêteurs !* Il observe encore la jeune femme, ses cheveux châtain-clair, mi-longs, coupés au carré, sont encore humides, *on a dû l'aider à*

*prendre une douche* ; ses yeux en amande, couleur noisette, le fixent sans ciller, il a du mal à s'en détacher tant ce regard est attractif.

Il détourne enfin sa tête vers la main de Lina accrochée à sa cuisse, il la lui prend délicatement pour l'ôter, sa peau est douce, ce contact ne le laisse pas insensible. Il est troublé, il se lève gauchement.

— Bon, mademoiselle, je dois m'en aller. Il regarde sa montre, je suis de garde dans une heure. Ce n'est pas vrai, il fuit Lina.

— Vous m'avez appelée Lina tout à l'heure !

Le jeune médecin sent ses joues chauffer légèrement mais il ne se démonte pas.

— Oui, je voulais vous mettre en confiance !

— Une stratégie de médecin ! murmure en souriant Lina avec ses yeux tristes.

— Alors, au revoir Lina ! prononce-t-il en lui faisant un signe de tête amical.

— Vous ne m'avez pas demandé qui était le cadavre ? s'étonne la jeune femme.

— Non... D'autres personnes plus qualifiées vous le demanderont, vous savez ! Au revoir !

— Attendez ! Comment vous appelez-vous, Docteur ? Votre prénom ? Puisque vous connaissez le mien, vous pouvez bien me donner le vôtre !

Il la fixe intensément, il hésite une demi-seconde puis lâche rapidement comme s'il avait hâte de se débarrasser d'une intimité gênante :

— Martial !

— Alors, au revoir Martial ! réplique-t-elle d'un ton catégorique qui met un terme à la conversation.

Lina réfléchit à son comportement à l'égard du visiteur, trop audacieuse, que doit-il penser d'elle ? Elle doit vraiment être perturbée, pense-t-elle en frissonnant.

La tragédie qu'elle vient de vivre ne quitte pas sa tête, Cerise est omniprésente dans ses pensées mais une nouvelle question la titille : reverra-t-elle cet intrigant et séduisant médecin prénommé Martial ?

— Bonjour Stan, je suis le lieutenant Frémont, je vais te poser quelques questions si tu veux bien ouvrir les yeux, tu n'auras pas à parler, tu me répondras comme tu l'as fait avec le Docteur Garance qui t'a opéré.

Stan ouvre les yeux, il ajuste ses lunettes à la Harry Potter et lance un regard méfiant à son interlocuteur, *il est jeune celui-là mais c'n'est pas mon pote, j'ai intérêt à faire gaffe...*

Frémont examine le jeune de près avant de lui poser la première question, *il n'est pas gâté par la nature ce gosse, avec ses lunettes rondes à gros verres, ses joues imberbes bien rebondies et ses lèvres cousues, il ressemble à un poisson lune ou quelque chose comme ça...*

— Te souviens-tu de ce qui t'es arrivé avant ton transport, ici, à l'hôpital ? commence à demander le lieutenant tout en sortant une tablette qu'il allume immédiatement après l'avoir extirpée de sa sacoche et posée sur ses genoux.

A ce moment même, Stan se rend compte qu'une deuxième personne, en retrait, est présente dans sa chambre, *c'est comme dans les polars, ils sont au moins deux pour interroger les suspects*. Stan scrute l'individu tant bien que mal, le torse du lieutenant l'empêchant de voir son visage.

Le lieutenant s'écarte pour le laisser visualiser, il désigne de sa main droite la personne en question :

— Je te présente le brigadier Petitjean qui va assister à notre discussion.

Stan écarquille les yeux pour mieux détailler une jeune femme élancée, à la queue de cheval soigneusement tirée en arrière, elle

se tient droite comme un I, *un nom de merde qui ne lui va pas, je me demande si elle a un mec, elle a de beaux nichons, elle plairait bien à mon pote Kévin, celle-là !* L'ado la scanne mentalement comme pour la dévêtir, il est satisfait du résultat, *à moi aussi elle me plairait bien*, son imagination lui joue des tours, il voudrait sourire mais ne peut toujours pas... ces maudits fils ! Il arrête de fabuler quand le lieutenant reprend sa place l'empêchant de détailler davantage la policière à la posture imperturbable.

Le lieutenant poursuit :

— Maintenant que nous avons fait connaissance, reprenons notre discussion, où en étions-nous déjà ? Ah oui, je te demandais si tu te souvenais de ce qui t'était arrivé avant ton transport à l'hôpital... tu t'en souviens ?

Stan le regarde d'un air ahuri, *il me prend pour un vrai couillon ou quoi ?*

— Réponds-moi « oui » ou « non » avec tes mains, précise le lieutenant patiemment. Il devine tout de suite que le jeune n'est pas docile, il va falloir le prendre avec des pincettes s'il veut en tirer quelque chose. Il attend la réponse sans montrer le fond de sa pensée.

Stan lève la main droite pour dire oui puis la repose et lève la main gauche pour dire non.

— Oui et non ? Tu ne sais plus très bien ?

Stan lève la main droite en jubilant, *t'es pas dans la merde maintenant, hein !*

— D'accord, dit le policier tout en réfléchissant à la stratégie à adopter face à la défiance de l'énergumène.

Il tapote quelques lignes sur sa tablette, il décoche quelques regards sur l'interrogé, celui-ci fixe à présent le plafond, les deux mains jointes sur son ventre comme s'il considérait la discussion close.

— Tu as dû avoir vachement mal ! suppose le lieutenant en tapotant sa propre mâchoire. Le pire ce sera sans doute ce qu'on

va te donner à avaler avec ta paille, ça ne vaudra pas un bon hamburger, j'imagine !

Le lieutenant parle sans regarder le jeune en face mais en l'examinant tout de même en biais, celui-ci ne bronche pas.

Frémont marque un temps d'arrêt avant de reprendre :

— Tu aimerais sans doute rentrer chez toi le plus tôt possible et reprendre ta vie normale, suppute le policier, enfin moi, c'est ce que je souhaiterais à ta place.

Les poings du gosse se serrent et se desserrent nerveusement, *t'es pas à ma place ! J'en n'ai rien à foutre de ton hamburger, tu veux m'amadouer, c'est ça, je connais la combine, j'ai lu des tas de polars, qu'est-ce que tu crois !*

— Malheureusement, tu n'es pas en mesure de rentrer chez toi, continue le lieutenant en articulant bien ses mots avec une désolation feinte.

Stan se tourne vers lui brusquement au prix d'une douleur inattendue du pourtour de sa mâchoire. Il lance un regard plein de ressentiment à l'opportuniste, *que veux-tu dire connard, tu veux me foutre en taule, c'est ça ?* Le jeune est furibond. Les deux regards se rencontrent quelques secondes, l'adulte a eu ce qu'il recherchait, une réaction du jeune qui peut en dire long : son animosité cache sa peur.

— D'après ton chirurgien, tu ne quitteras pas le service avant une quinzaine de jours, si tout va bien, il ne te l'a pas expliqué ? ajoute-t-il d'un ton léger juste pour calmer le jeu avant de l'accabler davantage.

Il marque une longue pause, le garçon semble soulagé, *ah c'était ça ! faut que je me calme sinon je vais me foutre dedans.*

— Et puis nous, les flics, reprend le lieutenant en se retournant vers sa collègue pour l'intégrer dans son « nous », on a plein de questions à te poser, alors il va bien falloir faire un effort de mémoire, mon petit gars ! Nous comprenons que tu sois encore en état de choc, que ton cerveau soit imprégné d'anesthésiques, il



lui jette un œil sarcastique en prononçant ces paroles, mais demain tu seras en meilleure forme, et encore mieux après demain et de jour en jour. On reviendra tous les jours pour faire un brin de causette, ce sera sympa, qu'en dis-tu ? Tu pourras lever la main droite ou la main gauche jusqu'à ce qu'on te délie la langue, dans tous les sens du terme !

L'homme constate que son discours fait de l'effet, le jeune le regarde abasourdi, il n'en mène pas large, ses yeux rougissent mais il lutte pour que les larmes ne surgissent pas *j'ai rien à dire, bordel, ch'uis dans la merde*.

Frémont fait mine de ne pas voir cette faiblesse pour ne pas l'humilier, d'une part et ne pas compatir, d'autre part. Il écrit longuement sur sa tablette puis prend son temps pour la ranger, il sait que le jeune est à bout de nerfs maintenant, il entend sa respiration rapide, ses mains cognent le matelas de chaque côté du corps. Puis, il se lève en faisant l'effort de ne pas le regarder, *ce gosse n'est pas sorti de l'auberge quoi qu'il ait fait ou pas*, songe-t-il.

— A demain Stan, repose-toi bien !

Frémont quitte la chambre, accompagné du brigadier Petitjean, Irène de son prénom. La jeune femme, elle, a bien vu le dernier regard noir de haine dans les yeux du jeune. Celui-ci voudrait écouter du Arch Enemy et peut-être violemment cette nana.

— Monsieur et Madame Morelli, annonce le juge pour enfants, Michel Bertain, inhabituellement en fonction dans les murs d'un hôpital. Je vais lire votre déposition, vous la signerez si vous approuvez le contenu. Tout d'abord, sachez que vous ne pourrez pas retourner voir votre fils Stan. Nous lui expliquerons que c'est la procédure, ne vous inquiétez pas, croyez-moi, ce sera préférable pour lui d'être interrogé ici, à l'hôpital, plutôt que dans le cadre d'une garde à vue classique au commissariat. Il n'aura pas de visites à part celles de l'équipe médicale, de la police et de la

justice. Sa chambre sera gardée par un policier, votre fils sera bien traité, ne vous inquiétez pas, répète-t-il comme s'il s'agissait de dédramatiser une situation pourtant catastrophique.

Madame Morelli laisse échapper un nouveau sanglot, elle renifle, se mouche, ses yeux sont déjà très rouges ; quant à son époux, il attend la lecture du juge, *j'espère que je n'en ai pas trop dit*, il semble ailleurs, perdu dans ses pensées, il fixe les mains du juge qui tiennent le papier concernant l'interrogatoire et leurs réponses, seule sa pâleur indique un combat intérieur. Il ne cherche pas à consoler sa femme qui ne cesse de pleurer.

C'est que juste après leur audition, le juge n'a pas pris de gants pour leur balancer : « Votre fils est soupçonné d'avoir tué le chauffeur du véhicule accidenté avec une barre en acier. Nous avons d'ores et déjà prélevé ses empreintes digitales sur l'objet. On n'a pas retrouvé d'autres empreintes que les siennes sur la barre. Le lieutenant Frémont, dont vous ferez connaissance prochainement est en train d'auditionner Lina Varelle, la jeune photographe rescapée de l'accident, elle donnera peut-être des explications. ».

Le juge n'en n'avait pas dit davantage à propos de Lina.

Les parents de Stan virent leur monde convenu, solide et prospère s'effriter sans préavis.

Le juge Bertain marque une pause pour laisser le couple se ressaisir, il râcle un peu sa gorge avant d'entamer la lecture de la déposition, ce qui a pour effet d'attirer l'attention des intéressés. Un téléphone vibre, la collaboratrice du juge, présente depuis le début de l'entretien, s'approche de Michel Bertain et lui tend son téléphone portable, c'est un sms de la police scientifique.

Le juge a du mal à cacher un léger rictus, il regarde furtivement sa collaboratrice pour sonder sa pensée, elle est troublée comme lui mais il faut faire mine de rien face aux parents de Stan. Le juge Bertain demande au couple de l'attendre cinq minutes, il sort de

la pièce, le téléphone à la main, les laissant en compagnie d'Eve Flachet.

Isolé dans un coin du couloir, il rappelle Thibault Courtois, le directeur du laboratoire police technique et scientifique.

— Salut Thibault, c'est Bertain, je viens de lire ton sms... Je peux te dire que le petit frère était chez un copain pendant toute cette période, d'après ses parents, il doit toujours y être normalement. Tu peux m'en dire davantage à propos des empreintes ?

— Les empreintes des deux frères Morelli sont de partout à l'intérieur et à l'extérieur de la voiture de Lina Varelle retrouvée dans le ravin. On se demande si ce n'est pas eux qui ont balancé son véhicule dans le ravin. Le proc ne va pas tarder à t'appeler, il veut la déposition des parents Morelli, il veut savoir où se trouve actuellement leur fils cadet, Matthias, dix ans à peine.

— Un vrai merdier cette histoire ! s'exclame Bertain, je me demande si Lina Varelle a vu le même ? Médéric est en train de l'interroger, il faut absolument qu'elle nous déballe tout et vite !

— Oui, et le proc Duvernet demande à chaque équipe de se manier. Il faut faire gaffe de ne pas ébruiter ces news avant qu'il ne le fasse lui-même.

— Ok, je m'en doute. Pour le même, je m'en occupe, je vais demander aux parents de s'assurer qu'il est toujours chez son copain, ensuite j'aviserais pour comprendre ce qu'il s'est passé. Il va falloir s'occuper de lui d'urgence ! Je vais quand même attendre les consignes de Duvernet avant de foutre le bazar, les parents sont déjà bien sonnés !

— Tiens-moi au jus ! sollicite Thibault Courtois.

Le juge Bertain retourne dans le bureau médical, les parents de Stan l'attendent avec angoisse, ils scrutent nerveusement le visage du juge - que va-t-il encore leur révéler ?

Michel Bertain décide de se taire pour l'instant, il regarde d'un air entendu sa collaboratrice, s'assoit sur le fauteuil emprunté au médecin, saisit le procès-verbal et annonce aux parents :

— Je vais procéder à la lecture de votre déposition, je vous rappelle que vous avez répondu à mes questions en tant que témoins, sachez que vous pourrez être auditionnés par la police et la justice autant de fois qu'il sera nécessaire, au fil de l'enquête.

A ma première question :

— Où étiez-vous lorsque votre fils Stan a été trouvé sur le lieu de l'accident ?

Vous répondez Madame : Nous étions à Montpellier pour rencontrer des clients communs, je suis architecte d'intérieur et mon époux est entrepreneur en bâtiment.

Vous précisez Monsieur : Dès que nous avons su que Stan était hospitalisé, nous nous sommes précipités à l'hôpital.

Vous rajoutez Madame : Personne ne nous a expliqué les circonstances de l'accident, mais Dieu soit loué, notre fils est sauf.

A ma deuxième question :

— Avez-vous eu le temps de voir votre fils et de lui parler avant son opération ?

Vous répondez Monsieur : Non, Stan a passé plusieurs radios puis il a été transféré directement au bloc opératoire, l'équipe n'attendait que notre assentiment pour l'opération. On nous a expliqué que l'intervention était primordiale.

Vous rajoutez Madame : une infirmière nous a proposé de l'attendre dans la chambre qui lui était réservée, ce que nous avons fait.

A ma troisième question :

— Combien d'enfants avez-vous ?

Vous répondez en chœur : Deux.

Vous précisez Monsieur : Stan dix-sept ans et Matthias dix ans.

A ma quatrième question :

— Vous laissez souvent vos enfants seuls à la maison ?

Vous répondez Madame :

— Stan est presque majeur, il peut rester seul à la maison, il nous appelle quand il veut et nous confions toujours Matthias chez un copain.

Vous continuez Monsieur :

— Notre fils cadet est d'ailleurs chez son copain Maël Da Silva et il y est toujours actuellement.

Stan était seul à la maison, nous lui faisons entièrement confiance même s'il a quelquefois des crises d'adolescence. Quand il va quelque part, il nous le signale toujours.

A ma cinquième question :

— Stan est bel et bien sorti pendant votre absence, vous avait-il prévenus ?

Vous répondez Madame et Monsieur :

— Non.

A ma sixième question :

— Pourquoi Stan ne vous a pas prévenus, d'après vous ?

Vous répondez Madame :

— Il n'est quand même pas prisonnier à la maison ! S'il est en balade à quelques kilomètres, ce qui était le cas, il ne nous prévient pas, il a le droit de prendre l'air sans notre autorisation, tout de même !

A ma septième question :

— Vous dites que Stan a des crises d'adolescence, comment cela s'exprime-t-il chez lui ?

Vous répondez Monsieur :

— Oh, rien de spécial ! Il met sa musique trop fort et écoute des groupes très bruyants, du hard rock, je crois, il se défoule comme un diable en écoutant ce bruit infernal. On a un peu de mal à lui faire baisser le son de cette musique !

Vous acquiescez Madame et vous rajoutez :

— Il faut bien que jeunesse se passe, moi aussi j'écoutais de la musique à tue-tête quand j'étais jeune, pas toi Antoine ?

Monsieur Morelli, vous ne répondez pas à votre épouse.

A ma huitième question :

— Votre fils Stan pratique-t-il un sport ou plusieurs sports et si oui, lesquels ?

Madame vous répondez :

— Il aime le sport, il a pratiqué plusieurs sports, judo, tennis, foot...

Vous complétez Monsieur :

— Mais il n'a jamais été assidu à aucun sport.

A ma neuvième question :

— Votre fils a-t-il du matériel de musculation ?

Vous répondez madame :

— Oui... enfin, c'est le matériel de mon mari.

Je vous demande de préciser, vous répondez Monsieur :

— Je lui prête de temps en temps mon matériel d'haltérophilie.

A ma dixième question :

— Vous l'utilisez toujours, vous-même ?

Vous répondez Monsieur :

— Non, je ne l'utilise plus depuis longtemps, pourquoi ? Quelle importance cela a-t-il ?

Alors je vous demande à la onzième question :

— Avez-vous écouté les informations données par la presse concernant l'accident ? Le procureur de la république s'est exprimé dans une conférence de presse ce matin, avez-vous pris connaissance de ses propos concernant votre fils Stan ?

Vous répondez Madame :

— Non, nous n'avons pas quitté le chevet de notre fils jusqu'à ce que vous veniez nous chercher, nous n'avons pas écouté les

médias, nous attendions avec impatience le chirurgien...  
Pourquoi, qu'a dit le procureur à propos de notre fils ?

Vous complétez Monsieur :

— Nous savons simplement qu'une autre victime de l'accident, une jeune femme, est aussi hospitalisée et qu'elle ne va pas bien, d'après l'infirmière qui nous a conduits dans la chambre.

Vous demandez Madame :

— Informez-nous s'il vous plaît, ne nous cachez rien, Monsieur le juge !

Fin de l'audition.

Le juge Bertain pose le document devant les parents Morelli, il leur demande de le relire et de le signer, ce qu'ils font comme des automates, ils sont abattus, ils se sentent piégés ; ils ne pourront pas revoir Stan... jusqu'à quand ?

Cette situation est inouïe, jamais ils n'auraient imaginé vivre une telle situation, c'est un véritable cauchemar.

Madame Morelli se remet à pleurer, son époux lui prend la main. Ils sont effondrés sur leur chaise, comme recroquevillés sur eux-mêmes.

Le juge respecte le silence avant de reprendre la parole, c'est le moment délicat d'aborder la problématique « Matthias » :

— Votre fils Matthias vous a-t-il contactés ces trois derniers jours ou l'avez-vous fait vous-mêmes ?

— Non, les événements ont fait que non, se désole le père en secouant la tête.

— Nous allons le récupérer le plus tôt possible, dès que vous nous libérerez, Monsieur le juge, chuchote la mère à travers ses larmes.

— Je ne peux pas vous libérer tout de suite car le procureur Duvernet va m'appeler incessamment, pour m'indiquer la conduite à tenir en ce qui vous concerne.



Le procureur aura des questions à vous poser, vous comprenez, précise-t-il comme si cela était évident. En revanche, je vous autorise à appeler les parents de Maël tout de suite pour prendre des nouvelles, rassurez-les, ces gens doivent être très inquiets s'ils sont informés de « l'Affaire ».

— Oui, merci, bafouille nerveusement le père. Il regarde son épouse et lui demande :

— Tu as leur numéro ?

Celle-ci sort son portable de son sac et trouve le correspondant qu'elle appelle aussitôt.

*Comment ne l'ai-je pas appelé plus tôt, l'état de Stan nous a tellement angoissés et cette histoire de barre et de pierre souillées de sang nous a plongés dans un gouffre sans fond... Il faut réagir maintenant et être prudents avec Matthias, il faut arrondir les angles, qu'il ne croit pas à tout ce que peuvent raconter les médias. Stan n'a pas pu tuer délibérément cet homme, pourquoi l'aurait-il fait ? Il était en légitime défense, c'est sûr, la jeune femme hospitalisée va sûrement le confirmer. Il faut attendre la suite de l'enquête.* Ava cesse de pleurer, elle s'efforce de retrouver une dignité bien écornée :

— Allo, madame Da Silva ? C'est Ava Morelli à l'appareil, comment cela se passe avec les garçons ? Matthias a bien mis sa crème solaire ? *Pourquoi je pose cette question ? Pourquoi madame Da Silva ne me répond pas, que signifie ce blanc ? J'ai peur...* Matthias est bien toujours chez vous ?

— Non ! répond madame Da Silva très étonnée, nous ne sommes pas chez nous, nous sommes en vacances chez ma belle-sœur, à Lisbonne.

— Oh !!! s'écrie Ava très confuse, excusez-moi, Matthias est sans doute chez un autre copain.

Elle raccroche sans autres paroles, elle fixe son appareil comme si celui-ci venait de lui faire une mauvaise farce. Elle se tourne vers son mari qui est devenu aussi blême que neige, puis elle détourne

son regard. Oui, elle a fait confiance à Matthias, il lui a donné le mot d'invitation écrit par Maël, elle n'avait aucune raison de se méfier, il l'invitait pendant toute la durée de leur absence, ce n'était pas la première fois qu'il dormait chez lui, elle avait acheté des confiseries et un bouquet de fleurs pour qu'il les offre à la famille accueillante.

Si au moins Matthias avait un téléphone portable, elle pourrait avoir des explications, tout de suite, mais il n'était pas question qu'il en possède avant ses douze ans.

*Il doit être à la maison*, elle appelle au domicile. La sonnerie n'en finit pas et personne ne répond.

La panique la gagne, elle s'adresse au juge Bertain :

— Je vais demander à Stan où est son frère !

Elle parle en se levant, prête à bondir vers la chambre de Stan, Antoine s'est levé aussi, il veut suivre sa femme, mais le juge a élevé le ton et leur a ordonné de se rasseoir, Eve Flachet s'est postée devant la porte, sa corpulence impressionnante fait une barrière naturelle. Ils ne pourront pas sortir. Ils se rassoient.

— Il faut qu'on aille chez nous, notre fils est sans doute en train de jouer à ses jeux vidéo, le casque sur les oreilles, il n'aura pas entendu le téléphone, explique le père à l'homme de loi. Puis, il s'adresse à sa femme d'une voix pleine de reproches :

— Pourquoi n'as-tu pas appelé madame Da Silva avant de lui confier notre fils ?

Je ne comprends pas ce manque de précaution !

Pour seule réponse, elle le regarde ahurie et s'enferme dans ses pensées... *Oui, pourquoi n'ai-je pas appelé la mère de Maël ? Ils devaient venir chercher Matthias, c'était écrit sur le mot de Maël... Nous aurions dû attendre que les Da Silva viennent récupérer Matthias à la maison, mais tu étais pressé, Antoine, tu avais ton RDV à Montpellier, nous avons quitté la maison avant notre petit et Stan dormait encore. N'insinue pas que tout est de*

*ma faute, tu as ta part de responsabilité, tu ferais mieux de te soucier un peu plus des enfants.*

Ses yeux expriment la colère. Elle aurait bien aimé lui balancer ses pensées à voix haute mais elle ne veut pas faire d'esclandre devant deux étrangers.

Pour la première fois, elle regrette de ne pas avoir fait le choix de quitter Antoine pour son amant. Elle pose son front sur les paumes des mains, ses coudes enfoncés sur les genoux, le dos arrondi et elle ferme les yeux comme pour s'extraire de toutes ces histoires, celles du passé et celles du présent. Elle n'a même plus envie de pleurer, elle repousse son mari d'un coup de coude quand celui-ci tente d'enlacer sa taille en signe de pardon, elle reprend aussitôt sa position, un escargot dans sa coquille...

Son époux la regarde un long moment, stupéfait, il hoche la tête, incrédule, *Ava n'admet jamais ses erreurs, elle se croit toujours plus forte que tout, mais là, je suis sûr qu'elle culpabilise, je ne l'ai jamais vue dans cet état, son comportement me fait flipper !*

Il respire deux ou trois fois profondément avant de s'adresser au juge qui les observe en silence :

— Monsieur le Juge, regardez dans quel état se trouve mon épouse, il est temps que nous rentrions chez nous et que nous nous occupions de notre fils Matthias, il est certainement très inquiet, j'espère qu'il n'est pas au courant pour son frère... pour cette tragédie incroyable... Stan n'a pas...

Le juge l'interrompt gravement en pointant l'index sur l'écran de son smartphone :

— Ecoutez-moi, Madame et Monsieur Morelli, j'ai là un sms du procureur Duvernet, la situation est plus grave que nous l'imaginions : on est en train de perquisitionner votre maison, cela va prendre sans doute quelques heures voire davantage... Vous serez logés à l'hôtel sous surveillance policière pendant toute la durée de cette perquisition.

— Où est Matthias ? Je veux le voir ! s'écrie, au bord de la crise de nerfs, Ava Morelli !

— Matthias n'est pas chez vous, je regrette, une équipe menée par le commissaire Ortega est mobilisée pour le rechercher. Pensez-vous à un endroit où il pourrait se trouver ? Chez quelqu'un en particulier ? Amis, famille, voisins ? Avez-vous conservé le mot écrit par Maël ?

— Non, répond le père nerveusement, nous ne savons pas où il peut se trouver. Il s'adresse à sa femme qui est en train de fouiller dans son sac :

— As-tu gardé le mot de Maël ?

— C'est ce que je cherche, réplique-t-elle sèchement.

Eve Flachet a enregistré les conversations et notifié les différentes attitudes des Morelli.

### 3. « Racontez-moi tout... »

Lina est installée dans un fauteuil roulant, face au lieutenant Frémont, dans le bureau du médecin-chef.

Le policier était déjà venu l'interroger la veille, elle lui avait confié qu'elle connaissait le cadavre dans le coffre, qu'il s'agissait de son amie Cerise. Le lieutenant avait écouté Lina avec un détachement apparent, ce qui avait bien déstabilisé la jeune femme. Frémont comptait, de prime abord, recueillir des informations sur le gamin de dix ans, Matthias, introuvable.

Il lui avait demandé sans détour si elle avait rencontré Matthias, le frère de Stan, sur le lieu du drame et elle avait répondu « non » d'un ton évasif, comme si elle doutait de sa propre réponse, le policier avait noté pour lui ce *doute* mais n'avait pas insisté auprès de la jeune femme.

A présent, Médéric Frémont a la confirmation de la disparition inquiétante du gamin, il sait également que les perquisitions chez les Morelli, chez Matt Génat et chez sa grand-mère sont en cours. Aujourd'hui, il attend de Lina, sa version des faits, il veut lui faire parler de Matthias :

— Racontez moi tout depuis votre panne de voiture, lance-t-il d'un ton paternaliste.

Lina fait de son mieux pour expliquer tout le déroulement de ce cauchemar, cependant elle se reprend par instants, elle semble avoir des troubles de mémoire, des moments lui échappent, elle sent que le lieutenant devine un problème, *pourvu qu'il ne me prenne pas pour une folle*. Elle sait qu'il lui manque un passage important, elle a beau puiser dans sa mémoire, rien ne vient. Elle préfère insister sur le fait que Matt lui faisait de plus en plus peur parce qu'il l'observait étrangement avec des yeux excessivement brillants. Le chauffeur était coincé dans l'habitacle, tout comme

elle, mais cette situation semblait le réjouir. Oui, elle se sentait en danger à ses côtés, mais objectivement, il ne lui avait fait aucun mal.

— J'ai échappé à la mort quatre fois, affirme-t-elle.

Elle explique en débitant ses paroles comme une automate.

— Vous dites, reprend l'enquêteur, que vous avez échappé à la mort quatre fois : une fois en tombant dans le ravin, assise à l'intérieur de la voiture de Matt Génat (elle apprend alors le nom de Matt). Une seconde fois, par la chute d'un autre véhicule qui fonçait dans ce même ravin, droit sur vous et qui a été miraculeusement dévié par un arbre. Il marque une pause et voit Lina acquiescer de la tête et affirmer :

— Oui... et il s'agissait de ma voiture... elle était en panne, je l'avais laissée à plus de cinq cents mètres du ravin, c'est incompréhensible !

— Exact, et nous reviendrons sur votre véhicule en temps voulu, *cela ne va pas être une mince affaire*. Puis, vous dites que vous avez échappé à deux assassinats : Stan Morelli (là aussi, elle apprend son nom...) vous aurait tuée avec une barre d'acier, si vous n'aviez pas pu vous défendre en l'assommant avec la pierre. Et effectivement, vous n'y êtes pas allée de mains mortes avec l'ado ! lance-t-il d'un ton « admiratif » mais qui résonne comme un reproche. *Je pourrais même dire que le même a échappé à la mort in extrémis, il faudra bien que tu prouves ta légitime défense car les parents du jeune pourraient bien porter plainte*, il la tutoie dans sa réflexion qui ne dure qu'une fraction de seconde. Lina se sent rougir, elle ne comprend pas cette remarque, aurait-il préféré qu'elle eût loupé sa cible au détriment de sa propre vie ? Il l'observe étrangement, elle ne sait plus si elle doit lui faire confiance ou si c'est d'elle-même qu'elle doit se méfier, elle pense aux paroles de son père *surtout ne leur dis pas n'importe quoi*.

— Enfin, vous affirmez que le chauffeur vous aurait assassinée si Stan ne l'avait pas achevé d'un coup de barre d'acier...

— Oui, je l'ai compris quand j'ai découvert le corps de Cerise dans le coffre, j'ai réalisé qu'il avait eu l'intention de me tuer. J'ignore pourquoi il voulait nous assassiner toutes les deux, rajoute Lina la voix tremblante. Finalement, l'accident a changé le cours de l'histoire...

Lina baisse la tête, elle essaie de mettre de la cohérence dans tout ça, mais n'y parvient pas. *Que s'est-il passé ma Cerise ? C'est horrible ! Comment pourrais-je vivre sans toi, sans ton soutien et sans ta précieuse amitié !* La jeune femme sent qu'elle va craquer, ses quatre membres tremblent, elle ne retient plus ses larmes qui coulent à flot le long de ses joues, elles inondent son cou délicat et finissent écrasées dans le col de sa chemise. Frémont suit ces larmes impressionnantes, il tendrait bien un mouchoir en papier à Lina mais il n'en possède pas lui-même, il fait signe à Irène Petitjean de lui venir en aide.

Le lieutenant est déçu, il aurait souhaité que Lina lui parle de Matthias, *elle ne l'a même pas mentionné, ne l'aurait-elle pas rencontré ? J'ai pourtant eu l'impression qu'elle s'était troublée quand je lui ai parlé du frère de Stan. Nous a-t-elle tout dit ? Il va falloir décortiquer le passé et la personnalité de cette jeune femme. Je convoquerai son père.*

*Et il va falloir aussi que Stan Morelli me raconte sa version de A à Z, cela ne va pas être facile pour le gamin d'écrire toute cette histoire et il n'aura pas intérêt à me mener en bateau !*

Lina essuie ses larmes avec le Kleenex offert par la brigadière, elle se mouche, prend son temps, de toute manière le temps s'est arrêté là, elle est complètement découragée et perdue, que peut-elle encore espérer de son existence ? Elle se le demande. L'image du jeune urgentiste est apparue furtivement mais Lina l'a aussitôt refoulée comme un fruit défendu.

*Maman, si tu pouvais être à mes côtés, tu me manques tellement, j'ai besoin de toi Maman !* Les larmes surgissent de plus belle. Le lieutenant cache son agacement, il croyait au miracle du Kleenex,

puis il demande à Lina s'ils peuvent poursuivre l'entretien ou si elle préfère aller se reposer.

— Nous pouvons continuer ! affirme courageusement Lina en essuyant ses dernières larmes d'un revers de main.

Elle n'a qu'une hâte, c'est d'en finir avec ce policier... en finir... retrouver son lit d'hôpital et se réfugier dans un sommeil profond. Elle se sent vide et exténuée.

Alors, Frémont décide de changer de sujet. Il doit l'informer d'une situation plutôt délicate et sombre, le procureur lui a demandé de s'en charger.

Le policier lance un rapide regard sur la jeune brigadière, elle l'encourage d'un battement de cils, il fixe alors la photographe et lui demande :

— Pouvez-vous me parler davantage de votre amie Cerise ? Vous m'avez dit qu'elle devait être en Afrique pour un safari photos, en ce moment même. Vous a-t-elle donné des nouvelles de là-bas, de Tanzanie ? Je veux dire, avant que vous ne soyez tombée en panne de voiture ou même pendant votre immobilisation dans celle de Matt ? Vous a-t-elle contactée ?

Lina roule des yeux, *que signifie cette question idiote ? Il sait bien que Cerise est morte et qu'elle n'a pas mis les pieds en Afrique ! Il veut me rendre dingue ou quoi !* Lina ne répond pas, son cerveau ne capte pas, elle se contente de fixer l'homme en attendant une autre question.

— Souvenez-vous, vous m'avez expliqué que votre téléphone portable avait été éjecté de la voiture pendant votre accident et que vous l'aviez entendu sonner à un moment donné, vous étiez désespérée de ne pas pouvoir y répondre.

— Oui, en effet, répond Lina d'un ton neutre, le regard dans le vague. Elle sait qu'il s'est passé quelque chose d'horrible avec ce téléphone, mais quoi ? *De toute manière, cela ne pouvait pas être un appel de Cerise...*



— Mes collègues ont vérifié, vous avez bien reçu un coup de fil quand vous étiez prisonnière dans l’habitacle du véhicule et il s’agissait de votre amie Cerise, Cerise Van Berney. Il lui laisse un temps pour enregistrer la nouvelle et reprend :

— Aviez-vous eu d’autres appels de Cerise depuis votre arrivée dans les Cévennes ?

— Non... Mais que dites-vous Lieutenant ? s’écrie Lina, incrédule, sans prendre en compte sa dernière question. Un immense espoir envahit tout son être. Elle ne sait pas si elle a tout capté, si Cerise est bien vivante, elle n’ose pas y croire mais elle éprouve tant de joie que cela ne peut pas être autrement, *il a bien voulu me dire que Cerise est vivante ?*

Ses yeux supplient le lieutenant Frémont pour qu’il lui confirme, avec des mots sans ambiguïté, que son amie Cerise n’est pas la jeune femme retrouvée dans le coffre. *Dites-le lieutenant !*

— Cerise est vivante, affirme le policier solennellement. Le cadavre retrouvé dans le coffre est sa jeune stagiaire, Andréa Martino.

— Oh, non ! s’écrie Lina. Toute sa joie retombe comme un soufflé. Pourquoi ? Pourquoi ?

La jeune femme est en proie à un désarroi intense, des sentiments contradictoires s’entrechoquent, se poussent du coude, le bonheur de savoir Cerise vivante est effacé par l’inacceptable révélation. Elle en veut énormément au policier comme s’il était responsable de toute cette tragédie, pourquoi lui avoir caché ces informations aussi longtemps ?

*Ne pas lui montrer ton ressentiment, il fait son job !*

*Où es-tu Cerise ? Pourquoi n’es-tu pas à mes côtés ? Andréa, pauvre Andréa, que s’est-il passé ? Pourquoi portais-tu les escarpins de Cerise ?* Une sueur froide lui gagne tout le dos, elle a le pressentiment d’être la cause de toutes ces histoires, la principale responsable en quelque sorte, *non, ne crois pas ça, tu n’y peux rien, ce n’est pas comme avec Maman. Tu n’es pas*

*responsable, d'ailleurs, n'oublie jamais que tu n'étais pas responsable non plus pour Maman, tout le monde te l'a expliqué, démontré, confirmé... pas responsable de la mort de Maman.*

Lina secoue la tête comme pour y déloger ses terribles pensées, elle fait face au lieutenant pour lui demander sur un ton solennel :

— Lieutenant, où est Cerise ?

— Elle est en lieu sûr, ne vous inquiétez pas. Il ment, on ignore où elle est, on la recherche. Sa phrase n'est pas finie qu'il empoigne le fauteuil roulant de Lina et l'entraîne dans le couloir pour la ramener dans sa chambre, vous devez vous reposer à présent, rajoute-t-il comme pour signifier que l'entretien est terminé pour ce jour, la brigadière les suit.

— Je veux la voir ! crie Lina en tordant son cou en arrière pour s'adresser au policier.

— Vous ne pouvez pas la voir !

— Où est Cerise ? Pourquoi ne pourrais-je pas la voir ? Une chappe d'incompréhension s'abat sur elle, la jeune femme ne peut s'empêcher de hurler pendant que le fauteuil continue sa progression dans le long couloir.

— Chut ! Calmez-vous Lina !

— Où est-elle, où est-elle ? Cerise ! Cerise !

Le vacarme attire le personnel, un employé prend hâtivement et discrètement une photo de Lina sur son fauteuil roulant poussé par le flic qui hâte le pas ; sur le cliché, le visage de Lina, déformé par la panique et par la contorsion du geste, semble dévoiler un état de folie, les joues sont encore inondées de larmes, les yeux rouges sont exorbités, la morve coule, la bouche hurlante se tord affreusement, la jeune femme est alors horriblement défigurée.

Lina sait qu'elle craque, elle n'y peut rien, les mains crispées aux accoudoirs du fauteuil, elle supplie en hurlant :

— Papa ! Reviens vite ! Viens à mon secours !

Une infirmière arrive pour escorter le trio et prend en charge Lina dans sa chambre.

Les policiers quittent l'hôpital, pas trop fiers d'eux quand même, mais ils savent qu'il faut faire réagir tout suspect ou témoin pour la bonne cause de l'enquête et quelquefois, ça foire un peu...

Juste après avoir pris la photo de cette scène, l'employé peu scrupuleux l'a envoyée sur les réseaux sociaux, comme on le lui avait demandé.

La légiste, Marie Yvonne Richard, a procédé à l'autopsie du corps d'Andréa Martino, en présence du lieutenant Frémont. Les premiers résultats sont donnés au procureur de la république, au commissaire Ortega ainsi qu'aux chargés d'enquête. La presse n'est pas informée.

Andréa a été endormie à l'aide de barbituriques, puis étranglée. Ensuite, son corps a été déposée dans le coffre de la voiture de Matt Génat. De multiples prélèvements ont été faits sur la victime, ils ont été envoyés à Paris pour être analysés.

La presse s'excite, elle est présente aux endroits les plus stratégiques pour pêcher des informations sur l'affaire Varelle.

A l'hôpital, les envoyés spéciaux de tous bords, essaient de tirer les vers du nez au personnel médical à propos de l'état de santé de Lina et de Stan, mais c'est sans compter sur le secret médical. Ils tentent de glaner des nouvelles auprès de tous les protagonistes liés à l'affaire et aucun d'entre eux n'y échappe ; les journalistes sentent la tension chez tout ce petit monde, ils n'arrachent pas un seul scoop, c'est un métier de longue haleine, ils le savent.

Leur présence finit par perturber le bon fonctionnement des soins, les reporters doivent désormais attendre le moindre signe à l'extérieur de l'hôpital.

Les badauds affluent, ils ont regardé les infos, ils continuent à le faire en direct via smartphones et autres, des fois que ! Le procureur va bien reprendre la parole ! Décidément, l'intrigue prend de l'ampleur à en juger par le nombre exponentiel de tweets ! Le suspense booste l'intérêt populaire : cadavre dans le coffre, mort suspecte du chauffeur et meurtrier de surcroit, gamin louche sérieusement amoché, barre et pierre retrouvées ensanglantées sur le lieu du drame... Finalement, le personnage principal s'avère être Lina Varelle, avec tout le mystère qui l'enveloppe. On vient de recevoir sa dernière photo qui éveille une curiosité tout à fait singulière ; en zoomant le cliché, on constate un visage ravagé et effarant, complètement opposé au beau portrait de la jeune femme exposé précédemment par les médias.

Que s'est-il passé pendant son audition avec le lieutenant Frémont pour que la jeune photographe se retrouve dans cet état lamentable ? On veut en savoir plus sur la rescapée de l'accident - Que faisait-elle dans cette voiture avec Matt ? Pourquoi et comment sa propre voiture vide s'est retrouvée dans le ravin ? Où vit-elle depuis qu'elle a quitté Mende, il y a plusieurs années ? Att-elle un mec ?

En fait, on veut tout savoir à propos de la jeune photographe. Les tweets sont échangés dans toute la France, des tweets salés la démontent à coups de phrases pendant que d'autres la mettent sur un piédestal ; peu à peu on s'amuse dans les deux camps à s'exprimer en vers, cela devient un jeu interactif qui relie une masse d'individus particulièrement accros. Il faut bien tuer le temps avant d'obtenir la suite du feuilleton Varelle !

Sauf que là, il ne s'agit pas d'une fiction.

A Paris, le petit studio de Lina a déjà été expertisé, on a simplement récupéré un disque dur externe et fait de multiples prélèvements.

Dans un autre arrondissement, on s'est attardé dans la chambre de bonne qu'occupait la victime, Andréa Martino. On a tout fouillé, on a fait des prélèvements de toutes parts.

L'appartement de Cerise Van Berney demande plus de travail aux policiers scientifiques parisiens, on sait maintenant qu'elle n'a pas mis les pieds en Tanzanie. Les experts poursuivent leurs recherches dans la propriété de l'artiste, il faut dénicher des indices sur la cause de sa disparition inquiétante.

Les journalistes sont à l'affût des nouvelles concernant ces trois jeunes femmes, mais il est inutile d'espérer les résultats des perquisitions dans un délai convenable pour eux.

Alors, autant chercher sur internet des infos sur la vie des trois artistes. Alimenter les ragots de toutes sortes et attiser l'intérêt des gens pour cette sombre affaire, c'est le job ! N'est-ce pas ?

On retrouve beaucoup d'éléments sur la vie de Cerise déjà connue dans le milieu artistique, et qui possède un site web pour exposer et vendre ses œuvres.

On apprend que Cerise Van Berney est Franco-Néerlandaise, française par sa mère, une ancienne chanteuse lyrique, et hollandaise par son père, conservateur de musée à Amsterdam. Cerise est fille unique.

Les journalistes ne peinent pas à résumer le curriculum-vitae de la photographe :

Cerise Van Berney est admise, à dix-huit ans, aux beaux-arts à Saint Germain des Prés, à Paris.

Après ses études, elle participe à de nombreuses expositions d'art où elle fait d'importantes rencontres qui l'aident à sortir de l'anonymat. Elle côtoie des artistes de renom et des galeristes influents.

A vingt-quatre ans, elle possède déjà un bon carnet d'adresses. Elle vend ses peintures à l'huile comme des petits pains. Cerise ne tarde pas à s'intéresser à la photographie, elle se forme à cet art.

Elle crée peu à peu son propre style, elle excelle rapidement, la presse spécialisée commence à parler d'elle élogieusement :

« Cerise Van Berney offre à la photographie un lifting ahurissant... »

« ... cette talentueuse artiste possède le flash d'or... »,

« La jeune artiste ouvre une dimension sidérale dans l'art de la photographie... ».

L'artiste est lancée et reconnue. Ses finances progressent rapidement.

Cerise Van Berney s'offre un beau trois pièces à Paris avec, en supplément, un atelier pour y travailler confortablement.

A trente-trois ans, elle est lauréate d'un concours organisé par le musée Beaubourg à Paris. Le « premier prix » l'invite à participer à une exposition sur le thème « Animaux sauvages revisités », exposition prestigieuse prévue dans les deux prochaines années, au musée Beaubourg. Le premier prix inclut un « safari photo » d'une semaine en Tanzanie, la lauréate doit être en plein cœur du sujet pour y travailler talentueusement. C'est un nouveau tremplin pour la carrière de Cerise, plusieurs articles dithyrambiques lui sont consacrés à cette occasion.

Côté cœur, on ne lui trouve pas de fiancé attitré sur le web, Cerise est officiellement célibataire. En fouillant bien, on la retrouve sur des clichés, en compagnie d'hommes différents dont certains auraient été ses amants, d'après les potins...

Les journalistes finissent par dénicher l'histoire d'amitié entre Cerise VB et Lina Varelle, débutée il y a cinq ans :

Cerise prend sous son aile Lina, sa cadette de dix ans, au moment où celle-ci sort d'une dépression.

Lina se passionne rapidement pour la photographie, elle veut en faire son métier, Cerise l'aide, Lina est admise dans une école de photographes à Paris. Cerise épaula sa jeune amie débutante. Lina prend son envol dans ce milieu artistique et gagne son indépendance.

Les journalistes ne trouvent pas grand-chose à propos d'Andréa Martino. Sa notoriété ne tient que par sa mort tragique, par son cadavre épouvantable retrouvé dans le coffre d'une vieille Citroën BX sortie d'un ravin.

Mais, cette jeune assassinée de vingt-cinq ans était la stagiaire appréciée de Cerise Van Berney, ce qui change la donne ! Lina et Andréa se rencontraient également.

Ainsi, les trois jeunes femmes photographes, Cerise Van Berney, Lina Varelle et la défunte Andréa Martino étaient étroitement liées.

En Lozère, quatre perquisitions sont menées simultanément par des équipes de policiers de Mende :

Il s'agit de la propriété de la famille Morelli, du chalet et de l'appartement du défunt Matt Génat ainsi que de l'appartement de sa grand-mère paternelle.

Les reporters et autres envoyés spéciaux sont présents sur chaque lieu concerné, ils sont particulièrement nombreux autour de la propriété des Morelli, ils piétinent d'impatience à bonne distance de l'entrée de la propriété ; ils ont eu vent que le fils Matthias, dix ans, est activement recherché et qu'il reste introuvable, cela les intrigue beaucoup, son frère Stan l'aurait-il fait disparaître ? Il devrait y avoir de quoi se mettre sous la plume d'ici peu !

D'autres journalistes campent à proximité des propriétés dont Matt Génat a hérité après les décès de ses deux parents, tués ensemble dans un accident de voiture. Ils espèrent recueillir des

infos sur ce jeune homme, présumé être le meurtrier d'Andréa Martino.

Certains journalistes soulignent que Lina Varelle et Matt Génat ont tous les deux perdu des parents dans des accidents de voiture.

Les professionnels de l'info se bousculent aussi au pied de l'immeuble où se situe l'appartement de la grand-mère Génat, sa perquisition vient de se terminer, on voudrait bien l'interroger cette grand-mère ! Mais elle ne sort pas de son appartement, maintenue à l'abri par les forces de l'ordre, elle pleure la mort de son petit-fils Matt et soutient que celui-ci n'est pas un assassin.

Martial Germain, l'urgentiste, est effaré par l'ignoble photo de Lina qui circule dans tous les réseaux sociaux ; il s'indigne de ce cliché abject, il se demande quel inconnu l'a postée, il est écœuré par tous les commentaires absurdes, et pour la plupart infâmes, qui ne cessent de progresser au fil du temps.

*- C'est délirant, pourvu que Lina ignore cette photo et son parcours accablant dans toute la France !* Il voudrait demander des comptes au lieutenant, il le tient responsable de cette escalade calomnieuse, que s'est-il passé entre eux pour que Lina se soit retrouvée dans un tel état ? Mais il sait aussi qu'un cliché sorti de son contexte peut signifier tout l'inverse de sa « réalité », *il faut rester objectif en toute circonstance et ne condamner personne sans savoir.*

Martial décide d'aller lui-même s'informer dans le service de Lina, il endossera sa blouse d'urgentiste, comme la dernière fois, pour être admis dans le service sous surveillance policière. Il retournera voir Lina dans sa chambre d'hôpital. Il veut comprendre ce qu'il s'est passé avec le lieutenant !

Peut-être coïncera-t-il le salaud qui a envoyé la photo de Lina en pâture sur tous les réseaux sociaux... Mais là, il sait que ce sera une autre paire de manches.



## MA VIE :

*Aujourd'hui j'ai 8 ans, maman m'a offert un beau carnet bien épais et j'ai eu aussi plein de livres. J'ai décidé d'écrire dans le carnet, juste pour moi, secrètement.*

*Madame Pégie a demandé à toute la classe de me dire bon anniversaire, elle est gentille la maîtresse, elle me dit que j'ai une belle écriture, même si je fais plein de fautes ; elle affiche toujours mes dessins sur le mur. Elle m'aime bien la maîtresse, c'est mon deuxième CE1 avec elle, y'en a qui n'aiment pas redoubler, mais moi j'étais drôlement content parce que j'aime bien ma maîtresse.*

*Papa n'est pas fier de moi, de toute manière il ne m'aime pas et je ne sais pas s'il ne fait pas semblant d'aimer maman. Je l'ai surpris quand j'étais petit, cinq ans et demi, peut être... Il a embrassé sur la bouche pendant très longtemps une belle dame et puis je les ai vus se parler, elle était vraiment belle et papa était comme un prince charmant avec elle, il n'est jamais comme ça avec maman.*

*Avant, quand j'étais tout petit, papa nous aimait maman et moi, je ne m'en souviens pas bien mais j'ai une belle photo qui le prouve et que j'ai collée dans mon carnet, celui où j'écris. J'ai choisi de donner un nom à mon carnet, il s'intitule « MA VIE ».*

*On a déjà fêté mon anniv hier à la maison car c'était dimanche, maman et mamie ont préparé un bon repas mais on a attendu papa longtemps car il avait oublié que c'était mon anniversaire, je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai demandé s'il était avec la*

*belle dame, celle qu'il avait embrassée sur la bouche y'a longtemps. Il m'a regardé bizarrement sans me répondre, maman et mamie aussi m'ont regardé bizarrement, et il ne m'a pas fêté mon anniversaire. Mamie m'a offert des crayons Caran d'Ache et plein de feuilles de dessins de couleurs différentes mais surtout des blanches et aussi des crayons à papier, une gomme et un taille-crayon.*

*Maman a voulu me faire plaisir en invitant des copains de ma classe, samedi, elle avait fait des gâteaux pour tous les goûts mais seulement deux garçons sont venus sur les quinze invités, les deux garçons les plus moches de la classe, ceux que personne n'invite. Enfin, c'est moi le plus moche de la classe, a dit la belle Marie, un jour, aux autres filles du CE1, elles ont bien rigolé, moi je m'en fichais pas mal, elles verront bien quand je serai beau comme papa, plus tard... Je les embrasserai toutes sur la bouche et elles seront bien contentes !*

La main tremblante referme le carnet, la personne est obsédée par son contenu qu'elle a lu et relu à maintes reprises. Elle devrait faire disparaître l'ouvrage à jamais, mais elle ne peut s'y résoudre.

#### 4. L'ultime sms.

Il est neuf heures, la conférence de presse va débiter, tous les médias se massent autour du procureur Hervé Duvernet, celui-ci approche le micro de sa bouche d'un geste mesuré. Il scrute plusieurs secondes son auditoire constitué de personnages hétéroclites, un peu comme à la foire du trône ; une tension émane de cette foule, le procureur la ressent à travers toutes ses terminaisons nerveuses, à l'échelle du Saint Hubert capable de flairer les odeurs les plus subtiles.

Il est temps de lâcher quelques informations inédites à cette assemblée, Duvernet remonte ses lunettes et aborde directement le sujet :

— Nous avons un peu plus d'éléments concernant Andréa Martino, juste avant son assassinat.

Andréa a été envoyée par Cerise Van Berney, au vernissage d'un peintre nommé Pablo Baznares, dans le quinzième arrondissement de Paris. Andréa devait représenter Cerise qui ne pouvait pas y participer elle-même.

Au cours de ce vernissage, plusieurs invités ont confondu les deux photographes, Cerise et Andréa. Les jeunes femmes se ressemblaient beaucoup physiquement malgré leur différence d'âge ; Cerise Van Berney prêtait volontiers des tenues vestimentaires à sa stagiaire Andréa Martino, sa cadette de huit ans... Ce soir-là, mademoiselle Martino portait un tailleur de Cerise ainsi qu'une paire de ses escarpins marqués

« Cerise V » sur chacun des deux talons. On sait que la jeune femme distinguée a été très remarquée parmi les nombreux convives, elle était parfaitement à l'aise pour prendre part aux discussions, elle était pertinente pour donner ses avis, on la

sentait complètement passionnée pour l'art en général et pour la photographie d'Art particulièrement.

Le procureur marque une pause, les médias attendent fiévreusement, c'est pour quand la chute ?

Duvernet reprend son discours :

— La victime a reçu un ultime sms à 23h45, envoyé par un inconnu ayant utilisé un portable uniquement pour cet envoi, on pense qu'Andréa a quitté le cocktail juste après l'avoir lu. Des témoins attentifs vont dans ce sens, ils ne l'ont plus revue après cette heure. Le téléphone de la jeune femme a cessé d'émettre définitivement à 0h15. Il marque une seconde pause comme pour réfléchir à la suite de son allocution.

La presse, alors très attentive et silencieuse jusqu'à présent, se met à réagir bruyamment :

— Que disait le SMS, d'où a-t-il été envoyé, depuis la salle du vernissage ou de l'extérieur ?

— A-t-on retrouvé le portable de l'inconnu ?

— Ne serait-il pas logique qu'il fût envoyé par Matt Génat, le suspect numéro un du meurtre de la jeune stagiaire ?

— Attendez ! Attendez ! s'exclame le procureur en mettant sa paume droite en direction des journalistes pour leur signifier qu'il va y venir. Il continue son exposé après avoir remonté ses lunettes :

— Comme vous le savez, la chambre de bonne parisienne louée par Andréa a été perquisitionnée, aucun indice ne suggère que la victime soit rentrée chez elle après le vernissage. Les appels à témoins ne donnent rien, personne ne l'a vue à l'extérieur de la salle de vernissage, ce soir-là.

Nous pouvons affirmer que la victime a mystérieusement disparu et ce qui est dramatique pour elle, c'est que son meurtrier l'a sans doute confondue avec Cerise Van Berney.

Le procureur s'arrête de parler, conscient que cette annonce va rendre fébrile la presse, les questions fusent de toutes parts,

Duvernet les ignore, il retend sa paume de main face au public enflammé et poursuit :

— Andréa avait emprunté le téléphone professionnel de sa patronne et le sms était adressé à cette dernière.

Le texto disait ceci : « Cerise, c'est Lina, j'ai perdu mon portable, un gars me prête le sien, peux-tu venir me rejoindre chez moi immédiatement, j'ai de graves soucis, je t'expliquerai tout ».

On sait que l'auteur du texto s'est fait passer pour Lina Varelle afin de piéger sa victime. Lina était dans les Cévennes quand Andréa a reçu ce sms, elle n'a eu son accident avec Matt Génat que trois jours après ce sms dont elle ignorait l'existence.

Sachant que Cerise Van Berney était censée être au même moment très loin, en Tanzanie, nous supposons qu'Andréa a voulu rendre service à Lina à la place de sa mentore.

Le procureur semble hésiter à poursuivre, la presse en profite tout de suite pour l'inonder de questions qu'il n'écoute pas.

— Nous estimons qu'Andréa a été piégée par son agresseur juste après avoir quitté le vernissage, elle n'a pas eu le temps de se rendre dans l'appartement de Lina ni de la rappeler au numéro « emprunté ».

Andréa Martino a été ligotée et enfermée dans le coffre de la voiture de Matt Génat.

Le procureur ne dévoile pas les premiers résultats de l'autopsie réalisée par la légiste Marie-Yvonne Richard.

Comme il s'y attendait, Hervé Duvernet est assailli de questions ; il est assez satisfait d'avoir donné à la presse de quoi noircir du papier, d'alimenter les actualités en utilisant tous les moyens disponibles.

Cependant, les interrogations soulevées par la presse lui arrivent aux oreilles comme un hurlement agressif et collectif. Aucun sonotone ne pourrait transmettre correctement les paroles dans ce brouhaha infernal. Mais le procureur est entraîné, il parvient à entendre les apostrophes des plus acharnés :

- On a tué Andréa à la place de Cerise ?
- Ce serait un acte prémédité ?
- L’auteur du meurtre a commis une bétise ?
- Il y avait un commanditaire pour cet assassinat ?
- Expliquez-vous le trajet de la voiture transportant le cadavre, depuis Paris jusqu’en Lozère ?
- De toute évidence, le tueur ne connaissait pas bien sa victime, s’il l’a confondue avec une autre personne !

Les questions se succèdent sans réponses, les réflexions s’entremêlent et grincent comme un ensemble instrumental mal accordé.

Martial Germain a écouté attentivement le discours du procureur Duvernet.

Une heure plus tard, vêtu de sa tenue d’urgentiste, il est autorisé à rendre visite à Lina dans sa chambre d’hôpital. Il frappe doucement à sa porte et entre comme il l’avait fait précédemment.

Il découvre Lina confortablement assise sur son fauteuil, mais ses yeux sont dans le vague, son regard n’a plus d’éclat, elle ne réagit pas à sa présence, il ressent un pincement au cœur, il attrape l’unique chaise, l’approche au plus près d’elle et s’assoit. L’homme se demande pourquoi il est tant préoccupé par cette patiente ; en son for intérieur, il sait qu’il est étrangement attiré par cette jeune femme.

Avec délicatesse, le visiteur appose sa main droite sur celle, toute tiède et douce, de la jeune patiente. Elle le regarde enfin, un éclair d’étonnement passe entre tous les deux, celui de se revoir peut-être... Lina lui sourit furtivement, ses yeux reprennent vie. Martial la fixe en souriant sans lui dire un mot, il ne sait pas encore comment engager la conversation, il aimerait mieux qu’elle prenne la parole, ce serait plus simple pour analyser son

état physique et mental et pour ne pas faire d'impair avec cette jeune femme traumatisée.

— Bonjour Martial, murmure-t-elle, merci d'être venu, je suis heureuse de revoir mon sauveur, sa voix est plus claire et nette qu'il ne l'aurait espéré ; il retire alors sa main d'un geste soutenu, pensant que le contact s'était assez prolongé, elle la lui rattrape aussitôt avec ses deux mains qu'elle serre avec insistance comme s'il s'agissait d'un objet sacré à bénir et la libère lentement une seconde après.

— Comment allez-vous Lina ? demande Martial de sa voix chaleureuse et grave.

— Très mal, mais vous l'avez compris en voyant mon état, prononce-t-elle en souriant étrangement.

— Que vous arrive-t-il ? bafouille l'urgentiste.

— J'ai eu la visite de mon agent secret, explique-t-elle avec mystère, et je cogite sur lui...

— Votre agent secret ?

— Moui... Savez-vous qu'on s'amuse à s'échanger une atroce photo de moi, sur les réseaux sociaux ? Elle fait l'objet de tant de mépris que j'ai décidé de relever la tête comme un défi à tous ces pauvres individus qui croient exister en échangeant des horreurs. Elle sent sa colère monter, elle s'arrête de parler pour l'étouffer dans l'œuf. Elle se contente de regarder Martial droit dans les yeux, *que penses-tu de tout ça beau Martial ?*

L'urgentiste comprend que Lina a vu sa photo circuler sur les réseaux sociaux. Qui a pu lui montrer ? Elle n'a ni téléviseur, ni téléphone, pas de visiteurs.

Il sait qu'elle bénéficie d'une sorte de surveillance non officielle pour la protéger du monde extérieur, pour l'aider à réorganiser ses souvenirs, on attend d'elle des explications plus détaillées de l'accident.

— Vous avez donc un agent secret ? demande Martial, feignant l'amusement pour cacher sa curiosité, il se demande bien qui il

est, s'il a de bonnes intentions ou pas pour Lina, s'il la manipule. Le policier en faction l'a laissé entrer sans problème, est-il si facile de se faire passer pour un membre du personnel et entrer dans l'intimité de Lina ?

Il attend une réponse de la jeune femme, elle tarde à arriver. Lina est songeuse maintenant et une grande tristesse se lit dans son expression. Martial a envie de la prendre dans ses bras pour la consoler, il ne se l'autorise pas, bien sûr ; il lui prend tout de même la main, elle se laisse faire.

Il se passe un long silence pendant lequel ils s'observent méticuleusement. Il lui presse délicatement la main comme un besoin irrésistible d'approfondir les sensations que ce contact lui procure, il finit par la relâcher précautionneusement. Il se redresse, s'oblige à se tenir à une distance convenable de Lina, il maintient les bras fermement croisés sur son thorax.

— Alors, votre agent secret ? s'enquiert-il d'un ton enjôleur, je peux deviner qui c'est ?

— Je peux bien vous le dire, déclare-t-elle, tout en réfléchissant à la manière dont elle va lui confier.

— Je vous écoute, l'encourage-t-il en souriant franchement.

— C'est mon psychiatre, mon agent secret... il est venu me rendre visite hier soir, eh oui, j'ai un psychiatre depuis très longtemps, bien que je ne sois ni folle, ni malade, il me suit depuis le décès accidentel de ma mère qui m'a très longtemps anéantie. Elle lui raconte cette tragédie en détail.

L'urgentiste écoute sans l'interrompre, il est impressionné par le récit, il a repris sa main pendant le long monologue absolument touchant de la jeune femme. Il réalise combien Lina a dû souffrir et pourquoi elle paraît si fragile encore aujourd'hui. L'accident survenu avec Matt Génat et les situations tragiques qui en découlent risquent de raviver ses douleurs profondes, c'est sans doute pour cela que son psy a eu l'autorisation de venir la voir... pour l'empêcher de sombrer...



Lina poursuit :

— Mon psychiatre m'a fait un résumé de l'affaire « Varelle » explique-t-elle, en insistant amèrement sur son nom. Elle soupire longuement.

Il m'a montré mon horrible photo circulant sur les réseaux sociaux et tout ce qu'on écrit sur moi. Mon psy veut me faire réagir, il sait que je suis une battante au plus profond de mes tripes. Elle s'arrête de parler et observe la réaction de son interlocuteur, il a pris un air grave, une petite flamme de colère dans son regard, *il n'aurait pas agi comme mon psychiatre*, suppute-t-elle.

— Hum... Continuez Lina, encourage Martial en susurrant ses paroles.

— Mon psy est encore une canne pour moi, j'aimerais m'en passer mais il fait partie de ma vie en quelque sorte, marmonnet-elle amèrement. Enfin, pourquoi je vous dis tout ça ? Vous ne semblez pas adhérer à son raisonnement, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas si ses méthodes sont efficaces, je l'espère sincèrement, souffle Martial en faisant une sorte de moue dubitative. Il veut vous faire réagir, soit ! Moi, j'estime que vous êtes capable de puiser des ressources en vous par des méthodes plus douces, mais il n'est pas question que je dénigre votre psychiatre, ajoute-t-il en voyant la jeune femme très étonnée par la tournure que prend la conversation. Il se tait, de quoi se mêle-t-il d'abord ? Puis il poursuit, envahi par un doute :

— Votre psychiatre connaît-il la personne qui a envoyé votre photo sur les réseaux sociaux ?

Lina hésite à répondre et finit par avouer en manquant de s'étrangler :

— C'est lui-même... c'est mon psychiatre, enfin, il a demandé à un soignant de prendre le cliché « thérapeutique » au moment où je serais en « crise » et de l'envoyer sur les réseaux. Le but étant de me faire réagir face à tout ce merdier développé sur la

toile. Excusez-moi pour le gros mot ! se reprend-elle, désolée. Puis curieusement, elle éclate de rire comme une collégienne, conséquence d'une profonde nervosité, peut-être.

— Vous vous fichez de moi, ce n'est pas votre psy qui a fait ça ?

— C'est la triste réalité ! Elle rit encore, puis, s'essuie les yeux et se mouche tout en reprenant son sérieux.

— Mais votre psy est un ignoble salaud ! A mon tour d'être désolé pour le gros mot, il sourit en coin.

Quel est son nom, je dois le connaître, c'est sûr !

— Mais oui, vous le connaissez, comme tout le monde... il anime chaque mois l'émission « Psy pour toi » !

— Ce n'est pas vrai, c'est Armand Stirvel qui vous suit depuis sept ans ? Je vous conseille vivement de lâcher enfin cette « canne », Lina !

— Figurez-vous que j'étais en pleine réflexion à ce propos lorsque vous êtes apparu dans ma chambre, entre parenthèses, je pensais qu'il s'agissait de l'infirmière.

Mon père a toujours eu une haute estime pour Armand Stirvel, je pense que c'est en partie parce qu'il avait été l'un de ses patients, bien avant ma naissance et qu'il s'en était bien tiré grâce à lui. Cependant, mon père a exagérément misé sur ses compétences en ce qui me concerne ; juste après le décès de Maman, Armand Stirvel m'a d'abord bien aidée à déculpabiliser, puis il m'a fait hospitaliser chez les dingues, j'exagère à peine... j'en ai bien bavé... Je m'en suis finalement bien sortie. Par la suite, j'ai continué à le consulter régulièrement mais je le trouvais de plus en plus lourd. Je crois que je continuais à le voir un peu pour faire plaisir à mon père.

Lina marque un silence, elle réfléchit, les yeux rivés au sol.

J'avoue que ce n'était pas l'unique raison, ajoute alors Lina un peu hésitante, j'espérais que mon psy me parle de mon père, de la période où il le consultait.

Lina cherche les bons mots pour se faire comprendre.

— La raison pour laquelle votre père avait besoin d'un psy... intervient Martial, voulant approfondir la pensée de Lina.

— Oui, c'est à peu près ça, sourit Lina, mais je n'attends plus rien de lui, je ne lui fais plus confiance, je me sens trahie, ajoutez-elle en remuant son index libre pointé en avant.

Martial, vous m'avez ouvert les yeux, je viens de décider de rompre définitivement avec mon psychiatre !

*Bonne décision*, pense le jeune médecin.

Lina se tait un instant, l'homme lui libère délicatement la main, elle en profite pour se masser les deux tempes, le jeune médecin l'observe silencieusement.

— A propos de mon père, reprend Lina subitement très soucieuse, je l'ai un peu rembaré quand il est venu me voir, le premier jour de mon hospitalisation, je lui ai dit qu'il pouvait rentrer à Paris alors qu'il aurait préféré rester près de moi. Je n'ai plus de nouvelles de lui depuis ce jour. Il devait me rappeler. J'ai confié au lieutenant Frémont mon inquiétude, celui-ci m'a annoncé qu'il allait se rendre à Paris pour l'enquête et qu'il verrait mon père, qu'il me tiendrait au courant... J'attends avec impatience, j'espère que mon père va m'appeler entre temps. Vous savez, nous nous aimons énormément, Papa et moi. Je m'interroge beaucoup, murmure-t-elle tristement, en baissant les yeux vers la main de l'urgentiste. Il s'empêche de la lui donner.

Martial est soulagé par les propos de Lina, celle-ci n'éprouve aucun ressentiment à l'égard du lieutenant.

— Je dois justement me rendre à Paris, dans deux jours, pour un congrès médical, je peux vous aider Lina, je peux en profiter pour aller voir votre père, donnez-moi son adresse et son numéro de portable.

— J'ai encore mieux, répond Lina en se levant délicatement de son fauteuil, elle vacille en faisant le premier pas et fait une grimace de douleur.

— Attendez, je vais vous aider, propose Martial tout en la soutenant par la taille ! ça va aller ?

Elle se dirige vers le placard, elle l'ouvre, sort son sac, fouille à l'intérieur et en ressort un trousseau de deux clés qu'elle tend à l'urgentiste.

— Tenez, allez voir mon père, (elle lui indique l'adresse parisienne). Dites-lui de venir me voir, Martial.

Elle chuchote son prénom avec autant de gourmandise que si elle se délectait d'une savoureuse friandise.

— J'ai peur, très peur qu'il lui soit arrivé quelque chose. Son silence n'est pas normal, il ne peut pas me bouder si longtemps. J'ai un mauvais pressentiment, rien ne va plus autour de moi, vous me comprenez ?

Ses yeux s'emplissent de larmes. Martial déglutit, il ne peut s'empêcher d'effleurer sa main en saisissant le trousseau qu'il met dans sa poche.

Leurs yeux se frôlent et s'attirent comme des aimants. Le jeune homme s'approche plus près de Lina, il fait glisser délicatement ses doigts dans sa chevelure subtilement parfumée, elle frissonne de plaisir et à son tour, elle se met à lui caresser les avant-bras harmonieusement musclés tendus vers elle. Leurs yeux ne se quittent plus pendant l'accomplissement de ces gestes sensuels. Imperceptiblement, les deux visages s'approchent, les lèvres aussi. On frappe à la porte, ils se séparent vite fait, c'est l'infirmière.

— Au revoir Lina, portez-vous bien ! prononce Martial, en s'efforçant de reprendre un rôle professionnel devant l'infirmière.

— Au revoir Docteur, merci pour votre réconfort, ajoute-t-elle, en souriant légèrement, les yeux encore pétillants.

*Qu'est-ce qui me prend, je suis complètement dingue !* se juge confusément Martial en déambulant dans les couloirs de l'hôpital.

Pourtant, il rejette très vite sa mauvaise conscience au fin fond de son cerveau. Certes, il aurait jugé son comportement beaucoup plus sévèrement s'il n'y avait pas eu cet étourdissant regard de Lina.

MA VIE :

*Aujourd'hui, samedi, j'ai fait plein de dessins, je vais en donner un à mamie si elle vient nous voir, mais je ne crois pas, elle s'est un peu fâchée avec papa l'autre jour, maman n'était pas contente non plus, je ne sais pas de quoi ils parlaient, je m'en fichais un peu car j'avais mes dessins à faire. J'en donnerai aussi à maman et peut-être à ma copine préférée et peut-être à la maîtresse, je verrai...*

*Dimanche. C'est horrible ce qu'a fait papa ! Il a acheté 2 lapins vivants au marché, avant d'arriver dans notre vieille ferme de campagne. Il les a zigouillés devant moi, dans la grange, ça pissait le sang, puis il a ôté leur fourrure, c'était vraiment vite fait ça ! Il les a découpés en morceaux pour faire des terrines, il aime faire les terrines maison papa, il a ôté toute la chair des os, à ce moment-là, toutes les mouches sont venues sur les os, elles ont mangé toute la chair qui restait, c'était dégueu ! Papa m'a dit que si je reparlais de la belle dame, il m'enfermerait dans la grange avec les mouches. J'ai pleuré.*

*Mardi. J'ai offert un beau dessin à la cantinière car elle est très gentille et un autre à ma maîtresse. Ce sont des portraits de la*

*belle dame de papa, je les ai dessinés en cachette. Je ne pouvais pas dessiner la belle dame avant car je ne savais pas faire, mais je l'avais bien gardée dans ma tête : blonde aux yeux verts et aux lèvres rouges. La maîtresse m'a demandé qui j'avais dessiné, j'ai répondu « c'est ma maman », elle m'a dit « mais ta maman est brune, non ? ». J'ai pensé que oui ma maman est brune, elle porte des lunettes, elle a les yeux noirs et ses lèvres ne sont pas rouges, je comprends maintenant pourquoi papa ne l'aime pas.*

## 5. Une amnésie dissociative.

— Bonjour Lina ! prononce d'une voix affable le lieutenant Frémont en s'approchant lentement vers elle.

La jeune femme est allongée, elle s'assoit aussitôt au bord du lit, observe le visage fermé du policier, *il n'a pas de bonnes nouvelles*, se dit-elle en baissant les yeux comme pour refouler ce qui va suivre.

La brigadière accompagne son chef, un paquet de mouchoirs serré dans sa main droite, Lina jauge un instant l'objet de mauvais augure ; ses yeux s'emplissent de larmes, réflexe de Pavlov ou prémonition ?

— J'ai obtenu des nouvelles de Paris, votre père est introuvable ! annonce-t-il, désolé.

Son appartement a été perquisitionné. Nous pensons qu'il a quitté son logement précipitamment et depuis plusieurs jours... Il ajoute pour justifier cette précision :

On a retrouvé un steak cuit dans sa poêle qui datait de plusieurs jours, ainsi que du linge sale croupissant dans son lavabo, son courrier n'a pas été relevé...

Il n'a pas été aperçu par le voisinage ; sa voiture est toujours garée à sa place, dans le parking.

Nous sommes assez inquiets, ajoute-t-il à voix basse, d'autant plus que son téléphone portable reste éteint, il est injoignable. Rien ne nous indique l'endroit où il se trouve actuellement.

Lina n'a toujours pas prononcé un mot, sa gorge est nouée, ses pensées se télescopent. Elle fournit un effort considérable pour continuer à fixer le lieutenant, elle a envie de lui poser tout un tas de questions, mais par laquelle commencer ? Par la principale :

— Mon père est-il vivant ? Sa voix est ferme.

*Me battre, ne pas flancher, plus besoin de canne.*

— Rien ne nous indique le contraire. Avait-il des problèmes ? Frémont mesure ses paroles, une fois n'est pas coutume. Il n'ignore pas la sensibilité de la jeune femme, mais là, il est étonné, il sent que quelque chose a changé en elle, *peut être que la visite de son psy lui a fait du bien, j'ai eu raison de l'envoyer la voir*. Sans prendre de gant, il aurait demandé si son père avait des ennemis, des raisons pour qu'on le fasse taire et disparaître.

— La dernière fois que j'ai eu une conversation avec mon père, j'étais encore en état de choc, je ne me souviens plus de grand-chose, sauf de ses derniers mots qui résonnent dans ma tête, *qui me rongent devrais-je plutôt dire*. Il m'a dit : « si je venais à disparaître, sache que tu as été le soleil de ma vie. »

Lieutenant, toutes les personnes que j'aime disparaissent inexplicablement, je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe autour de moi, je me demande si la mort d'Andréa, la disparition de Cerise et maintenant celle de mon père n'ont pas un lien qui me concerne directement. Plus j'y pense et plus j'en suis persuadée. J'ai peur pour Cerise et mon père, j'ai peur aussi pour moi, je me sens en danger...

— Vous êtes protégée ici, assure l'homme.

— Mais quand je sortirai ? Qu'est ce qui m'attend ? La mort ou la disparition ?

— Une autre personne que vous avez vue, au cours de votre emprisonnement dans la voiture de Matt, a aussi disparu, savez-vous de qui il s'agit ?

— Stan a disparu, le meurtrier de Matt ? s'étonne Lina, ne voyant que cette possibilité.

— Non, il est toujours hospitalisé. L'ado s'est beaucoup exprimé, tous les jours, par écrit, il n'a pas eu le choix. Je ne le lâche pas, explique Médéric Frémont d'un ton déterminé. Puis, il reprend en captant le regard de la jeune femme :

— La personne qui a disparu est son jeune frère de dix ans prénommé Matthias. Vous l'avez vu Lina, essayez de vous



souvenir ! Le policier marque une pause en scrutant Lina, *va-t-elle percuter ?* Si je vous parle d'un thermos, cela vous rappelle-t-il quelque chose ? Il voit que Lina se trouble, il décide de préciser : nous avons retrouvé ce thermos qui porte les empreintes digitales de l'enfant mais aussi les vôtres et celles du chauffeur.

Lina écarquille les yeux, ceux de l'homme l'encouragent, les deux regards semblent se connecter, celui du lieutenant lui indique la « voie », celui de Lina la capte et enfin une silhouette apparaît dans le « disque interne » surchauffé de la jeune femme et c'est celle de Matthias. *Mais oui, c'est ce gamin qui n'a pas daigné nous sauver, Matt et moi...*

Lina sent son pouls s'accélérer.

*Il faut que je me calme, respire, prends ton temps pour répondre au lieutenant. Tout me revient. C'est affreux, pourquoi a-t-il agi ainsi ? Et son frère aîné Stan, pourquoi a-t-il tué Matt puis tenté de m'abattre juste après ? Qu'a-t-il écrit au lieutenant, je me le demande. Et si son petit frère a disparu, où peut-il bien être ? Y a-t-il un lien avec les disparitions de mon père, de Cerise et avec la mort d'Andréa ? Non, c'est pas possible !*

— Lieutenant, tout est clair, je revois toutes les scènes avec les deux frères, je revois tout, insiste-t-elle.

Sa voix tremble, elle ne peut plus contenir ses larmes, Irène Petitjean lui tend discrètement un mouchoir, *il semblerait que ce soit son rôle attitré* songe Lina tout en la remerciant d'un mouvement de tête.

— Pouvez-vous raconter tout ce qui vous revient en mémoire, Lina ? demande le policier avec précaution.

Voulez-vous qu'on vous laisse seule un moment pour vous remémorer ces moments... pénibles ?

— Je vais tout vous raconter immédiatement, annonce-t-elle, bien déterminée.

Je me souviens maintenant du gosse que vous appelez Matthias, il n'avait pas voulu nous dire son prénom, mais celui de son frère

oui... Stan. Toute cette histoire inimaginable... incompréhensible... ce sont ces deux frères...

Lina hache ses mots alors que ses battements cardiaques s'affolent.

Le chauffeur de la voiture et moi étions prisonniers dans l'habitacle, on espérait de l'aide, j'ai cru qu'elle arrivait lorsque j'ai vu l'enfant s'approcher de nous, il avait dévalé le ravin sans problème. Comme j'étais heureuse de le voir, il allait nous sauver !

Que nenni !

Lina secoue la tête, complètement désemparée. Elle s'arrête de parler, une boule énorme dans la gorge l'en empêchant.

— Prenez votre temps Lina ! intervient pour la première fois Irène.

La jeune femme est surprise, elle détaille la brigadière, celle-ci lui adresse un sourire bienveillant qui l'encourage à poursuivre.

— L'enfant avait accepté après une longue négociation de nous balancer son thermos à travers la vitre brisée, un thermos salvateur plein de coca frais : qu'il était bon !

J'étais loin d'imaginer ses intentions. En fait, il avait consenti que l'on se désaltère une dernière fois, un peu comme on autoriserait une ultime cigarette aux condamnés. Il avait agi pour alléger sa conscience, qu'on ne lui reproche pas d'avoir manqué de pitié pour les assoiffés que nous étions et, en définitif, pour que ses cruelles décisions lui soient pardonnées... C'est ainsi que je le ressens...

J'ai vraiment compris que « votre Matthias » n'avait pas l'intention de nous sauver quand il a refusé de me donner mon portable, échoué quelques mètres plus bas. Je l'ai vu se saisir de mon téléphone et le lancer encore plus loin. Il ne voulait pas que j'appelle les secours... à cause de son grand frère, je crois, ou de quelqu'un d'autre... Je n'avais rien compris à ses explications, Matt non plus.

La jeune femme marque une pause, elle semble réfléchir, son visage se trouble davantage, mais elle s'attache toujours, alternativement, aux regards encourageants des deux policiers. Elle continue :

— Le pire, c'est quand il nous a souhaité la mort en nous balançant : « J'espère que vous allez mourir vite maintenant et que les rapaces vous dévoreront ». C'était comme une entente à l'amiable, il nous avait donné à boire, en contrepartie il fallait qu'on ne tarde pas à mourir et que les carnassiers nous fassent disparaître, comme ça, ni vus ni connus Lina et Matt !

Vous vous rendez-compte ? s'ébranle la jeune femme, totalement hantée par la scène.

— Mmm... Faites une pause, Lina ! conseille Irène de sa voix apaisante.

Lina respire deux ou trois fois profondément pour atténuer son stress.

Frémont et Petitjean s'adressent un regard furtif et éloquent.

Subitement, Lina reprend la parole :

— L'enfant était aussi terrorisé que nous. Je ne m'explique toujours pas son comportement.

Dès que j'ai réalisé qu'il souhaitait notre mort, je ne l'ai plus écouté, je l'ai complètement zappé, sorti de ma tête, entièrement... c'était une amnésie dissociative, sans doute, je voulais vivre !

Quand l'aîné des frères est revenu vers nous, j'avais complètement oublié l'existence du cadet.

Les deux interlocuteurs l'écoutent attentivement sans l'interrompre. Irène Petitjean retranscrit toutes ses paroles en tapant à une vitesse TGV sur son ordinateur, Lina ne se démonte pas en la voyant faire, au contraire, elle est soulagée que « sa tragique histoire » soit enfin transférée dans une mémoire autre que la sienne et une bonne fois pour toute ; elle valorise le rôle du brigadier et continue son récit en scrutant les doigts agiles de

l'agent frappant avec dextérité les lettres sur son clavier comme le ferait une virtuose sur son piano.

— Vous ne pouviez pas appeler les secours avec le portable de Matt lorsqu'il était en vie ? demande Irène Petitjean.

— Non. Et c'est par miracle que j'ai tâté son portable, coincé derrière son talon. Il n'aurait pas pu l'atteindre, mais il aurait pu me demander d'essayer de le récupérer... ce qu'il n'a pas fait ! Je me suis demandé s'il avait jamais eu l'intention de nous sauver. *Malgré son comportement flippant, j'ai ressenti de la compassion pour cet homme affreusement abattu, jusqu'à ce que je découvre le contenu de son coffre.*

L'espoir m'est revenu lorsque j'ai allumé son appareil encore faiblement chargé, il y avait du réseau, j'ai pu appeler les secours, j'allais vivre... j'espérais ne pas avoir frappé mortellement l'adolescent.

Lina reprend son souffle, mis à l'épreuve, comme si elle venait de sprinter.

Vous connaissez la suite, conclut-elle à voix basse.

Son monologue terminé, Lina revient au présent, son regard s'accroche à celui du lieutenant comme le feraient ses mains à une bouée de sauvetage, elle finit par lui adjurer :

— Lieutenant, allez au bout de l'enquête, retrouvez mon père et Cerise !

J'en ai marre de ce connard de flic avec ses questions débiles et qui m'oblige à écrire mes réponses et de sa pétasse de Petitjean qui retape systématiquement tout sur son ordi, s'énerve Stan Morelli. J'en ai marre de tout, je veux sortir de ce putain d'hôpital, mais ils me tiennent par ces fils qui m'empêchent d'ouvrir le bec, putain de merde et j'ai encore mal, ça fait chier ! Ce vieux schnock de chirurgien ne m'a enlevé qu'un fil sur deux... On m'interdit de sortir de ma chambre, de regarder la télé, de voir mes parents, je suis en prison ou quoi, merde !

Et mon p'tit frère, qu'est-ce qu'il fabrique ? Ch'uis sûr qu'il se cache, il ne peut pas avoir disparu, fait chier ça aussi, heureusement qu'on a bien planqué le matos, ils ne pourront jamais le retrouver. J'espère qu'il n'a pas parlé de l'autre...

MA VIE :

*La maîtresse a lu ma dernière rédaction, elle m'a encore dit que j'avais beaucoup d'imagination mais que j'avais fait énormément de fautes, comme d'hab. Cette fois, elle n'avait pas le sourire, elle m'a regardé d'une drôle de façon. Mon histoire n'a pas dû lui plaire. Elle n'a pas voulu me rendre ma rédaction, je suis vachement déçu. Elle n'a pas affiché le portrait de la belle dame sur le mur, elle n'a pas cru que c'était ma maman, mince alors !*

*Je ne lui ferai plus de rédaction et je ne lui donnerai plus de dessin, tant pis pour elle !*

## 6. Prépare ton baluchon !

Martial Germain, l'urgentiste, arrive 14, impasse du Chardonnet, à Paris, chez le père de Lina ; il se retrouve nez à nez avec un agent de police posté devant l'entrée de l'immeuble. Il comprend que les clés confiées par Lina ne lui serviront pas dans l'immédiat et se demande si jamais il pourra pénétrer dans le logement de monsieur Varelle, dorénavant surveillé. Le vigile lui demande son identité ce à quoi il répond « je suis le médecin de Lina Varelle, la fille de monsieur Varelle qui habite ici. Celle-ci, hospitalisée à Mende, n'a pas revu son père depuis plusieurs jours, elle s'inquiète de son absence, de sa santé et m'envoie chez lui pour prendre des nouvelles. Il a des problèmes cardiaques, alors, elle voudrait bien que je la rassure ».

Il est content de sa réponse qui déforme à peine la vérité. Le gardien lui confirme la disparition du propriétaire et lui annonce que le logement a été expertisé. Seuls les habitants munis d'une carte d'identité peuvent pénétrer dans l'immeuble.

Martial ne s'attarde pas, il repart en songeant à Lina, comment va-t-elle réagir à la disparition inquiétante de son père ?

Le jeune médecin est troublé, il faut bien l'admettre : tous ces événements gravitent autour de Lina. Il aurait envie de mieux connaître le passé de la jeune femme, elle s'est déjà beaucoup confiée à lui, mais il se sent frustré, quelque chose ne va pas, il ne sait pas quoi... il se fait des idées, sans doute.

Subitement, le visage bien connu du psychiatre de Lina apparaît dans son esprit en pleine réflexion. Une évidence lui traverse toute la moelle épinière comme une décharge électrique, il faut qu'il rencontre ce professeur de psychiatrie qu'il connaît, comme tout le monde, grâce à sa médiatisation mais surtout, il a été son professeur au tout début de ses études de médecine. A l'époque,

le psychiatre impressionnait ses étudiants autant que les maladies qu'il décrivait, ce qui n'est pas peu dire ! Les étudiants se tenaient à carreau pendant ses cours, contrairement à ceux donnés par d'autres confrères, ce n'était pas par respect pour lui, ni par intérêt mais par crainte... crainte d'être la cible du professeur qui ne se gênait pas pour bafouer la dignité de ses étudiants lorsque la moindre occasion se présentait et Martial, s'il n'en avait pas fait les frais personnellement, s'en souvenait très bien.

Il décide de se rendre directement au cabinet privé du psychiatre, il trouverait bien le moyen de se faire recevoir, il avait sa petite idée pour le convaincre.

Le flic ne m'a pas cru, putain ! s'énerve Stan Morelli, d'accord, j'ai menti en disant que j'étais en légitime défense lorsque j'ai écrabouillé la cervelle du mec dans sa voiture, je voulais juste l'assommer d'abord !

Le poulet m'a dit que je n'étais pas dans un film, que j'allais être jugé et ta-ta-ta et ta-ta-ta, il m'a saoulé et la connasse qui a tout vu - Lina Machin Chose - que je voulais supprimer pour de bon, c'est à cause d'elle que je suis dans la merde ! J'n'ai pas envie d'aller en taule, moi ! Mes parents disaient toujours que les délinquants mineurs n'étaient jamais punis, que la société laissait faire, qu'ils étaient la gangrène de notre civilisation, j'en fais partie apparemment et j'n'irai pas en taule car j'étais mineur aussi quand c'est arrivé et je le suis toujours.

Putain, pourquoi tu m'as mis dans cette merde Matthias ? Où es-tu caché ? Il t'a laissé partir grâce à moi, ce débile de mec ; quand je réfléchis bien, on n'aurait jamais dû lui obéir.

Au début, je croyais que c'était ton pote, au moins trente ans de plus que toi, tu n'as jamais voulu me dire où tu l'avais connu, ni comment il s'appelait ; si ça se trouve, il t'a kidnappé, j'avais bien un doute, oh putain, il faut que j'en parle au flic !

Stan fait les cent pas dans sa chambre comme un lion en cage, il fulmine et lance ses bras dans tous les sens comme un pantin désarticulé, il se parle à voix haute car, ça y est, le chirurgien lui a délié les maxillaires, cela fait quatorze jours qu'il est hospitalisé et qu'il n'a pas revu ses parents.

Il sonne pour appeler. L'aide-soignant aux yeux de lynx arrive, Stan déclare qu'il veut parler au lieutenant Médéric Frémont.

Ava et Antoine Morelli sont retournés dans leur maison après la perquisition de celle-ci. Ils ne savent pas si les policiers ont trouvé quelque chose de significatif pour l'enquête.

Le couple est en crise. Ava et Antoine se supportent grâce à leur attente commune, celle de leur fils Matthias, inexplicablement disparu. Leur angoisse est terrible, surtout depuis qu'ils savent que le mot d'invitation fourni à Ava Morelli par son propre fils n'avait pas été écrit par le prétendu auteur, Maël Da Silva, mais par la main d'un inconnu... Ce bout de papier où était écrit :

« Salut mon pote, on t'invite chez moi pendant l'absence de tes parents, ma mère et moi viendrons te chercher chez toi demain vers 10h. Prépare ton baluchon ! »

Ce bout de papier est à présent dans les mains de la justice, on n'y a trouvé que les empreintes de Matthias et de sa mère.

« *Ce n'est pas l'écriture de Maël !* » Avait prononcé formellement le lieutenant Frémont aux Morelli au cours de leur entretien. Il avait rajouté :

« *Les Da Silva n'ont pas invité Matthias !* » Antoine et Ava le savaient déjà, hélas.

Les paroles du policier résonnent dans la tête d'Ava comme un écho incessant.

Leur convocation au commissariat avait été une dure épreuve, comme l'avait été, quelques jours auparavant, leur audition avec le juge Bertain.



Ava se demande qui a écrit ce mot, pourquoi Matthias lui a menti, pourquoi lui a-t-il fait croire que la famille Da Silva l'invitait ? A dix ans, on ne peut pas inventer des scénarios pareils, non ?! Quelles étaient ses intentions ? Il voulait partager des moments privilégiés avec son frère ?

Aujourd'hui Ava Morelli songe qu'elle connaît mal ses fils, surtout Stan. Au lieutenant, il a fini par avouer qu'il avait tué le chauffeur de la voiture. Pourquoi a-t-il fait ça ? Sa prétendue légitime défense a été mise en pièces par Lina Varelle.

Madame Morelli ne voulait pas y croire, mais les preuves et le témoignage de la jeune femme l'accusent au plus haut point. Comment va-t-il s'en sortir ? se demande-t-elle, accablée. Puis, elle ose penser à son cadet, elle ne connaît pas si bien Matthias non plus.

Quel rôle avait joué Matthias dans cette lugubre histoire ?

Ce matin, Ava a entendu les médias annoncer à maintes reprises : « le jeune Matthias, toujours disparu, était bien présent sur le lieu du crime, il aurait aidé son frère aîné à renverser la voiture de Lina Varelle dans le ravin.

Les intentions des frères auraient été de faire percuter la berline contre celle de Matt Génat afin d'écraser les passagers de cette dernière.

Stan Morelli nie la participation de son petit frère, mais les empreintes du petit prouvent sa complicité. »

Ava croit devenir folle, ses tempes cognent et la font atrocement souffrir, *tout ça est ma faute...* Sa culpabilité ressort violemment des profondeurs de son âme, comme la lave jaillit du volcan, elle réveille inéluctablement les souvenirs de son passé.

Antoine Morelli fouille encore et encore partout dans la maison, dans le jardin, à chaque coin et recoin de la propriété, à la recherche d'indices, il ignore lesquels, il veut trouver quelque chose qui le guiderait pour retrouver Matthias ou au moins pour

comprendre. *Comment comprendre l'incompréhensible ? Je vais devenir dingue.*

Il se décourage, il sait que la police a examiné chaque centimètre carré de la propriété, elle a récupéré sa carabine, à sa place, avec les empreintes des enfants ; qu'a-t-elle trouvé d'autre ? Il ne sait pas ce qu'elle a découvert, ni ce qu'elle cherche, *a-t-elle déniché quelque chose au moins ?* C'est le secret de l'enquête... Ne rien savoir est une torture supplémentaire, alors il cherche, il cherche à quatre pattes s'il le faut comme un chien renifleur piste la drogue cachée. *Je vais devenir dingue*, se répète-t-il à chacun de ses actes inutiles. Et puis, il n'a pas retrouvé la plus courte de ses barres d'haltérophilie.

Sa femme ne s'occupe plus de lui, elle l'évite comme un pestiféré, il a essayé un rapprochement, un soir, en lui concoctant un repas, mais elle est allée se coucher dans le lit de Matthias au lieu de partager ce dîner avec lui. Il est démuni face à cette épouse défigurée par l'angoisse, amaigrie ; ils sont sur la mauvaise pente, il le craint.

*Ava, il faut tenir le coup pour nos fils !*

Pour tenter de trouver un peu d'apaisement, Antoine s'isole dans la seule pièce de la maison dont personne, à part son épouse et lui-même, ne connaît l'existence. Un endroit qui a échappé à la perquisition.

MA VIE :

*Ma maîtresse a dit à maman que je passais en CE2, même si mes notes étaient laborieuses, je ne sais pas ce que veut dire ce mot, je m'en balance... De toute manière, je ne veux plus rester avec elle, elle ne m'aime plus et moi non plus. Je ne l'écoute plus du tout en classe, je ne sais même pas ce qu'elle raconte, elle me*

*dit que je suis toujours dans la lune, n'importe quoi, moi je pense à plein de choses, qu'est-ce qu'elle croit, non mais !*

*Les autres se moquent toujours de moi, ils disent que je louche comme Clarence mais je ne sais pas qui c'est, eux non plus d'ailleurs, ils ont juste répété ce qu'ont dit leurs parents, je crois bien ; une autre fille m'a dit que je ressemblais à Dumbo l'éléphant à cause de mes oreilles, je lui ai répondu qu'elle avait de grosses fesses et elle a pleuré.*

*Aujourd'hui, on n'a pas travaillé parce que c'était presque le dernier jour d'école, hier non plus. On a fait des jeux de mémoire, j'ai gagné ! Il faudra que je le dise à papa, il sera fier de moi. Les autres n'en revenaient pas !*

*Dernier jour de classe : on a encore fait des jeux de mémoire et j'ai été le plus fort.*

*Vive les vacances !*

## 7. Il s'appelle Brice Delard.

Paris. Martial Germain appelle le secrétariat du psychiatre Armand Stirvel, il veut prendre un rendez-vous comme s'il était un nouveau patient.

La secrétaire, très douceuse, un peu trop à son goût, lui répond que le Professeur n'accepte plus de nouveaux patients, il faut s'adresser au Docteur Vinatier, elle lui donne le numéro à appeler.

Martial précise qu'il veut avoir affaire au Professeur Stirvel qu'il a connu à un tournage de l'une de ses émissions.

— Justement, répond-elle, on ne peut pas le déranger maintenant car il prépare sa prochaine émission télévisée « psy pour toi », donnez-moi votre nom et vos coordonnées et il jugera de lui-même s'il doit vous contacter.

— Dites-lui que je suis Brice Delard, un de ses étudiants, il y a neuf ans, il se souviendra de moi, sinon précisez-lui que je ferai, à moi tout seul, un excellent sujet pour une de ses émissions « psy pour toi », j'ai vraiment besoin d'être analysé en public, pour évacuer un traumatisme psychique que je traîne comme un boulet depuis très longtemps. Je compte vraiment sur le talent du Professeur Stirvel pour me faire oublier ce mauvais souvenir.

— Vous êtes médecin vous-même ? s'enquiert la secrétaire, curieuse d'en savoir plus.

— Non, répond le prétendu Brice, j'ai renoncé à passer le concours de première année à cause de ce traumatisme en question et j'ai totalement changé d'orientation après cette satanée histoire.

— Ah bon, à ce point ! s'étonne la secrétaire, et que faites-vous donc maintenant comme métier ?

— Je suis ingénieur du son, invente Martial.

— Je comprends ! Je pense que c'est dans ce cadre que vous avez rencontré le professeur sur le plateau de son émission !

— Exactement.

— Veuillez patienter quelques instants, je vais essayer de le joindre et lui expliquer votre histoire, je pense qu'il sera curieux de vous connaître, enfin de vous revoir ; il cherche constamment des candidats à traiter en public et en direct, pour ses émissions, comme vous savez... vous semblez être un cas intéressant... enfin, je veux dire, un patient... ne raccrochez pas, je vous reprends tout de suite !

— Professeur, j'ai en ligne un homme qui vous connaît pour avoir été un de vos élèves, reconverti en ingénieur du son, il insiste pour vous voir personnellement, il a un traumatisme psychologique persistant depuis sa première année de médecine dont il souhaiterait vous faire part et serait d'accord pour se faire analyser dans votre émission.

La secrétaire est fière de présenter ce nouveau postulant, qui, sans nul doute, attirera la curiosité des fidèles de l'émission ; elle-même est fan de cette « télé-réalité », elle voudrait bien apprendre l'origine du traumatisme évoqué par ce Brice, et de surcroît, connaître tout de sa vie.

— Comment s'appelle-t-il ? demande le psychiatre en maîtrisant son émotion, car il pense avoir déjà identifié cette personne.

— Il s'appelle Brice Delard, répond avec entrain la jeune femme. *Je savais qu'il referait surface un jour*, pense avec agacement le thérapeute. *Je vais le recevoir, discuter avec lui calmement, tout doit s'arranger entre nous, il ne faut surtout pas que mon imprésario le choisisse comme candidat à une prochaine émission.*

— Dites-lui de venir quand il veut, dès maintenant si possible, je suis toujours heureux de rencontrer mes anciens élèves et de pouvoir les aider autant que possible.

— Allo ! Monsieur Delard ! le professeur peut vous recevoir dès à présent, dites-moi dans combien de temps vous pouvez arriver au cabinet.

— Dans quelques secondes, j'appelle l'ascenseur et j'arrive, répond Martial, alias Brice, d'un ton satisfait. Et maintenant, se dit-il, en pénétrant dans l'ascenseur, je vais devoir être habile avec l'homme.

Martial sort de l'ascenseur et se trouve face à face avec la secrétaire assise derrière son bureau, elle le toise sans dissimuler sa surprise - *il est vachement beau et semble tout à fait bien dans sa peau* - Il ne peut s'empêcher de lui faire un clin d'œil de farceur, le sourire jusqu'aux oreilles, elle rougit et lui demande tout de go d'un ton sceptique :

— C'est vous monsieur Delard ?

— Tout à fait ! Puis-je voir le professeur ?

Elle lui désigne une porte tout au fond du couloir.

— Frappez et entrez, le professeur vous attend, indique-t-elle plus sèchement qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Je vous remercie, répond Martial exagérément courtois, en mimant le salut japonais.

Elle s'est fait bernier, elle en est sûre... Son patron ne va pas être content !

## 8. Ce n'était pas ma faute.

Hôpital de Mende.

— Je suis ravi de voir que tu peux enfin t'exprimer oralement ! lance comme préambule le lieutenant Frémont à Stan Morelli, en pénétrant dans sa chambre d'hôpital. Tu m'as fait appeler et me voilà avec la brigadière Petitjean, dit-il théâtralement afin de tenter une approche cordiale.

L'ado les regarde tous les deux, il est assis sur le fauteuil et reste immobile, les hématomes autour de sa mâchoire ont viré au jaune et sont descendus sous la lèvre inférieure, les lunettes paraissent surdimensionnées car le visage du jeune a fondu, il est triste à voir, il ne dit pas un mot. Les policiers comprennent qu'il ne sait pas comment aborder la conversation, le sujet qui le préoccupe n'est pas facile à résumer ou alors, il a changé d'avis, il ne veut plus parler...

Médéric Frémont prend le temps de s'asseoir en face de l'ado, il se met à sa hauteur et doucement il prononce quelques banalités pour détendre l'atmosphère, puis, il lui vient une idée, il saisit son téléphone et cherche un air de musique, pas n'importe lequel, celui que Stan adore, d'après son père : du Arch Enemy.

Stan s'anime enfin, il bat le rythme avec son pied droit puis il commence un long monologue :

— On a tout vu quand ils ont eu l'accident, j'ai cru que c'était ma faute, que j'avais mal visé l'arbre avec la carabine de mon père et que j'avais atteint le pneu de la voiture qui roulait en plein virage et que c'est pour ça qu'ils étaient tombés dans le ravin... Avant l'accident, on a observé la meuf quand elle est tombée en panne, enfin la photographe qui m'a bousillé la mâchoire... on était bien planqués avec mon frère, elle essayait de téléphoner, ça

ne marchait pas apparemment, on voyait qu'elle paniquait et ça nous faisait marrer, on était couillons, admet-il, avec un sourire pour une fois plus désolé que narquois ; puis un mec que connaissait mon frangin est arrivé dans notre planque et nous a ordonné de partir jouer ailleurs, mon frère a déguerpi vers le virage et je l'ai suivi. Matthias insistait pour que je continue à viser des troncs d'arbres avec la carabine. D'où l'on était, on ne voyait plus la voiture en panne de la fille.

Quand ils ont eu l'accident à cause de mon tir, enfin c'est ce que je croyais, j'ai vachement flippé, surtout que le mec était revenu vers nous et m'accusait d'avoir provoqué l'accident, il disait qu'il allait me dénoncer aux flics. Mon frère l'a supplié de ne pas le faire et il lui a dit, je m'en souviens bien maintenant, « j'ai fait tout ce que tu voulais, alors laisse mon grand frère tranquille ! ». Sur le coup, cela ne m'a pas intrigué qu'il prenne ma défense, il le fait toujours à la maison même quand j'ai fait une grosse connerie.

L'ado s'arrête de parler, il ferme les paupières, il semble revivre ce moment, les deux policiers ne bougent pas un doigt, ils savent qu'un rien peut provoquer son mutisme. La musique s'arrête, Stan rouvre les yeux et fixe le téléphone du lieutenant, celui-ci remet vite du Arch Enemy, le jeune se trémousse comme un diable pendant quelques secondes et reprend son récit.

« Je vous propose une solution, nous a dit le mec, venez avec moi jusqu'à la voiture de la fille, je l'ai réparée, ce n'était pas grand-chose », il rigolait en même temps qu'il disait ça, je commençais à me dire qu'il avait un grain ce mec et je flippais un peu. Qu'est-ce que mon frère avait fait pour lui ? Il fallait que je le sache mais ce n'était pas le bon moment pour lui poser la question. A la voiture, il nous a dit d'ouvrir le coffre ; on a vu tout le matos pro de la photographe et son ordi quasi tout neuf et une bonne réserve de bouteilles d'eau. Le mec, je ne sais pas son nom, mon frère ne me l'a jamais dit, nous a offert de prendre le matos, il



serait pour nous deux, il valait très cher, il nous en faisait cadeau à condition qu'on ne parle jamais de lui, à personne, sinon on aurait affaire à lui...

Le jeune déglutit, ses yeux s'embrument, il sait qu'il risque des repréailles, mais la situation a changé, son frère a disparu, il faut lui porter secours.

Stan se lève et se met à se balancer dans tous les sens, au rythme de la musique de sauvage, Irène fait un pas en arrière, Médéric Frémont jette un regard apaisant à la jeune femme, puis prend une posture neutre, la main au menton, en position d'attente. Au bout d'un moment, l'ado se rassoit, épuisé.

— Nous sommes montés dans le coffre pour récupérer le matos qui était tout au fond, on savait que ce n'était pas bien et que nos parents ne seraient pas contents d'apprendre ça, mais l'autre nous obligeait à le faire, il tenait le coffre bien ouvert, j'ai vu alors qu'il portait des gants de chirurgien ou quelque chose de ce genre ; il était cinglé c'est sûr, alors j'ai fait comme si on était très contents de prendre ce matos et je l'ai remercié, je ne voulais pas qu'il s'énerve après nous.

Il nous a ordonné :

« Maintenant, allez cacher votre trésor, la planque de tout à l'heure sera parfaite, vous aurez tout votre temps pour l'amener chez vous plus tard, incognito. » Il a tout prononcé d'une voix débile qui nous a fait flipper, mon frère et moi. Il nous a dit de revenir vers la voiture tout de suite après, sans se parler, ce qu'on a fait bêtement.

J'ai compris que mon petit frère craignait beaucoup ce « soi-disant » pote, mais où l'avait-il connu ? J'en ai aucune idée. Il avait au moins trente ans de plus que lui, la quarantaine, je pense, ou peut être cinquante ans, difficile à savoir, il camouflait sa tronche... Cette dernière réflexion laisse l'ado songeur quelques instants comme s'il cherchait encore la solution à cette énigme, puis brusquement il se lève et se verse un verre d'eau qu'il boit

d'un trait. Les policiers pensent qu'ils en feraient bien autant, mais pour l'heure, ils boivent les paroles du jeune, ses révélations sont inattendues et vont ouvrir des pistes jusque-là insoupçonnables pour mener l'enquête tentaculaire de l'affaire Varelle.

Stan n'a pas fini de se confier, il s'essuie la bouche d'un revers de manche, reprend son récit toujours stimulé par Arch Enemy :

— Après ça, le mec a encore bricolé dans le moteur avec ses gants et la voiture a démarré. Il m'a dit de monter devant, de prendre le volant et à mon frère de s'installer à côté de moi, on a obéi bêtement, la vache, on avait la trouille ! Mon frère lui avait dit que je faisais la conduite accompagnée avec mes parents, il aurait dû se taire !

La brigadière tape toutes les paroles du jeune sur son ordi, elle fait aussi des annotations sur les gestes, les attitudes de l'ado... Médéric a du mal à garder le silence, il se met lui aussi à battre la mesure avec ses pieds, nerveusement. Il voudrait tant inonder le jeune de questions, il ne va pas assez vite pour lui, *bonté, il n'y a pas de temps à perdre, il faut retrouver cet individu !* Mais il choisit de ne pas interrompre le jeune, il veut connaître la suite, celle que l'ado est prêt à révéler. Tout est important dans son récit, les non-dits, les contradictions, son attitude !

— On t'écoute ! encourage le lieutenant en dissimulant son impatience.

— Le mec a continué à nous donner des ordres, reprend péniblement Stan :

« Ecoutez-moi bien, les deux frangins, vous allez faire ce que je vous dis exactement, compris ? Déjà, toi, le grand, en parlant de moi, précise Stan en pointant un index sur son sternum, tu vas conduire jusqu'à l'endroit où la voiture a basculé dans le ravin, tu vas faire gaffe de ne pas éteindre le moteur avant d'y arriver, car je ne serai plus là pour le remettre en marche - Je me suis dit que tant mieux s'il n'était plus là, qu'il aille se faire foutre - Puis tous

les deux, vous allez descendre de la voiture et regarder en bas du ravin pour voir à quel endroit se trouve la voiture accidentée ; vous allez positionner la voiture de la photographie juste au-dessus et vous la pousserez par l'arrière pour la faire basculer à son tour, il faut qu'elle écrase celle du bas et qu'elle écrabouille en même temps les deux passagers, ainsi plus de témoins, plus de flics, pas de reproches des parents ! »

Il s'est frotté les deux mains en disant ça.

« Et pas de prison non plus ! Et moi je vous fiche la paix, sinon je vous jure que vous aurez affaire à moi, et pas en bien ! »

Il a rigolé comme un démon, ajoute l'ado en mimant le rire tonitruant de l'homme. Stan est sidéré par son hilarante démonstration, il s'immobilise complètement comme pour s'interdire d'autres incartades.

Le lieutenant et la brigadière se jettent un regard furtif mais qui en dit long sur leurs pensées.

— On t'écoute ! répète Frémont, au bout d'un moment.

Stan sursaute, il observe les deux policiers comme s'il remarquait enfin leur présence. Il se frappe les joues pour régénérer sa vitalité et retrouver le cours de son récit :

— Matthias et moi, nous nous sommes regardés vite fait, nous étions abattus, on allait donc devenir des meurtriers à cause de ce crétin ? Jamais de la vie ! Mais on n'osait pas protester, on ne voulait pas devenir ses victimes surtout. On n'en menait pas large. Alors j'ai pris la route, sans dire un mot à mon frère tellement j'étais concentré et troublé par tout ça.

Le virage n'était pas loin, il faisait déjà assez sombre, on a fait ce qu'on a pu pour réaliser le plan du mec, mais on a complètement foiré ; la voiture a basculé à côté de l'autre sans la toucher et ses passagers étaient, vraisemblablement, toujours vivants ; l'autre allait nous en vouloir, même si, sur le coup, on était soulagés de ne pas avoir causé leur mort.

Le jeune marque un temps, il respire profondément :

On crevait de soif, on a bu une bouteille d'eau qu'on avait prise dans le coffre de la fille, mon frère ne voulait pas entamer son thermos, on s'est dit que ceux du bas allaient peut-être mourir de soif, cela nous arrangerait bien.

On est restés toute la nuit au bord du ravin, bêtement, à regarder en bas, enfin, on s'est un peu endormis sur un talus.

Le lendemain, j'ai dit à mon petit frère d'aller voir les passagers en descendant doucement la pente abrupte, peut-être qu'ils seraient morts ; pendant ce temps j'allais à la maison pour récupérer une barre de muscu de mon père, pour nous défendre, au cas où le fou reviendrait nous menacer. Il m'a fallu une heure environ, aller-retour, en passant par le raccourci. Lorsque je suis arrivé avec ma barre, mon petit frère était remonté du ravin, il était assis au bord du chemin désert, face au ravin, recroquevillé sur lui-même et il pleurait.

Stan s'arrête de parler, il semble se bloquer sur ces dernières paroles. La musique se termine aussi.

Irène Petitjean lâche son clavier et en profite pour faire craquer ses doigts tout en observant le faciès de l'ado. Il est devenu pâle et retourne s'asseoir sur son fauteuil, il se cale de manière à être fermement soutenu, puis il lance aux policiers :

— Je veux voir mes parents !

— Tu les verras, c'est promis, répond simplement Frémont. Il marque une pause puis lui demande délicatement, tu ne finis pas ton récit ?

— Non, je ne dirai plus rien, je veux voir mes parents ! déclare-t-il avec une détermination sans faille.

— Bon ok, on te les envoie à condition que tu nous racontes la fin, on ne t'a pas embêté jusqu'à présent, donc fais un dernier effort pour qu'on sauve ton petit frère... Il faut qu'on sache tout, il faut qu'on identifie le « pote » de Matthias, c'est peut-être lui qui l'a kidnappé. On n'a aucune piste pour retrouver ton frère, il est en danger !

— Le pote de mon frère ? Le fou, vous voulez dire ! lance l'ado avec désespoir.

— Oui ! le fou, il faut qu'on l'arrête et vite mais pour ça, raconte-nous rapidement la fin de l'histoire, disons jusqu'à ce que les pompiers t'aient retrouvé inanimé sur le toit de la voiture de Matt Génat, ta victime...

— Ce n'était pas ma faute ! s'insurge Stan.

— Non, non, je te crois, mais, pour le juge, il va falloir prouver ton innocence et justifier ton acte. Tu me disais l'autre jour que tu avais agi en légitime défense, mais contre qui ? Je ne pense pas que l'homme coincé derrière son volant te menaçait de mort, ni la jeune femme immobilisée à côté de lui. Il me semble, au contraire, qu'ils ne pouvaient rien faire contre ta violence et contre ta détermination à les tuer ; heureusement que Lina Varelle a pu se défendre contre toi, elle était en légitime défense, elle, lorsqu'elle t'a fracassé la mâchoire... En revanche, tu me dis que ce n'était pas ta faute, donc il faut que tu nous expliques pourquoi ce n'était pas ta faute ! C'est le seul moyen pour toi d'éviter de passer le reste de ta vie en prison...

— Je n'irai pas en taule, je ne suis pas majeur ! se défend le jeune sans la moindre assurance.

— C'est ce que tu crois ! Moi, je suis pour ta liberté, prononce le lieutenant, en articulant chaque syllabe et en insistant sur « ta liberté », mais il va falloir la mériter en nous démontrant que tu n'étais pas responsable de tes actes... alors, nous pourrions t'aider ! C'est pour cela que tu dois tout nous raconter !

Ensuite, tu verras tes parents, promis ! rajoute Frémont, calmement. Et il reprend sa position d'écoute, la main sous le menton et comme l'ado reste silencieux, trop longtemps pour la patience du policier, il demande :

— Tu veux que je te mette la musique ?

— Nan, pas besoin, ça me blase aussi à la fin ! grogne le jeune en contenant mal sa colère. Il pose son front sur ses deux mains comme par lassitude et continue son récit, le visage baissé :

— Mon frère était traumatisé, c'est pour ça qu'il pleurait au bord du ravin, il m'a dit que les passagers de la voiture ne voulaient pas mourir, qu'ils voulaient appeler la police pour les faire sortir de là-dedans, il ne fallait surtout pas qu'ils appellent la police. Matthias était triste pour eux, mais en même temps, il flippait pour nous à cause du fou, il allait revenir et se venger sur nous si l'on n'arrivait pas à les éliminer.

Je lui ai demandé d'où il connaissait ce type et comment il s'appelait mais mon petit frère n'a rien voulu me dire -Il me tuera sinon- m'a-t-il dit -et toi aussi, il te tuera- En gros, j'ai compris que le mec se servait de nous pour éliminer les deux passagers de la voiture ; je me demandais pourquoi, même si ça ne me regardait pas... J'ai voulu rassurer mon petit frère en lui montrant ma barre d'acier, bien plus discrète que la carabine à plomb de papa, carabine que j'avais remise à sa place à la maison. Je lui ai affirmé que j'assommerai le type avec ma barre et qu'on appellerait la police, qu'il serait arrêté et que les deux autres du ravin seraient délivrés et que tout redeviendrait normal.

Mais, ça ne s'est pas passé comme ça... L'ado s'interrompt, il relève la tête et supplie le lieutenant :

— Je veux voir mes parents !

— C'est promis, tu vas les voir bientôt ! assure Frémont. Continue, raconte, on t'écoute !

Le jeune ne veut plus rien dire, on lit la panique dans ses yeux, le lieutenant lui demande calmement :

— Décris-moi avec précision où se trouvait votre planque, l'endroit où vous avez caché le matériel de la photographie.

Le jeune s'exécute, il donne plein de détails dans une frénésie de paroles. Tout, sauf lui raconter la suite.

Le lieutenant envoie aussitôt un sms au commissaire Ortega pour lui donner l'info. Celui-ci se rend aussitôt sur ce lieu, accompagné de son équipe, en hélicoptère, miraculeusement disponible. Trente minutes après, ils ont trouvé la planque. Pendant ce temps, Médéric Frémont continue avec habileté son interrogatoire :

— Décris-moi avec précision le physique de l'homme, le fou, le faux pote de ton petit frère. Stan lui répond avec effroi :

— Vous êtes dingue, je ne peux pas, il va me flinguer s'il sait que je l'ai vendu ! De toute manière, il cachait son visage...

— Tu ne risques plus rien Stan, tu es hospitalisé avec un policier posté devant ta porte pour te protéger et tu n'as pas le choix si tu veux qu'on retrouve ton petit frère. Crois-moi, on va arrêter cet individu, sauver Matthias et tu pourras voir tes parents.

Le lieutenant reçoit un sms du commissaire.

Frémont lit le message, il prend sur lui pour rester calme face au gamin, *merde c'est trop tard, on a perdu, cela fait des jours qu'il aurait dû passer à table, j'ai été nul... Je ne partirai pas sans connaître la fin de son récit et le physique du mec, il faut qu'on établisse un portrait-robot, il faut qu'il me dise tout ce qu'il cache encore, même si je dois lui arracher les mots... Pauvre jeune... Inutile que je l'accable de la sorte... Il le sera bien assez...*

Médéric secoue la tête, tout en tendant son portable à Irène pour qu'elle lise le sms.

*... Quand il saura qu'on a retrouvé le cadavre de son petit frère dans la planque, leur planque... Avec tout le matos de Lina Varelle !*

## 9. Ne rien dévoiler de sa vie passée.

Paris. Martial Germain frappe à la porte du professeur Stirvel et entre sans même attendre qu'il l'y invite. Le psychiatre est debout, les bras croisés sur son thorax, près de la fenêtre, sa stature en impose, pas loin d'un mètre quatre-vingt-dix, quel poids ? probablement une centaine de kilos. Il impressionne, vraiment ! Il s'est positionné ainsi, face à la porte, pour accueillir Brice Delard, *il veut le dominer d'entrée de jeu, comme avant, c'est sûr*, pense Martial.

L'urgentiste reste de marbre devant le professeur dont l'expression dominatrice se transforme radicalement en voyant ce visiteur inattendu, ses bras en tombent au sens propre comme au sens figuré.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, Professeur ! Pardonnez mon intrusion de la sorte, je suis venu pour vous demander conseil, voire davantage ! lance Martial d'une voix neutre.

— Que puis-je faire pour vous, docteur Germain ? répond le psychiatre d'un ton glacial, il fait deux pas de géant vers son robuste fauteuil pour y prendre place.

— Je sais que vous avez pour patients, Paul-Henri Varelle et sa fille Lina Varelle, énonce en préambule Martial.

— Je n'ai plus que Lina Varelle, coupe le psy, immédiatement. Son père n'a plus besoin de me consulter depuis de nombreuses années ; lorsqu'il vient encore parfois me voir, ce n'est qu'à propos de l'état de santé de sa fille.

*Et bientôt, Lina se passera de vos services aussi*, aime à songer Martial.

— Vous n'ignorez pas que monsieur Varelle a disparu, reprend Martial.



— Non, je ne l'ignore pas, s'irrite le psychiatre, j'écoute les actualités comme tout le monde, voyez-vous ! Dites-moi tout de suite pourquoi vous êtes là, docteur Germain, ajoute-t-il avec un dédain refoulé qui n'échappe pas au jeune homme.

— J'ai besoin de consulter le dossier médical de monsieur Varelle.

— Comment ça ? répond le sexagénaire avec étonnement, vous pensez trouver des indices relatifs à sa disparition sur son dossier qui date de plusieurs années et que j'ai mis aux archives depuis des lustres ?

— Je ne dis pas ça, réplique Martial, je voudrais aider Lina à y voir clair sur son propre père et forcément sur elle-même par ricochets, si j'ose dire, et pourquoi pas aussi sur sa mère...

Le jeune médecin marque une pause, il espère effectivement trouver des indices inhérents au passé de Paul-Henri et de sa famille qui auraient un lien avec les événements actuels de « l'affaire Varelle », comme la presse la désigne.

Il réfléchit à la façon de convaincre son aîné. Il ne tient pas à lui faire du chantage ouvertement, il sait que le seul nom de Brice Delard, annoncé par sa secrétaire, l'aura déjà bien mis en émoi ; lui-même, il ne l'a pas prononcé, il devra y avoir une entente implicite entre le psychiatre et lui, afin que chacun trouve son compte, lui pour obtenir le dossier complet de Paul-Henri et l'autre pour que ses actes scandaleux vis-à-vis d'un jeune étudiant, en première année de médecine, ne refassent pas surface, le contraire marquerait la fin de la notoriété du Professeur Armand Stirvel, la fin de ses émissions « psy pour toi » et au final, son déshonneur...

— Vous savez bien que je dois garder confidentiel les dossiers de mes patients, je me dois au secret médical, commence à tergiverser le psychiatre, vous pouvez me poser toutes les questions concernant la famille Varelle, je vous répondrai ce que je sais dans la mesure du possible... et uniquement parce que vous

êtes un confrère, je compte sur votre discrétion. Autre chose, je sais que vous rendez régulièrement visite à Lina, dites-lui que son père lui parlera.

— Effectivement, j'ai vu plusieurs fois Lina dans sa chambre d'hôpital ; comme vous savez, je suis l'urgentiste qui l'a secourue, ce qui crée des liens ! ajoute-t-il pour moucher le psy. D'ailleurs, à ma dernière visite, Lina m'a fait deux confidences :

- Premièrement, elle ne tient pas à d'autres séances photos. Il marque une pause en fixant le psy pour voir l'effet de cette « petite mise au point », celui-ci reste de marbre, un peu trop.

- Deuxièmement, elle est décidée à lâcher « sa canne » définitivement, *celle qui l'a bien déséquilibrée comme une troisième jambe bancale, depuis l'accident de sa mère, songe Martial...* Le psy comprend tout de suite qu'il fait allusion à lui, mais il reste imperturbable ce qui ne l'empêche pas de fulminer, *pour qui se prend ce petit blanc bec ?*

Martial songe être allé trop loin avec ces sous-entendus, il s'était promis de traiter avec diplomatie, c'est raté, mais il est comme allégé d'un poids, il a vengé Lina !

Mais revenons-en au père de Lina, insiste Martial, je souhaite lire son dossier d'abord ; ensuite, j'aurais sans doute besoin de vous poser des questions, puisque vous me le proposez...

— De toute manière, je n'ai plus son dossier, annonce le psy pour couper court.

— Vous m'avez affirmé, tout à l'heure, l'avoir archivé !

— Oui, mais maintenant... il est entre les mains de l'intéressé, c'est-à-dire de Paul-Henri lui-même. Je le lui ai remis à sa demande, juste après l'accident de sa fille.

J'ai gardé son dossier au moins vingt-six ans, j'ai estimé qu'il lui revenait, qu'il pourrait en faire ce qu'il voulait, je l'ai effacé de mes archives. Je tiens à préciser que Paul-Henri ne présentait aucune pathologie psychiatrique, aucun traitement, il venait me

consulter pour me confier des soucis très personnels, je lui ai donné quelques conseils, à l'époque.

— Mais, son logement a été perquisitionné, vous ne pensez pas que la police ait pu récupérer son dossier ?

— J'en doute, Paul-Henri l'aura sans doute mis en lieu sûr ou détruit.

— Vous connaissez ce lieu ?

— Absolument pas.

— Pourquoi le détruirait-il ?

— Pour ne rien dévoiler de sa vie passée, répond le psychiatre posément. La police est venue me demander le dossier de Lina, mais pas celui de son père car elle ignore son existence.

— Vous n'avez rien dit à la police concernant votre ancien patient ?

— Non.

— Vous avez donné le dossier de Lina ? Est-ce légal ?

— Je n'avais pas le choix, répond le psy, je n'ai pas pu m'y opposer, « le secret médical ne fonctionne plus quand des cadavres se succèdent et que des personnes disparaissent », voilà ce qu'ils m'ont dit pour me convaincre, enfin me contraindre, dirais-je plutôt. Il est amer en évoquant cette scène.

— Parlez-moi du dossier de Lina, Professeur, que va découvrir la police ?

— Elle va découvrir le long chemin parcouru d'une jeune fille de seize ans pour se déculpabiliser de la mort de sa mère et tous les déboires qui ont découlé de cette culpabilité pendant des années... rien de plus.

— Avez-vous gardé des doubles de ces dossiers ? tente Martial.

— Absolument pas.

Le docteur Germain fait une pause, il réfléchit, comment inciter le professeur Stirvel à lui dévoiler le fameux passé de monsieur Varelle ?

— Je peux vous dire le secret de Paul-Henri, annonce subitement le psychiatre, comme s'il avait lu dans les pensées du jeune confrère... mais à deux conditions.

— Je vous écoute, répond le jeune homme en dissimulant sa surprise.

— Je vous demanderais de ne plus vous présenter à ma secrétaire sous une fausse identité. Martial comprend sa requête – il ne doit plus parler de Brice Delard – Le deal implicite fonctionne !

Ma seconde condition, c'est que vous n'en parliez ni à Lina ni à personne d'autre. Seul son père décidera quand raconter son histoire à sa fille, en espérant qu'on le retrouve vivant, ajoute-t-il dans un murmure comme pour lui-même.

— C'est entendu, accepte Martial avec hâte.

— Alors voilà, je vais être concis, annonce le psychiatre avec une certaine lassitude, Paul-Henri est venu me consulter, il y a vingt-six ans environ, car il souffrait d'une bonne dépression causée par sa stérilité.

— Vous voulez dire qu'il ne pouvait pas avoir d'enfant ? Il en était sûr ?

— Oui, il souffrait d'une azoospermie... et donc, je ne vous fais pas de schéma, sans spermatozoïdes, pas d'enfant.

— Mais alors, il n'est pas le père génétique de Lina !? La phrase explose de la bouche de l'urgentiste comme un coup de tonnerre.

— Non, confirme son aîné en fixant son jeune confrère perplexe. Et jusqu'à présent, à part lui et moi, personne ne le savait, vous êtes dans la confiance, à présent.

— Vous ne pensez-pas que le révéler aux policiers aiderait à l'enquête ? En leur demandant d'être discrets vis-à-vis de Lina, bien sûr !

— Vous savez comme moi, comment tout se terminerait... la presse !

— Oui, et les réseaux sociaux, ajoute Martial d'un ton de reproche.

— Ecoutez, mon cher collègue, vous n'avez pas mon expérience et vous n'êtes pas psychiatre ; vous m'avez signalé, implicitement, que Lina souhaitait se débarrasser de son encombrante « canne », c'est-à-dire de moi. Il sourit sans animosité et marque une pause pour observer l'urgentiste un peu déconcerté. Sachez que c'était mon but, il fallait la faire réagir ! C'est le lieutenant Frémont qui m'avait demandé d'aller voir Lina pour l'aider à sortir de son état de choc, ce que j'ai fait naturellement.

Avant cette tragédie, nous avons convenu, ma patiente et moi, d'espacer les consultations. Lina avait trouvé un bon équilibre, elle s'épanouissait dans son métier de photographe, je considérais que la jeune femme n'aurait bientôt plus besoin de mes soins.

Hélas, Lina a subi encore un sacré choc psychologique. Tant que cette affaire ne sera pas complètement élucidée, ma patiente restera vulnérable. Mais je pense qu'elle s'est trouvée une nouvelle canne, dit-il en lui faisant une surprenante mimique et en le désignant de son index démesuré.

Le jeune homme se détourne prestement pour cacher son embarras.

— J'estime d'ores et déjà, continue le psychiatre, que j'en ai fini avec mes relations médecin/patient avec Lina. Je vous la confie, rajoute-t-il d'un souffle, tout en secouant les bras comme pour les désankyloser après s'être libéré d'une charge trop pesante.

N'oubliez pas de garder le secret pour vous, docteur Germain. Je ne vous raccompagne pas, au revoir ! annonce-t-il, pour conclure leur entretien.

Martial a le bec cloué quelques secondes puis reprend :

— Euh... Je ne vous dérange pas plus longtemps, mais une dernière question : est-ce que madame Varelle avait bénéficié d'une fécondation médicalisée pour concevoir Lina ? Ou Lina a-t-elle été adoptée ?

— Non.

— Connaissait-elle la stérilité de son mari ?

— Non. D’après Paul-Henri, elle ignorait qu’il était stérile.

— Mais alors...

— Alors ? Je n’ai plus rien à vous dire, docteur Germain, à part que Paul-Henri a accueilli Lina comme un cadeau de Dieu.

J’ai un rendez-vous à présent, je vous demande de bien vouloir me laisser travailler, déclare-t-il, en déployant son gigantesque corps. Prenez bien soin de Lina et top secret ! réitère-t-il en appliquant un index sur ses lèvres comme pour dire « Chut » à un enfant. Il le prend par les épaules, le dominant d’une dizaine de centimètres et l’entraîne tranquillement vers la sortie.

Martial sort du bureau :

— Décidément, s’exclame-t-il tout haut en secouant la tête, il est incorrigible !

La secrétaire le regarde, médusée, il lui fait un dernier clin d’œil rigolard avant de quitter les lieux.

MA VIE :

*Maman est de garde à la maternité tout le weekend, elle est sage-femme, je crois qu’il faut être très sage comme maman pour faire ce métier. Papa fait visiter des maisons à des gens, il est agent immobilier, j’aimerais mieux qu’il soit agent de police. Le dimanche, quand on va à la campagne, il dit qu’il respire enfin l’air pur, je crois bien que dans ses maisons, l’air n’est pas pur et que ça sent mauvais et qu’il y a des mouches vertes.*

*Mamie me garde, elle veut me faire travailler comme à l’école, c’est normal, elle était maîtresse, elle aussi. Elle me dit qu’il faut que je révise pour avoir de bonnes notes l’année prochaine. Je lui dis « attends », je suis en train d’écrire « MA VIE » et j’en*

*profite pour lui demander qui est Clarence, elle ne comprend pas ma question, je lui explique, tu sais Clarence qui louche comme moi, mamie réfléchit et me demande qui m'a dit ça, je ne lui réponds pas, elle va encore en faire tout un cirque, sinon. Mamie me dit que Clarence était un lion super beau et intelligent, le héros d'un feuilleton de son époque « Daktari », je me dis que c'est vraiment cool si je suis comme lui, j'aimerais bien être un vrai lion, en tous les cas, moi aussi je serai un héros, puis mamie a voulu lire « MA VIE » mais je n'ai pas voulu, elle n'a pas insisté mais elle m'a pas regardé comme d'habitude, je crois qu'elle était inquiète, elle ne veut pas que je ressemble à un lion, sûrement. J'ai vite caché mon cahier quand elle est sortie de ma chambre.*

*Dimanche. Après les révisions avec mamie, on a marché dans la campagne, tous les trois, avec papa et mamie, dans la famille on aime la campagne. Papa va toujours à la chasse quand il peut, il a un Verney-Carron, bizarre comme nom, j'ai relevé son nom, qui était écrit sur le carton d'emballage, quand il a reçu son fusil ; il a crié quand j'ai voulu le toucher : « je t'interdis de toucher à cette arme, tu entends ! C'est dangereux ! ». Il n'était pas content du tout et moi j'étais encore petit, six ans et demi je crois, je lisais parfaitement...*

*Demain, je regarderai sur internet comment ça fonctionne un fusil pareil.*

*Maman me manque à la fin, il faut toujours qu'elle aille travailler, même le dimanche. Elle ne pourrait pas s'arrêter de travailler comme la maman de la belle Marie ?!*

## 10. Une victime de trop.

Il est vingt heures, ce 18 juin, le procureur Hervé Duvernet, excédé par la nouvelle du décès de l'enfant Matthias Morelli, a convoqué les équipes policières et scientifiques, affectées à « l'Affaire ».

Le procureur assène en tapotant la table avec ses doigts :

— Matthias Morelli est une victime de trop, comment en sommes-nous arrivés là ? C'est déplorable !

Ses lunettes tombent, il les rattrape au vol juste avant qu'elles n'atteignent le sol. Il s'énerve davantage et monte le ton :

Nous voilà avec trois cadavres et deux disparus.

Cette « Affaire » prend un aspect tentaculaire, il faut stopper l'hémorragie, Commissaire, et rapidement !

Pouvez-vous faire le point sur les circonstances de la mort du gamin, pour commencer ?

Le commissaire Ortega est affecté par le décès de l'enfant, mais il choisit de répondre d'un ton neutre et posé :

— Monsieur le Procureur, notre « Affaire » est effectivement très complexe. Plusieurs investigations doivent être menées, en parallèle, pour trouver des pistes sérieuses à ces événements dramatiques.

Nous avons déjà réuni de judicieux indices, il faut que nous les exploitons efficacement, cela demande du temps et des effectifs.

— Continuez, continuez, s'agite le procureur agacé, en remuant sa main droite comme pour tourner une grande page.

— Tout d'abord, annonce le commissaire, imperturbable, écoutons Irène Petitjean, il l'invite d'un geste de la main à s'exprimer.



Celle-ci ouvre instantanément son ordinateur et trouve le texte. Elle souffle discrètement pour évacuer l'appréhension qui la tenaille et commence :

— Vous avez tous pris part aux auditions de Stan Morelli depuis l'accident. Celle que je vais vous lire est la dernière, menée par le lieutenant Frémont, quelques heures avant que l'ado n'apprenne la mort de son frère :

« Mon frère était assis au bord du ravin, comme je vous ai dit, il pleurait et je n'arrivais pas à le consoler, même pas en lui montrant ma barre pour nous protéger...

J'ai dit à Matthias : « rentrons chez nous ! » il m'a répondu complètement apeuré : « le bonhomme va revenir, on doit rester ici », il était sûr de lui et moi je flippais à mon tour. J'ai dit : « Qu'il revienne, il va bien voir ce qu'il va voir ! » et j'ai levé ma barre d'acier pour lui montrer que j'étais prêt à l'assommer s'il rappliquait vraiment.

On a eu le temps de manger plusieurs paquets de gâteaux que j'avais ramenés de chez nous, on crevait de faim, on a passé le reste de la journée à scruter la voiture dans le ravin, on n'arrivait pas à voir s'ils vivaient toujours.

Mon frère espérait qu'ils finiraient par mourir de faim, « n'déconne pas », j'ai dit.

Puis, on a dormi blottis l'un contre l'autre, à l'abri derrière un arbre, proche du ravin.

J'ai réveillé Matthias à minuit...

Il faisait frais, la pleine lune nous éclairait, je n'avais même pas besoin d'allumer ma lampe de poche, autant conserver les piles pour le retour. Je lui ai dit :

« Allez viens, on rentre chez nous, tu me raconteras tout à la maison ». Il ne voulait toujours pas et c'est à ce moment qu'on a entendu une voiture se garer de l'autre côté du virage.

La bagnole était cachée par les arbres. La portière a claqué et le mec est apparu avec un fusil dans les mains qu'il pointait vers nous.

Matthias a hurlé et moi je lui ai dit qu'on ferait ce qu'il voudrait mais Matthias a crié : « Non, je ne les tuerai pas » ! Le mec a répondu « Oh que si, vous allez les achever tout de suite » et quand il a vu ma barre, il m'a dit, en riant comme un démon, qu'elle ferait une bonne arme de crime.

J'ai protesté, alors il a fait un deal, il m'a dit qu'il libèrerait mon frère si j'allais tout de suite abattre les deux autres, puis il a rectifié, il m'a ordonné :

« Tu assommeras le chauffeur et tu ne tueras que la fille ».

Je ne comprenais plus rien, je croyais qu'il voulait la mort des deux, mais l'important c'était qu'il libère mon petit frère.

« D'accord ! », j'ai répondu, « mais libérez tout de suite mon petit frère ! », il s'est alors adressé à Matthias, il lui a ordonné de rentrer chez nous à pied en passant « par là-bas », vers sa voiture qu'on ne distinguait pas.

Il voulait que Matthias suive le chemin, qu'il apercevrât notre maison sur les hauteurs, au bout d'une petite heure de marche. Je me disais que ce n'était pas le plus court pour aller chez nous, mais pourvu que mon frère soit sauvé, c'était tout ce qui comptait.

Mon frère s'est levé, il m'a bien regardé dans les yeux, je lui ai souri pour l'encourager, je lui ai tendu ma lampe de poche et je lui ai dit « vas-y vite », il était fier de moi, je crois, puis il est parti en courant.

Le mec m'a regardé descendre le ravin, je prenais tout mon temps pour que mon frère atteigne une bonne distance.

J'espérais que Matthias prendrait le raccourci afin que le dingue ne le rattrape pas avec sa bagnole, car je n'avais pas du tout confiance en lui.

De temps en temps, je levais la tête pour voir s'il était toujours là, il a pointé son fusil sur moi jusqu'à ce que j'atteigne la voiture, ensuite il a disparu, je crois...

Je ne faisais pas de bruit, pour ne pas effrayer les deux autres dans la voiture.

J'avais très peur de devoir tuer la fille, j'ai commencé par le chauffeur, j'ai frappé fort pour l'assommer mais ça a giclé du sang, il n'a plus bougé. J'n'ai pas réfléchi, j'ai vite contourné la voiture pour frapper la fille par sa fenêtre, mais elle s'est trop reculée. J'ai paniqué, j'ai jeté ma barre par terre, le sang me dégoutait... J'ai ramassé une pierre... et puis, j'ai grimpé sur le capot, j'ai lancé la pierre sur la fille, elle a bougé, j'ai raté sa tête... elle ne voulait pas se laisser faire, vous pensez !

Alors, je suis redescendu, j'ai récupéré la barre ensanglantée, j'ai carrément grimpé sur le toit, j'ai visé de toutes mes forces à travers le pare-brise pour cogner sa tête et j'ai reçu un coup affreux sur la tronche, je suis tombé dans les pommes, il me semble ; je me suis retrouvé à l'hôpital.

Je ne voulais pas les tuer, je vous jure ! c'est l'autre, c'est l'autre qui m'obligeait ! ».

— Fin de l'audition, déclare Irène sans dévoiler son trouble.

Frémont regarde la brigadière, son binôme depuis plusieurs mois, il est satisfait d'elle et le lui montre par un petit hochement de tête de circonstance.

Tout le monde se tait. L'histoire macabre fait frissonner, même si l'assemblée en a vu d'autres et des pires !

Tous sont d'accord pour désigner l'agresseur des frères comme le suspect principal du meurtre de Matthias.

Le juge Bertain précise qu'il faudra le prouver, que l'imprévisible est possible etc... etc... Paroles sages de Juge !

— Nous avons constitué le portrait-robot de l'homme, précise Irène dans sa lancée.

— Très bien, nous le verrons par la suite, décide le procureur. Le commissaire remercie Irène et Médéric puis reprend la parole en balayant son regard sur chacun des membres de l'assemblée pour finir sur le procureur.

— Nous avons tout fait, monsieur le Procureur, pour retrouver le petit Matthias. Nous avons perquisitionné la maison des Morelli, ce qui a permis d'établir que le gamin n'avait jamais remis les pieds chez lui depuis son escapade avec son frère.

Nous avons procédé à sa recherche, plusieurs jours et nuits, nous avons organisé des battues, des fouilles, nous avons fait diffuser son portrait partout et n'avons obtenu aucun témoignage sérieux.

Nous n'avons recueilli aucune trace de l'enfant disparu.

Nous avons pensé, chronologiquement, à une fuite quelque part pour se protéger d'un agresseur potentiel, puis à une séquestration, ensuite nous avons imaginé des scénarios potentiellement plus graves.

Puis, Stan Morelli a décrit au lieutenant Frémont, la planque qui les avait abrités, lui et son frère, pour observer les oiseaux et les cibler avec la carabine de leur père.

Je précise qu'en son absence, Antoine Morelli interdisait strictement à ses fils l'utilisation de la carabine. Bref ! murmure le commissaire, nous avons dû explorer l'endroit méticuleusement pour dénicher la planque des gosses.

Le commissaire s'arrête de parler deux secondes, il avale sa salive et décrit d'une voix sans timbre :

— Matthias gisait là, dans la planque, un lieu improbable ; il était confortablement installé au sol, sur un matelas d'herbes sèches, entouré d'une véritable barrière rocailleuse et végétale, de buissons d'aubépines épineuses, il donnait l'impression de dormir paisiblement.

Le matériel photo de Lina Varelle jonchait à ses côtés ainsi qu'un bouquet de fleurs fanées posé sur une boîte de bonbons. Ces deux

objets ont été identifiés par sa mère, elle les avait achetés et les avait laissés à Matthias pour qu'il les offre à la famille Da Silva, censée l'accueillir... on sait que ce ne fût point le cas.

Comme nous le savons à présent, la planque était toute proche du lieu où Lina Varelle est tombée en panne et non loin du fameux ravin où a lieu l'accident.

Frémont s'agite, le commissaire lui demande s'il veut s'exprimer.

— Oui, confirme-t-il, je souhaiterais revenir sur les cadeaux, en m'appuyant sur un témoignage de Stan ; Médéric cherche dans son smartphone et lit un passage :

« Matthias devait passer trois jours chez Maël mais, finalement, les Da Silva n'ont pas pu le recevoir, Matthias a passé une seule journée chez eux, il est revenu à la maison le soir, sans le bouquet de fleurs, sans la boîte de bonbons et sans son sac à dos.

Il était un peu étrange. Il m'a embobiné pour que j'accepte de le suivre, le lendemain, dans un endroit « tranquille » où l'on pourrait s'entraîner à tirer avec la carabine de notre père.

Il m'a expliqué qu'il avait découvert une superbe cachette avec Maël, que l'on pourrait viser les oiseaux sans les apeurer, qu'il fallait en profiter pendant l'absence de nos parents.

J'étais très étonné qu'il veuille désobéir à nos parents, j'étais surpris par sa proposition, car mon petit frère déteste tirer à la carabine, contrairement à moi.

Je me suis laissé tenter, j'ai accepté l'aventure ; je le regrette vraiment car tout a mal tourné. »

Frémont arrête sa lecture et argumente :

— Comme nous le savons, les trois éléments cités par Stan : le bouquet, les bonbons et le sac à dos, n'ont jamais franchi la maison des Da Silva, Matthias non plus.

A ce jour, nous n'avons toujours pas retrouvé le sac à dos du petit. Mais, le « retour » des fleurs et des bonbons près du corps de Matthias, suggèrent les réflexions suivantes :

Ces objets ont été conservés pendant l'intervalle compris entre l'escapade de Matthias, au premier jour de « son invitation » et le moment où les cadeaux ont été déposés à ses côtés, dans la planque ; c'est-à-dire qu'ils ont été gardés pendant plusieurs jours quelque part. Où et qui a conservé ces objets ? Pourquoi ont-ils été placés dans la planque, avec Matthias endormi par les somnifères ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Frémont jette un œil à l'assemblée pour tester son attention et peut-être, pour y puiser quelques réponses.

— Je pense, s'exprime Irène Petitjean, que cette mise en scène des cadeaux était voulue pour une raison bien précise, probablement une espèce d'offrande mortuaire, sans doute pas dénuée de sens... Qu'en pensez-vous ? interroge-t-elle en s'adressant à ses interlocuteurs.

— Je peux déjà vous confirmer que les objets ont été installés sciemment et avec méthode, affirme le policier scientifique, Thibaut Courtois, je voulais vous en parler :

La boîte de bonbons a été bien nettoyée, on n'y retrouve aucune empreinte, ni de l'enfant, ni d'Ava Morelli, ni de personne d'autre. Pour le bouquet retrouvé fané, on a constaté que son papier d'emballage était absent des lieux, les tiges des fleurs étaient toujours liées entre elles par la ficelle du fleuriste, nous la conservons.

Nous avons extirpé un poil d'animal de l'une des fleurs, probablement celui d'un chat, d'après le vétérinaire.

A savoir que ni la fleuriste ni la famille Morelli n'ont de chat...

— Nous pourrions toujours récupérer l'ADN de ce poil, si besoin, intervient le lieutenant, très intéressé.

— Oui, approuve Thibaut Courtois. En ce qui concerne le matériel professionnel...

— Très bon travail, commente le procureur en lui coupant la parole, mais je me demande quel était le but de cette mise en scène ? A qui s'adressait-elle ?

— Peut-être à madame Morelli puisque c'est elle qui a acheté les cadeaux ! suggère Eve Flachet.

Un silence de plomb règne dans la pièce pendant quelques secondes, tout le monde cogite sur cette hypothèse.

— Comment Ava Morelli s'est-elle comportée avec son mari lorsque vous les avez convoqués pour leur apprendre le décès de leur fils ? demande subitement Eve Flachet au commissaire Ortega.

— Pourquoi cette question, Eve, vous pensez à quelque chose ?

— Je repense à l'audition menée par monsieur le juge Bertain aux époux Morelli ; j'avais notifié qu'Ava Morelli était très irritée par son mari qui ne semblait pas la comprendre, c'est comme s'il s'interrogeait sur elle, comme s'il la méconnaissait subitement. Lorsqu'il faisait un geste pour soutenir sa femme, Ava le repoussait.

Je me suis dit qu'il y avait un « hic » entre les époux et qu'il serait peut-être pertinent d'en trouver la raison.

L'assemblée est étonnée par l'intervention spontanée d'Eve, sauf son patron, le juge Bertain, qui n'ignore pas la perspicacité de sa collaboratrice ni son premier métier : psychologue... *et maintenant elle voudrait être flic, quelle idée !* songe l'homme de loi.

— Elle s'est comportée comme une mère qui vient d'apprendre la mort de son enfant, répond Samuel Ortega sans ménagement, comme si cette question le bousculait et qu'il la refoulait.

Il se gratte la tête, puis replaque ses cheveux grisonnants. Il revoit la scène horrible quand il a convoqué les parents Morelli pour leur annoncer la mort de leur enfant ; ce fut une descente en enfer pour eux, il a fallu qu'ils identifient leur fils à l'institut médico-légal, juste avant son autopsie.

On ne pouvait pas encore leur donner d'explication sur la cause du décès.

*Le gamin avait presque l'âge de mon fils*, songe le commissaire, il baisse les yeux un instant pour s'imaginer à la place des parents, puis, il réfléchit objectivement à la question d'Eve Flachet.

*Elle était hystérique, cela peut se comprendre et ça arrive parfois. Elle exprimait sa douleur en hurlant « Mon fils, mon amour ». C'est vrai, elle n'était pas tendre avec son époux qu'elle repoussait systématiquement dès qu'il tentait de la prendre dans ses bras.*

— En effet, admet-il, madame Morelli a voulu exclure son époux prétextant que Matthias était son fils à « elle ». Eve, vous savez quoi, vous venez d'éveiller ma curiosité en me mettant la puce à l'oreille ! Il se retourne vers Frémont :

— Lieutenant, vous verrez les Morelli après les obsèques du petit... vous dénicherez le « hic » du couple en vous plongeant dans le passé des époux Morelli. Vous irez avec le brigadier Petitjean, bien sûr.

— Très bien Commissaire, répond Médéric Frémont, aussi motivé qu'un enfant qu'on envoie au coin. Irène le lorgne discrètement, elle a reconnu le ton contrarié de sa réponse.

Eve Flachet est gênée, elle voudrait intervenir, mais elle se ravise. Thibaut Courtois se marre discrètement en voyant la tête de Médéric, il cache son sourire en lissant sa moustache.

La légiste, Marie Yvonne Richard, adresse à Médéric une petite « grimace amicale ».

Tout se passe en quelques secondes et rien n'a échappé au lieutenant contrarié.

— Continuez votre topo là où je vous ai interrompu, Courtois ! lance subitement le procureur Duvernet.

— Oui... répond le scientifique, il a un trou de mémoire qui ne dure que le temps d'une inspiration forcée et d'une expiration tout en douceur. Je voulais vous parler du matériel professionnel de Lina Varelle, découvert avec le corps de Matthias, dans la fameuse planque.



Stan nous a énuméré les quatre objets que lui et son frère avaient transférés du coffre de Lina à leur cachette : un appareil photo numérique, un appareil photo argentique, un trépied et un ordinateur.

Premier constat : il n'y avait pas d'ordinateur dans la planque, lorsque Matthias a été découvert.

Médéric a refait préciser les éléments à Stan, le jeune a confirmé qu'ils avaient bien déposé l'ordinateur et qu'il s'agissait d'un MacBook Pro.

— Et Lina a confirmé la marque ! intervient Frémont.

— Vous ne l'avez retrouvé nulle part, cet ordi ? demande Ortega en bougonnant.

— Non, pas même aux lieux des perquisitions déjà réalisées, répond le lieutenant Frémont.

— Continuez Courtois ! lance Duvernet qui commence à s'impatienter.

— Nous avons fait plusieurs constats sur les trois objets présents dans la planque, explique le directeur de la police scientifique :

- L'appareil photo numérique et le trépied n'ont pas été bougés de leur place, jusqu'à la découverte de l'enfant ; nous avons retrouvé les empreintes digitales des frères et de Lina sur l'étui en cuir enveloppant l'appareil numérique et sur le trépied ; ces objets étaient salis par la végétation environnante, une toile d'araignée présente sur le trépied.

- En revanche, pour l'appareil photographique argentique, nous avons la certitude et la preuve qu'il a été manipulé et déplacé, il a été soigneusement nettoyé de manière à éliminer les empreintes, puis, il a été replacé près de l'enfant, dans la planque.

Nous venons de confier l'appareil photo argentique à notre expert, nous espérons que la pellicule ne sera pas endommagée et qu'il pourra développer les photos...

Nous avons également visualisé les photos numériques qui sont toutes identifiées par Lina Varelle, elles sont à votre disposition, dit Thibaut Courtois en s'adressant à l'ensemble des enquêteurs.

— Vous avez terminé ? demande le procureur.

— Non, monsieur le Procureur, je voudrais parler de l'enfant...

— Faites ! répond promptement Duvernet.

— Matthias portait la même tenue vestimentaire du premier jour de « l'escapade » jusqu'à la découverte de son corps sans vie, or, les vêtements étaient propres et l'enfant aussi.

Nous pouvons en déduire que la victime a vécu ses derniers jours dans un endroit où l'on pouvait se laver, nettoyer ses vêtements.

— Ou alors, on a voulu éliminer toute possibilité de trouver des traces compromettantes sur l'enfant, s'avance Irène Petitjean.

— C'est une possibilité, dit Courtois, le sourire aux lèvres, nous verrons si nos prélèvements parlent ou pas !

— Vous avez terminé ? demande hâtivement Duvernet.

— Non, monsieur le Procureur, j'ai encore un élément très important :

Nous avons trouvé, dans une poche du short du petit, l'extrait d'un texte écrit par un enfant. Ce n'est pas l'écriture de Matthias. Il n'y a pas d'empreintes sur le papier qui n'est d'ailleurs qu'une photocopie de l'original.

Le juge Bertain demande à le voir, puis toute la salle en fait autant. Quelques rapides manipulations sur son smartphone et Thibaut envoie la photo du texte sur l'écran géant.

— Vous voyez, commente l'homme, il manque environ trois lignes au beau milieu du texte, elles ont été découpées et extraites du support, laissant un trou dans la feuille ; ces lignes manquantes sont une énigme à résoudre.

— Son instigateur nous lancerait-il un défi ? marmonne le commissaire.

— J'ai conservé le papier au labo, rajoute Courtois.

— Attendez, attendez ! s'exclame Eve Flachet en levant sa main droite pour attirer l'attention ; on dirait la même écriture que celle du mot que Matthias a donné à sa mère ! le fameux mot d'invitation, soi-disant écrit par Maël...

— En effet, approuvent Irène et le juge, puis tout le monde acquiesce.

— Ce sera donc à vérifier dès demain, ajoute le procureur.

— J'envoie tout de suite le texte au graphologue qui a expertisé le 1<sup>er</sup> mot, dit Thibaut Courtois, tout en le lui transférant directement depuis son smartphone. On aura sa réponse rapidement, je pense.

— Très bien, poursuivons ! décide le procureur en s'adressant maintenant à la légiste. La cause de la mort, s'il vous plaît, Docteur.

— Nous avons rapidement pris en charge le corps, commence Marie Yvonne Richard en jetant un œil à Frémont, je vous donnerai les détails plus tard ; les conclusions de l'autopsie sont les suivantes :

Le gamin est décédé d'une surdose de barbituriques qui l'a plongé dans un coma profond, il a fait une insuffisance respiratoire sévère dans son sommeil, son corps s'est mis en hypothermie... le petit est parti ainsi, sans souffrance, il s'est endormi profondément, puis définitivement quand son cœur a lâché.

Un silence de mort gagne la pièce, tout le monde est cogné. Le commissaire Ortega est le premier à réagir :

— Des barbituriques ? comme pour Andréa Martino ?

— Oui, mais Andréa est décédée d'étranglement après avoir été endormie aux barbituriques, précise la légiste.

— Continuez Docteur, ordonne le procureur.

— L'autopsie complète ne montre pas d'autre cause à sa mort. Aucun traumatisme d'aucune sorte, l'enfant ne semblait pas avoir subi de maltraitements physiques.

Comme nous l'a expliqué Thibaut, Matthias était très propre sur lui, ses cheveux étaient soigneusement lavés et coupés.

Il a été bien nourri durant sa captivité supposée, il a même pris du poids, par rapport aux données de sa dernière visite médicale, qui date de deux mois.

La victime était en décubitus latéral droit, en chien de fusil, comme à son habitude pour s'endormir, a constaté sa mère en voyant les photos. Tout son côté droit était écrasé par son propre poids, l'étude des chairs montre que l'enfant était dans cette position depuis environ dix heures, sans bouger.

L'enfant était encore en vie trois heures avant sa découverte par l'équipe du commissaire Ortega... Cette dernière phrase secoue Frémont qui devient pâle comme un linge :

— Oh ! Ce n'est pas vrai ! comment j'ai pu me démerder aussi mal avec l'ado ? Pourquoi ne lui ai-je pas demandé plus tôt où se trouvait leur planque ? le lieutenant accompagne ses interrogations en secouant la tête de droite à gauche, il est complètement désappointé.

— A trois heures près, on le sauvait, ce gamin ! se lamente Frémont ; Irène est aussi affectée que son chef, elle le regarde et se trouble de le voir si mal, elle voudrait lui manifester sa solidarité, son soutien.

Tout le monde se retourne vers lui sans dire un mot, seule Marie Yvonne Richard, la légiste, peut se permettre de lui répondre :

— Non, on ne pouvait plus le sauver à ce stade... désolée... murmure-t-elle navrée, en regardant avec insistance le jeune policier.

Frémont accuse le coup, puis, il ne peut plus attendre, il faut remettre l'inconnu « au centre » de la table.

— Je peux prendre la parole ? demande-t-il à Marie Yvonne.

— Oui, vas-y !

— Je voudrais en revenir au Type qui a piégé les frères, je l'appellerai dorénavant ainsi, si vous n'y voyez pas

d'inconvénient ? Et vous pourriez en faire autant, ajoutez-il. Tout le monde le regarde sans répondre, en guise d'assentiment.

— Qu'est-ce que l'on connaît de ce Type ? interroge le lieutenant, dans tous ses états ; l'assemblée, perplexe, semble peser la question dans tous les sens.

Rien, on ne sait rien de lui, à part ce que nous a révélé Stan Morelli. Mais, de nos investigations, qu'avons-nous appris objectivement ? Rien, le Type n'a laissé aucune trace aux endroits indiqués par l'ado, aucune trace non plus de son véhicule, Stan n'a pas été capable de me le décrire, pour la bonne raison qu'il ne l'a pas vu... il l'a juste entendu.

Un sacré malin, ce Type ! Si l'ado ne m'avait pas parlé de la planque, bien concrète « elle », je ne sais pas si j'aurais porté crédit à toute son histoire.

— Et vous ne semblez pas complètement convaincu, suppose laconiquement le commissaire.

— Disons que l'ado aimait beaucoup nous mener en bateau. Mais, je le crois aujourd'hui, affirme Frémont.

Je crois surtout que son histoire n'est que la partie émergée de l'iceberg et que Stan est comme nous, il ignore l'autre partie...

— Bon, soyons plus concrets ! s'agace le procureur Duvernet, en consultant sa montre.

— Il faut que nous nous démenions pour trouver cette partie cachée de l'iceberg, insiste le lieutenant qui se montre parfois un peu lourd avec sa hiérarchie.

Frémont baisse d'un ton et reprend calmement :

Nous avons quand même une description physique de l'individu, grâce au témoignage de Stan : il s'agit d'un homme blanc de peau, entre la quarantaine et la cinquantaine, au regard de l'ado qui peut surévaluer l'âge... Il n'est pas très grand, plus petit que le père de l'ado qui mesure un mètre soixante-quinze, il est fin de corpulence.

Stan a précisé qu'il était vêtu de la même façon, « tout le temps » : - Un jean avec un t-shirt noir, des baskets noires en toile sans marque et il portait en permanence des gants en latex. Pour son visage, je vous rappelle qu'Irène a dressé son portrait-robot, d'après les indications du jeune.

— Montrez-nous le portrait-robot, s'il vous plaît, Irène, réclame le commissaire Ortega.

La brigadière balance le portrait sur l'écran géant. Tout l'auditoire observe le « visage virtuel » :

- Des yeux cachés par des lunettes noires ; une casquette noire posée à l'envers sur la tête ; le front étroit, dégagé et traversé par deux rides horizontales ; des cheveux raides et noirs se dégagent de la casquette et tombent le long des joues jusqu'à la base du cou...

— Avec ça, on ne va pas aller loin ! C'est l'homme en noir ! s'exclame, goguenard, le procureur.

— Il y a pourtant un détail, monsieur le Procureur, annonce Irène, veuillez regarder le nez. Stan a insisté pour qu'on applique une petite marque rouge à la base de sa narine gauche, elle est très petite, comme il nous l'a décrite.

Chacun constate la fameuse marque rouge que personne n'avait visualisée au premier abord.

— Donc, Stan a observé une petite rougeur à la base de la narine du Type, c'est exact ? reformule la légiste en s'adressant à Irène.

— Tout à fait, répond la brigadière.

Marie Yvonne semble réfléchir tout en reluquant malicieusement Irène, ce qui rend mal à l'aise cette dernière.

— Tu penses à quelque-chose ? intervient Frémont.

— Tout à fait, répond la légiste, comme pour imiter Irène.

— Nous vous écoutons, madame la Légiste ! lance le procureur.

— N'avez-vous pas réfléchi plus loin que le bout de votre nez, brigadier Petitjean ? se moque la légiste.

L'assemblée s'étonne de cette remarque plutôt inattendue et quelque peu désobligeante.

— Si Docteur, répond calmement Irène ; cette petite marque est peut-être une cicatrice laissée par un piercing... si c'est à quoi vous vouliez faire allusion, complète Irène en s'exprimant d'un ton neutre.

— Cela te va comme réponse ? demande Frémont, à Marie-Yvonne.

— Tout à fait... Lieutenant... et c'est aussi mon hypothèse, elle jette un regard indéfinissable à Frémont.

— Ah d'accord ! Voilà une indication physique, sur le suspect, qui aura toute son importance ! s'exclame Duvernet, nous garderons secret ce détail, pour le moment. Il ne faut pas que la presse exploite cet indice avant nous, elle risquerait d'alerter le suspect. Continuez Lieutenant, voulez-vous !

Frémont s'éclaircit la voix avant de poursuivre :

— Comme je disais, nous n'avons rien d'autre que les témoignages de Stan pour formuler des hypothèses sur le rôle qu'a joué le Type dans cette tragédie et nous sommes bien obligés de faire avec.

Nous avons particulièrement retenu les phrases prononcées par Matthias à l'adresse du Type : « j'ai tout fait ce que tu voulais, alors laisse mon grand frère tranquille » ; ses paroles suggèrent que l'enfant connaissait le Type au point de le tutoyer ; entre parenthèses, le père des deux gosses m'a certifié que ses fils ne tutoyaient pas les inconnus adultes... mais aussi, nous comprenons que l'enfant avait reçu des consignes précises, avant le jour de l'accident.

L'enfant estimait avoir parfaitement respecté les instructions de l'homme, alors, il revendiquait la tranquillité de son frère, en échange de son obéissance.

— Tu veux continuer, Irène ? propose subitement Frémont en se tournant vers la jeune femme.

— Oui... si vous voulez, Lieutenant, répond Irène en lui adressant un regard bienveillant. Elle continue le récit de Médéric après avoir jeté un œil à l'assemblée :

— En effet... Matthias obéissait aux consignes qu'il lui avait données. Ils se connaissaient, nous ne savons pas encore dans quelles circonstances. L'idée de donner à ses parents, le prétendu mot d'invitation de Maël, n'était pas celle de Matthias, mais probablement celle du Type... « Pourquoi un enfant de dix ans, habituellement sans problème, inventerait-il une fable pareille à ses parents ? »

— A cet âge, certains enfants fabulent et inventent des histoires ! intervient le juge Bertain, sur un ton paternel.

La brigadière s'arrête de parler quelques secondes, elle se tourne vers le lieutenant et constate qu'il n'est pas dans son assiette, *il ne digère pas sa défaite... celle de n'avoir pas pu sauver l'enfant* ; le silence d'Irène le fait se redresser, leurs yeux se croisent un court instant, la jeune femme reprend :

— Oui, bien sûr, monsieur le Juge, j'ai oublié de préciser que cette interrogation provenait de la mère de Matthias.

— Je vais reprendre, Irène, si tu veux bien, intervient avec délicatesse son chef Frémont ; il semble avoir mis de côté sa culpabilité et avoir retrouvé tous ses esprits. Elle acquiesce d'un battement de cils.

Il enchaîne :

— Nous ignorons comment Matthias et l'homme se connaissaient, ni si l'enfant avait confiance en cet adulte, mais nous comprenons que leur relation n'était pas saine, tout du moins juste avant le drame !

L'enfant a subi des pressions du Type pour qu'il lui obéisse et qu'il suive ses instructions au doigt et à l'œil.

— Vous voulez dire que l'individu avait tout prémédité ? interroge le commissaire Ortega.

— C'est évident, non ?! répond Frémont, puis il continue :



— Matthias a été contraint d’entraîner son frère dans cette sale histoire, il n’a pris conscience des intentions meurtrières du Type que progressivement.

Parmi les directives données à Matthias, il y avait celle de ne pas retourner chez lui sans son accord et celle de ne pas révéler son identité à Stan ; c’est pour cette raison que Matthias a refusé de rentrer chez lui quand son frère le lui a proposé et qu’il ne lui a jamais révélé l’identité du Type.

Le petit a compris tardivement l’ultime volonté de l’homme : les utiliser tous les deux pour tuer les victimes de l’accident, à sa décharge.

Le pauvre gamin était terrorisé. Stan a trouvé le moyen de faire libérer son petit frère en acceptant la proposition diabolique du maître chanteur.

Le lieutenant Frémont marque une pause.

Le directeur de la police scientifique en profite pour prendre la parole, il vient de recevoir « l’analyse » du téléphone de Matt Génat, celui utilisé par Lina pour appeler les secours.

— Ecoutez ! je viens de recevoir les messages entre Matt Génat et un inconnu qui se géolocalisent, respectivement, à quelques kilomètres de l’endroit où Lina est tombée en panne de voiture et à proximité de la planque des frères Morelli.

Je vous lis cette communication :

— Tout est ok, à toi d’agir !

— Tu penses qu’elle acceptera de monter ?

— Sans problème, elle attend son sauveur. Quitte ta cache maintenant et prends la route prévue, tu la verras dans cinq minutes.

L’assemblée attentive est médusée. Frémont affiche un grand sourire.

— Parfait, incroyable ! lance Ortega.

On a identifié l’interlocuteur de Génat ? demande-t-il dans la foulée.

— Oui, répond Courtois, mais vous allez vous arracher les cheveux, Commissaire !

— Nous vous écoutons ! lance le procureur Duvernet.

— Le sms reçu par Matt Génat provenait du téléphone portable de Paul-Henri Varelle...

— Quoi ? Il venait du père de Lina ? demande le commissaire, incrédule.

— Non, pas de lui-même, mais de son portable professionnel, utilisé par notre Type, de toute évidence.

— Mais c'est à se prendre la tête ! s'écrie le commissaire en faisant le geste.

Thibaut Courtois poursuit ses explications tout en lisant le rapport de son équipe :

— Les sms envoyés par le Type se localisaient dans le secteur de la planque des enfants, il n'y a pas de doute sur ce fait...

Frémont intervient :

— Le Type a rejoint les gosses dans la planque, a envoyé les enfants vers le virage, hors de sa vue, puis, il a envoyé le sms à Matt Génat pour l'avertir que c'était le moment d'agir pour récupérer Lina dans son véhicule, les enfants n'ont pas assisté à cette scène.

— Ce sont des supputations, Lieutenant ! lance le procureur.

— C'est sans doute ainsi que cela s'est passé, monsieur le Procureur ! intervient Courtois, les échanges des sms correspondent parfaitement à l'heure de la prise en charge de Lina Varelle.

— Cela voudrait dire que le Type a emprunté le téléphone professionnel de monsieur Varelle alors que ce dernier a disparu de la circulation ! s'étonne Ortega.

Cette affaire se complique et décidément, elle gravite toujours « autour » de Lina Varelle !

Dans le spacieux bureau du procureur, la consternation cède vite place à la curiosité, voire à une excitation collective inédite, les

yeux gagnent en éclat, les muscles faciaux retrouvent du tonus, les cerveaux cogitent, la salle est en surchauffe.

Frémont est l'un des plus animés, il ne tarde pas à reprendre la parole :

— Nous devons rechercher activement le Type. J'ai déjà demandé au couple Morelli de lister tous les hommes adultes que Matthias fréquentait, de près ou de loin, directement ou indirectement ; ils étaient très troublés par cette consigne, mais Antoine Morelli va faire le nécessaire, il s'est montré très motivé pour nous aider ; son épouse, complètement brisée, n'a pas manifesté la même adhésion.

Nous devons procéder de même pour les connaissances masculines de Matt Génat et...

— Attends Médéric, l'interrompt Thibaut Courtois en fixant son smartphone ; il s'adresse à tous :

— J'ai les résultats de l'expertise graphologique des deux textes : ils ont été écrits de la même main d'enfant et le mot d'invitation a été extrait du texte récupéré dans la poche de la victime, ils s'emboîtent parfaitement comme deux pièces d'un puzzle...

Je peux rajouter que les deux supports de ces textes photocopiés sont des feuilles d'un cahier ou carnet lambda que l'on peut acheter n'importe où.

— Ce « puzzle » est capital ! s'exclame Ortega, dans l'excitation de la nouvelle, mais sans trop savoir l'interpréter, il aura besoin de s'y pencher... Bravo pour l'efficacité de votre observation Eve ! On reviendra sur ces textes ! Continuez Lieutenant !

— Oui, l'info est capitale, reprend Frémont, car elle nous indique que le mot d'invitation est le point de départ de toute la stratégie organisée autour de l'accident ; il va aussi falloir comprendre ce que veut dire ce texte dans son ensemble, retrouver sa source et le contexte... Frémont a perdu le fil de son discours.

— C'est un sacré scénario ! ne peut s'empêcher de commenter son binôme, désireuse de « repêcher » son lieutenant.

Frémont réfléchit quelques secondes en regardant sa partenaire, puis, il commente :

— Lina Varelle n'est pas tombée en panne par hasard ! On le sait maintenant !

— Les deux frères n'ont pas été choisis au hasard, non plus, ajoute Irène.

— Je suis d'accord, affirme Eve Flachet.

Tout le monde semble en convenir même si un léger doute plane au-dessus des têtes, comme le ferait une délicate volute de fumée.

— Bon, bon ! s'exclame le procureur agacé, continuons ! Vous avez d'autres déclarations, Lieutenant ?

— J'ai surtout un certain nombre de réflexions et d'interrogations, qui me viennent en vrac, monsieur le Procureur... par exemple :

— Quel genre de relation, le Type entretenait-il avec Matt ? Pourquoi, finalement, a-t-il souhaité que Stan lui épargne la vie ? Pourquoi le Type voulait-il la mort de Lina Varelle ?

Connaissait-il la jeune femme ?

On sait que Lina n'avait rencontré personne d'autre que Matt Génat et les frères Morelli durant toute sa mésaventure.

Matt Génat connaissait-il Lina Varelle, avant de l'accueillir dans sa voiture ? On sait que Lina n'avait jamais vu Matt Génat auparavant.

Matt a attiré Lina dans son véhicule avec la complicité active du Type : quelles étaient les motivations de l'un et de l'autre ?

Pourquoi le Type a-t-il choisi les frères Morelli, pour leur faire commettre des actes irréversibles et condamnables ?

Pourquoi a-t-il utilisé le téléphone de Paul-Henri Varelle ? Une façon de nous signaler qu'il était responsable de sa disparition, peut-être ? Comment s'est-il procuré le téléphone ?

— Ok, ok ! s'écrie le procureur, mettez-vous tous au boulot pour répondre à toutes ces questions ! Que voulez-vous que je vous dise ! Il rattrape ses lunettes glissées tout au bout de son nez, ce qui leur évite une chute spectaculaire, in extrémis... mais pas les sourires discrets des témoins.

— Heu... A propos des deux voitures accidentées de Matt et de Lina, intervient Courtois, elles vont pouvoir passer entre les mains de nos experts mécaniciens, maintenant que tous les prélèvements « humains » ont été réalisés ; leur travail ne sera pas facilité par l'état déplorable des moteurs, mais j'espère toutefois qu'ils pourront déceler s'ils ont été trafiqués.

— Très bien ! Merci Courtois ! Vous n'avez pas terminé Lieutenant ? demande Duvernet en comprenant que celui-ci désirait reprendre la parole.

— Non !

— Alors, allez-y ! lance le procureur d'un ton courroucé, cette sale affaire lui tape sur les nerfs encore davantage qu'un puzzle de cinq mille pièces à réaliser.

— Je voudrais revenir au moment où le Type a libéré le gamin. Le Type a obligé Matthias à emprunter le chemin communal pour rentrer chez lui, ce qui l'a contraint à passer devant son véhicule.

Que s'est-il passé alors, sachant que Matthias n'est pas allé chez lui ?

J'ai imaginé plusieurs hypothèses :

- Le Type avait un complice qui attendait planqué dans le véhicule pour kidnapper l'enfant.
- Le Type, après s'être assuré du « bon job » de Stan, a lui-même kidnappé l'enfant.
- Une tout autre hypothèse...

— Stop ! le coupe Ortega qui estime en avoir assez entendu. Je vais réunir tous nos effectifs pour demain matin, au

commissariat. Nous allons tout reprendre avec les nouvelles données !

Eve Flachet intervient, sans complexe :

— On pourrait penser, sans vouloir vous offenser, Messieurs, qu'une patte féminine s'est occupée de Matthias, sa parfaite propreté et sa « bonne santé physique » le justifieraient.

— Pourquoi pas ! s'exclame Médéric... bien joué ! Irène et Marie Yvonne me l'avaient aussi suggéré, il jette un œil sur elles, *ce sont bien des réflexions de femmes*, se dit-il.

— Bravo Mesdames, renchérit le commissaire, c'est un argument à prendre sérieusement en compte... à part si le Type est méga-obsessionnel sur l'hygiène corporelle et alimentaire, ajoute-il, cela existe, regardez-moi ! Ortega se gonfle théâtralement le buste à l'intention des femmes, ce qui a pour effet d'atténuer l'ambiance morbide du moment et provoquer quelques ricanements, car le commissaire n'a rien d'un top-model.

— En tout cas, le Type n'était pas vraiment obsédé par son hygiène, il n'a pas changé de vêtements de J1 à J3, rappelle Irène Petitjean en souriant.

— Il n'avait peut-être pas le choix ! argue la légiste.

— Il ne restera qu'à prouver tout ceci ! reprend le juge Bertain en faisant référence à tout ce qui a été évoqué pendant cette réunion.

Le procureur se lève, il enjoint à tous de privilégier cette affaire, il faut qu'on puisse la détricoter dans tous les sens et dans les meilleurs délais. Il ôte ses lunettes sans les ménager et déclare la séance terminée.

— Demain, sept heures au poste ! lance le commissaire à qui veut l'entendre.

## 11. Il est temps de lui parler.

Retour au premier jour d'hospitalisation de Lina. Mende.

Paul-Henri Varelle sort de l'hôpital Lozère de Mende, bien sûr, il est préoccupé par la situation de sa fille, mais elle est vivante, c'est tout ce qui compte...

Lina n'est plus une petite fille, c'est une adulte, voilà ce qu'il a retenu de leur conversation. Et puis, elle a raison, il faut qu'il tourne la page, lui aussi.

Il songe qu'il est temps de lui parler ; il attendrait qu'elle se remette de son accident et il lui expliquerait tout... tout ce qu'il aurait dû lui apprendre il y a plusieurs années, mais que le psychiatre qu'il connaissait depuis des lustres, Armand Stirvel, lui avait déconseillé de faire.

Il irait voir son ancien psychiatre, non pas pour sa fille, cette fois, mais pour lui.

Une autre préoccupation trouble son esprit : ce que croit Lina, Cerise assassinée... Il décide d'appeler Cerise sur le champ, rien, pas de réponse, aucune sonnerie, ni sur son téléphone personnel ni sur son professionnel, qu'est-ce que cela veut dire ?

Ce qui l'amène à penser au sien, il a perdu son portable professionnel, il y a plusieurs jours, il ne sait pas exactement quand, puisqu'il était en vacances dans les Cévennes, loin de Paris et des clients, et tout proche de Lina qui avait une mission dans le coin.

Ce soir, il rentrera à Paris, c'est décidé, comme sa fille le lui a suggéré.

## 12. Feuille de soins. Dossiers médicaux.

Retour à J2 de l'hospitalisation de Lina.

Armand Stirvel reçoit Paul-Henri Varelle dans son cabinet médical, à neuf heures du matin, il lève sa grande carcasse pour lui serrer la main.

— Bonjour Paul-Henri, je vous ai fait venir le plus tôt possible, dès que vous me l'avez demandé... bien sûr, j'ai appris l'accident de votre fille et tous ces drames par les médias, je suppose que Lina va très mal.

— Bonjour Professeur, coupe PHV, Lina s'en sort bien, le médecin du service pense qu'elle se remettra rapidement sur le plan physique.

— Mais pas psychologiquement, je suppose. Prenez place, Paul-Henri, invite le psy, en désignant le fauteuil destiné à ses patients. Chacun s'installe.

PHV pose ses coudes sur le bureau et cale son menton sur ses deux poings fermés comme pour mieux fixer le médecin droit dans les yeux :

— Je ne viens pas pour Lina, mais pour moi.

— Je vous écoute, répond-il, en cachant son étonnement.

— Je veux récupérer mon dossier médical !

— Désolé, je ne peux pas vous le donner ! D'ailleurs, il est dans mes archives depuis de nombreuses années !

— Je ne souhaite pas qu'il tombe dans les mains des policiers, ils viendront sans doute enquêter jusqu'ici et...

— Mais je ne donnerai pas votre dossier à la police ! réplique-t-il, outré.



— Vous ne connaissez pas la détermination des policiers ! s'exclame avec virulence PHV.

J'ai décidé de tout révéler à ma fille, je ne veux pas qu'elle soit informée par une tierce personne, vous comprenez ? Il est temps qu'elle sache.

— C'est une bonne résolution, mais patientez jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement rétablie, cette nouvelle tragédie a dû sérieusement atteindre son mental et...

— Lina est adulte et expérimentée, le coupe PHV, elle gère beaucoup mieux ses émotions. Je sais ce que j'ai à faire, Professeur, je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi, jadis, merci également pour ma fille, mais il est temps pour nous deux de tourner la page.

Lina est sur la bonne voie. Quant à moi, je pourrai refaire des projets, je n'aurai plus ce poids sur la conscience, *ce poids que vous m'avez contraint de porter si longtemps malgré moi*, regrette-t-il.

— Que feriez-vous de ce dossier, si je vous le remettais ? ose demander le psy.

— Qu'avez-vous fait du dossier de mon épouse ? rétorque PHV.

— Comment ça ?

— J'ai reçu ceci dans ma boîte aux lettres, en rentrant de Mende ; il lui tend une double feuille de remboursement de dix consultations, au nom de son épouse, auprès du docteur en psychiatrie Armand Stirvel, vieille de plus de 24 ans. Evidemment, je me demande qui m'a envoyé ce courrier et pourquoi ? Paul-Henri observe le mouvement instantané de la pomme d'Adam de son interlocuteur, puis reprend :

— Pourquoi m'avoir caché que mon épouse vous consultait, Professeur ?

— J'ai respecté le secret médical, s'explique-t-il calmement.

— Ma femme savait-elle que je vous consultais aussi ?

— Non, bien sûr que non. Elle...

— Je vous ai confié tous mes problèmes, mon épouse a dû en faire autant, vous connaissiez toute notre vie intime, vous n'auriez pas dû l'accepter comme patiente, mais la diriger vers un confrère. A présent, je regrette de vous avoir confié ma fille.

— Je ne comprends pas pourquoi ! j'ai respecté le secret médical pour vous trois. Votre fille sait de votre bouche que vous avez été l'un de mes patients, elle l'ignore totalement pour sa mère.

Je ne vois pas qui vous a envoyé ce courrier, c'est incroyable ! s'exclame-t-il, complètement perplexe.

— Certainement pas quelqu'un qui me veut du bien, répond PHV. Le dossier de ma femme est-il dans vos archives, comme le mien ?

— Non.

— Si la police devait venir vous voir pour enquêter sur le passé de ma fille, sur celui de sa mère...

— J'ai détruit le dossier de votre épouse en même temps que les traces de son passage dans mon cabinet, ne vous inquiétez pas. C'est comme si elle n'avait jamais existé pour moi.

Mais l'homme se méprend, PHV n'est pas rassuré par ses propos. Paul-Henri ressort la feuille de soins et l'exhibe devant lui :

— Et ceci, ce n'est pas une trace ? C'est la preuve que quelqu'un est bien au courant pour ma femme ! Pourquoi m'a-t-on envoyé cette feuille, pour que j'enquête sur le passé de mon épouse ? Pour me faire du chantage ?

— J'ignore qui a pu vous envoyer cette feuille de soins et dans quel but ! insiste le psy, troublé.

Quelqu'un a dû l'intercepter, mais je ne vois pas qui, ni quand, je vais faire mon enquête, croyez-moi !

— Pourquoi avez-vous conservé mon dossier ? Pourquoi ne pas l'avoir détruit, lui aussi ?

— Parce que vous êtes toujours vivant et que vous pourriez revenir me consulter. Vous m'avez confié votre fille, ce n'est pas

uniquement pour que je l'aide, c'est aussi pour que vous renouiez un lien avec moi, votre ancien thérapeute...

Paul-Henri est stupéfait d'entendre ça. Il réalise à l'instant que le psy n'a peut-être pas tort. Il est sonné par cette vérité longtemps refoulée au tréfond de son subconscient. *Mais non, il se trompe, je n'ai plus besoin de lui depuis belle lurette*, se raisonne PHV.

Stirvel devine le combat singulier mené par son ancien patient. Il ne veut pas s'attarder sur ce sujet délicat.

— Vous savez, j'ai des dossiers qui ont presque trente ans, je reçois encore des patients Mendois de mes débuts, ils continuent à venir me consulter jusqu'à Paris.

Paul-Henri accuse le coup, *déjà toutes ces années !*

Stirvel se lance dans des explications sur la législation de la conservation des dossiers médicaux.

— Ma femme vous consultait encore juste avant son accident mortel ?

Stirvel est agacé par cette question. Que répondre à PHV, la vérité ?

— Oui, votre femme venait plus ou moins régulièrement me consulter au cabinet jusqu'à sa disparition. Elle venait à peu près à chaque fois qu'elle avait un déplacement à faire à Paris et que vous ne l'accompagniez pas...

Paul-Henri est suffoqué, il écarquille les yeux d'incrédulité d'abord, puis d'horreur, il se sent trahi. Il voudrait poser plusieurs questions au psychiatre mais il se retient, il a besoin de temps pour digérer cette information. Il fait un calcul dont le résultat n'est pas logique, ça l'interpelle :

— Si j'ai bien compris, vous devriez encore posséder le dossier de ma femme, pourquoi l'avez-vous détruit ?

— C'est votre épouse qui m'a fait promettre de le détruire si elle venait à décéder, je suis désolé Paul-Henri...

— Pas autant que moi ! s'écrie -t-il. Donnez-moi mon dossier et faites disparaître toutes les traces de mon passage chez vous, ordonne-t-il d'une voix aussi menaçante que méconnaissable.

— Sachez que j'ai effectué mon travail le plus consciencieusement possible, répond le médecin, je n'ai rien à me reprocher, il se lève, il est rouge de colère, il peine à rester calme. Attendez-moi ici, je vais le chercher à l'étage !

— Je vous accompagne, lance PHV en se levant.

— Vous n'avez pas confiance ? s'indigne Stirvel.

PHV ne répond pas, il ne sait plus quoi penser de toute manière, son discernement est faussé par ses émotions et par tous les éléments perturbateurs encaissés depuis l'accident de sa fille.

Ils montent tous les deux à l'étage. Stirvel lui remet le dossier.

— Vous savez, j'ai fait de mon mieux pour soulager Elisabeth.

Le prénom de sa femme, prononcé par Stirvel, lui broie violemment les intestins. Une question s'impose brusquement, il ne devrait pas la lui poser, mais il va le faire pour sa fille, croit-il.

— Ma femme vous a-t-elle confié qui était le géniteur de Lina ?

— Je ne répondrais pas à cette question si je le savais... mais ce n'est pas le cas. Paul-Henri fixe longuement Armand Stirvel pour juger de sa sincérité, ce dernier détourne son regard vers une étagère pleine de dossiers et d'un geste rapide de la main, il redresse l'un d'eux.

Ils échangent encore quelques phrases, rien d'amical.

Paul-Henri quitte le cabinet dans un état de confusion extrême mêlée à un innommable doute.

MA VIE :

*Théo m'a expliqué comment Maman fait sortir les bébés, je lui demanderai si c'est vrai. Théo a toujours des trucs dégueulasses à raconter. Hier, il m'a dit qu'il avait bandé, on a bien rigolé quand il m'a expliqué le truc, alors je lui ai répondu que je bandais aussi, des fois... Théo sait toujours plein de choses avant tout le monde, c'est normal, son grand frère lui dit tout. Un jour, j'ai vu son grand frère, il est encore plus moche que Théo.*

Bien que très perturbé par les révélations de son ancien psychiatre, le père de Lina a fait quelques courses en sortant de son cabinet. Il prend enfin le temps de défaire ses valises, puis il lance une lessive, ses chaussettes tremperont d'abord dans le lavabo, une maniaquerie... Puis il s'installe dans son fauteuil, son dossier médical est posé sur la table basse, devant lui, il ne l'a pas encore ouvert, il n'est pas pressé de le faire, replonger dans son passé va être douloureux, il verra un peu plus tard.

Il n'a qu'une personne en tête : sa femme.

Pourquoi consultait-elle Armand Stirvel pendant toutes ces années ? Pourquoi le lui avoir caché ? Lui aussi, il le lui avait caché, se rassure-t-il.

Qui m'a envoyé la feuille de soins, dans quel but ? Il faut que je le sache !

Ma femme...

Elle était si belle, ils étaient si heureux. Tous les deux le même âge, tous les deux ingénieurs agronomes, ils voyageaient beaucoup pour leur entreprise.

Ils n'ont pas vu les années passer. Le désir d'enfant est arrivé tout naturellement, ils avaient 27 ans, cela n'avait pas marché ; à 28 ans, non plus...

Elisabeth avait consulté des spécialistes de la fécondité. Elle avait exulté en lui montrant les résultats dont les conclusions disaient, en gros - Vous êtes tout à fait féconde, madame Varelle - Votre mari devrait consulter ! Paul-Henri avait refusé, pas question !

Ils eurent 29 ans, toujours pas d'enfant.

Paul-Henri se doutait que le problème venait de lui. Il s'était alors décidé à voir un médecin ; il choisit un jeune psychiatre, Armand Stirvel, tout récemment installé à Mende, plutôt que d'aller se confier à son médecin traitant.

Le thérapeute lui avait d'abord conseillé de s'investir dans un autre projet, avec son épouse. Il prétendait qu'un couple ne devait pas se fixer sur la seule envie de procréer... que la grossesse s'annoncerait en y pensant moins.

Si c'était si simple !

Le couple Varelle s'était lancé à fond dans la recherche d'une maison. Les agences immobilières ne manquaient pas de biens, à l'époque ; Paul-Henri et Elisabeth se partageaient les visites des maisons, pour gagner du temps. Ils finirent par signer un compromis pour une propriété qui réunissait tous leurs critères, ou presque. Mais toujours pas de bébé en vue.

Le psychiatre lui avait conseillé de faire analyser son sperme, ce qu'il avait finalement accepté, à condition que cela se fasse dans la plus stricte confidentialité. Il ne fallait surtout pas que son épouse le sache.

Paul-Henri avait profité d'un déplacement professionnel, à Paris, pour se soumettre à l'examen. Les résultats du spermogramme avaient été envoyés au cabinet du docteur Stirvel, d'un commun accord. Le verdict était tombé sur sa tête comme un violent coup de matraque : Azoospermie.

« Je désire un enfant » avait-il pourtant confié à son psy.

« Je ne veux pas que mon épouse découvre ma stérilité... »

Un dimanche, sa femme lui avait brandi un test de grossesse positif, ce fut un bonheur incommensurable, ils avaient trente-trois ans.

Lina est née huit mois après. Paul-Henri l'avait accueillie comme si elle était de sa chair.

Ils ont aménagé dans leur maison dès le début de la grossesse. La famille y a vécu jusqu'aux seize ans de Lina... jusqu'à la disparition à jamais de sa chère épouse.

Quant à Armand Stirvel, il ne resta que quatre ans à Mende qu'il quitta après son divorce. Il s'installa à Paris. La capitale l'attendait à bras ouverts, il débuta une carrière hospitalière en parallèle avec son activité en cabinet privé ; il publia quelques travaux sur « la paranoïa » et devint « Le Professeur en psychiatrie, Armand Stirvel ». Il fut tellement médiatisé que la télévision lui proposa d'être la vedette d'une émission « Psy pour Toi ».

J'ai vendu la maison Mendoise et nous sommes allés nous installer à Paris, Lina et moi. Lina avait besoin d'aide pour se sortir de sa dépression.

Le professeur Stirvel l'a prise en charge, à ma demande ; malheureusement, il l'a envoyée dans une clinique pendant un mois durant lequel, aucune visite ne lui était autorisée ; Lina en a beaucoup souffert, je m'en suis voulu ; pourtant, sa thérapie a fonctionné, Lina a repris le lycée avec la détermination d'une survivante, à dix-huit ans elle a obtenu son bac avec mention.

Cependant, elle n'a pas voulu s'inscrire ni en prépa ni en médecine, ni dans aucune école d'avenir. Elle a choisi de s'inscrire dans une école privée de photographes, stimulée par une artiste, Cerise Van Berney, qu'elle avait rencontrée à l'un de ses vernissages ; elles sont devenues de grandes amies.

Je n'étais pas d'accord pour ces études, mais Lina avait fait ce choix définitif.

Elle a continué à consulter plus ou moins régulièrement le professeur Stirvel, je lui avais dit que cela me rassurait, je crois qu'il la fascinait plus qu'autre chose.

A présent, je suis fière de ma fille, elle a choisi un métier qui la rend parfaitement heureuse et autonome... jusqu'à cet accident qui a tout chamboulé.

PHV s'ébroue pour revenir au présent, il téléphonerait à Lina tout à l'heure et quand il retournerait la voir à l'hôpital, il jugerait si c'était le bon moment pour tout lui révéler.

Il se lève pour préparer son repas, il a très faim.

Il se prépare un steak, on sonne à la porte, le facteur lui tend une grande enveloppe, il l'ouvre et découvre une petite boîte d'allumettes contenant une boucle d'oreille qu'il reconnaît instantanément : celle qu'avait perdue Elisabeth il y a près de vingt-quatre ans, plus ou moins... c'est lui qui lui avait offert cette paire de boucles d'oreilles, elles n'avaient pas une grande valeur, mais sa femme y tenait. Ils avaient cherché la boucle perdue partout.

L'homme observe le bijou dans la paume de sa main tremblante, comment est-ce possible ? D'abord la feuille de soins, puis la boucle. Il la repose délicatement dans la vieille boîte d'allumettes comme on remettrait un corps embaumé dans son sarcophage, il la glisse dans sa poche. Il y a autre chose dans l'enveloppe, une pochette à documents, en carton rouge décoloré, il l'ouvre, en sort un dessin d'enfant, ce n'est pas possible ! s'exclame-t-il à haute voix en observant les détails.

Il y a aussi un mot à l'écriture malhabile, sur un carré de papier, à part. Il le lit : « Pour les explications, c'est tout de suite, en bas de l'immeuble, à droite ».

Il éteint son feu, le steak a brûlé, il n'a plus faim.



Il s'installe à son bureau pour écrire une lettre. Il jette un œil sur son dossier médical. Il ne peut pas le laisser là, dans son logement, on ne sait jamais si « l'individu d'en bas » exige de monter dans son appartement. Il se sent en danger, étrangement...

Il va emballer vite fait son dossier dans du papier Kraft, après y avoir glissé la feuille de soins de sa femme, le dessin et la lettre qu'il destine à sa fille ; il scotche minutieusement le paquet sur lequel il écrit son nom, la date, et un mot : « si je ne reviens pas chercher ce paquet avant un mois, qu'il soit remis, en main propre, à ma fille Lina Varelle ; il rédige l'adresse de celle-ci.

Paul-Henri a le double de la clé de sa voisine, juste au cas où elle perdrait la sienne, c'est une jeune étudiante actuellement en vacances aux Etats Unis. Il monte deux étages, pénètre chez elle, cache son paquet au milieu de bouquins rangés, en haut d'une étagère, il le récupérera juste après... après « les explications ».

Il descend. Il n'a rencontré personne dans la cage d'escalier. Arrivé en bas de l'immeuble, il prend à droite comme indiqué sur le papier carré qu'il a laissé sur sa table basse.

Ensuite... il n'est pas rentré.

### 13. Le Type.

Retour au présent, 7 h :

Le commissaire se félicite pour la ponctualité des équipes policières et scientifiques venues au complet. Il prend la parole en s'adressant à tous :

— Maintenant que vous connaissez les nouvelles données de l'affaire, vous comprenez qu'il va falloir retrouver le fameux Type décrit par Stan Morelli, en priorité. Comme l'a proposé le lieutenant Frémont, il faut miser sur toutes les connaissances masculines de plus de trente ans, de Matthias Morelli et de Matt Génat. Avez-vous la liste qu'Antoine Morelli devait vous remettre, Lieutenant ?

— Oui Commissaire, il a répertorié tous les hommes que Matthias a rencontré dans sa courte vie, mais malheureusement, seuls deux individus de cette liste ne sont pas connus de Stan et ne correspondent pas au portrait-robot qu'il a établi. Le portrait-robot ne dit rien non plus aux parents Morelli !

Il va falloir élargir nos recherches pour trouver, par quel biais, Matthias avait fait connaissance avec le Type, que ni ses parents, ni son frère ne connaissent ; cependant, je propose de commencer nos investigations, côté Matt Génat, il sera peut-être plus aisé de retrouver l'individu parmi ses connaissances... et aussi côté Lina Varelle, ajoute-t-il.

— Mmm... Lieutenant, je vous laisse former les équipes nécessaires pour organiser toutes les investigations.

— Entendu, Commissaire.

Ortega s'adresse à la légiste :

— Madame Richard, je vous remercie pour votre présence, je pensais que vous auriez pu nous commenter les résultats des

analyses envoyées à Paris, hélas, nous ne les avons toujours pas, comment cela se fait-il ?

Elle connaît la raison de ce retard - Panne de matériel – parce que cela existe aussi dans ce secteur technologique hyper pointu, mais elle préfère n’embrouiller personne avec cette réalité.

— Ces analyses demandent souvent plusieurs jours pour être traitées, explique-t-elle. Je me rends à Paris demain pour des suivis d’affaires au tribunal, j’irai au labo solliciter les résultats manquants, à moins qu’ils nous les envoient aujourd’hui, je vais les tanner ! ricane-t-elle.

— Très bien, je vous remercie... Au fait, Lieutenant, le professeur Stirvel vous a bien remis le dossier médical de Lina Varelle quand il est venu lui rendre visite ?

— En effet, je l’ai fermement sollicité d’apporter le dossier, il me l’a confié avant de retourner à Paris ; Lina ne doit pas en être informée, c’était sa condition. Nous allons vous en faire un résumé, Irène et moi, annonce Médéric à l’assemblée.

— Nous vous écoutons ! lance Ortega.

— Le contenu du dossier ne révèle pas grand-chose de plus que nous ne savions sur la jeune femme, à savoir : sa dépression à la suite de l’accident mortel de sa mère dont elle s’estimait responsable, et son hospitalisation en unité psychiatrique, thérapie dont le docteur Stirvel se félicite.

On sait que Lina a repris le cours de sa vie en continuant à consulter régulièrement son psychiatre, encouragée par son père. Nous avons sélectionné quelques mentions écrites par Stirvel, dans le dossier de sa patiente : les trois premières datent de l’hospitalisation en psychiatrie de Lina, les suivantes sont ultérieures et correspondent à des annotations sur plusieurs années :

- Lina prétend qu’un véhicule lui a fait une queue de poisson, ce qui aurait provoqué l’accident avec sa mère.

- Nouvelle obsession, avertir la police, il faut retrouver le véhicule responsable de leur accident, une voiture pas très grosse et blanche, décrit-elle.
- Bilan positif de l'hospitalisation, pas de pathologie psychiatrique mais suivi préconisé en cabinet privé pour continuer la reconstruction psychologique.
- Son amie Cerise l'aide à intégrer une école de photographie à Paris. Le père de Lina ne valide pas ses projets d'études, contrariété et tristesse de ma patiente.
- L'artiste Cerise continue à prendre Lina sous son aile : un peu trop ? Non, d'après ma patiente.
- Paul-Henri vient me demander un conseil relatif à sa fille, je lui donne mon avis.
- Un jeune homme entre dans la vie de Lina, c'est davantage une première expérience qu'un parfait amour. Ma patiente s'épanouit dans son univers artistique.
- Rupture avec le jeune homme, Lina n'est pas vraiment affectée, elle le considérait davantage comme un ami, explique-t-elle. Dorénavant, Lina se consacre exclusivement à ses études, un peu trop ?
- Aujourd'hui, Lina n'est pas venue me parler d'elle, mais implicitement de son père, je ne mords pas à l'hameçon.
- Lina est devenue une jeune femme autonome et épanouie, elle ne me demande pas d'autre rendez-vous et je ne lui en propose pas non plus.
- Lina revient me consulter quatre mois après notre dernière entrevue, elle s'inquiète pour son père. D'après elle, son père s'empêcherait de vivre, il ne se référerait qu'à son passé, elle s'inquiète pour lui. Manière détournée de me quémander quelques infos sur le passé de son père ?

Le lieutenant ne mentionne pas le dernier compte rendu de Stirvel, relatif à sa récente visite au chevet de Lina, dans sa

chambre d'hôpital. Frémont est outré par ses propos et ses agissements, il n'a pas avalé cette histoire de photo envoyée sur les réseaux sociaux. Et dire que c'est lui qui avait demandé au psychiatre de venir aider sa patiente !

Frémont achève la lecture partielle du dossier, il fait un signe à son binôme qui prend aussitôt la parole :

— Nous retenons « l'obsession » de Lina pour retrouver le chauffard responsable de l'accident avec sa mère. A l'époque, les recherches ont été négligées et inefficaces.

— Pourquoi avez-vous retenu ce détail vieux de sept ans ? demande le commissaire Ortega.

— Nous nous demandons si Lina et sa mère auraient pu être les victimes d'un chauffard mal intentionné... si oui, y aurait-il un lien avec l'actualité ?

— Je vous paie le resto à tous les deux si vous me donnez la solution ! glousse Ortega, gentiment ironique.

— Je continue, annonce Irène sans se démonter :

Nous avons découvert que Paul-Henri Varelle et Armand Stirvel avaient vécu à Mende, il y a près de trente ans, le jeune psychiatre venait de s'installer, il est très probable que PHV ait été l'un de ses premiers patients, que Lina l'ait su d'une manière ou d'une autre... Nous nous demandons pourquoi Lina Varelle a demandé plusieurs fois des infos sur le passé de son père et pourquoi le professeur Stirvel n'a pas cédé à cette sollicitation, le secret professionnel en est-il l'unique raison ?

— Nous poserons la question au psy ! intervient Frémont.

— Nous lui demanderons aussi, reprend Irène, quel conseil monsieur Varelle attendait de lui, à propos de sa fille et quelle a été sa réponse.

— Enfin, nous souhaiterions consulter le dossier de PHV s'il s'avère qu'il fût bien son patient, ce que nous croyons.

— Très bien, se contente de dire le commissaire, ces questions méritent d'être exploitées. Revenons à Matt Génat et au Type, si vous voulez bien. Comment comptez-vous procéder, Lieutenant, pour tracer cet individu que Génat et le petit Matthias connaissaient ?

— Nous allons commencer par dénicher les personnes que Matt fréquentait, ses amis, ses collègues et celles qu'il connaissait sans vraiment les fréquenter, nous interrogerons les hommes comme les femmes pour augmenter nos chances d'identifier le Type.

— Qui voulez-vous envoyer pour ce job, Lieutenant ?

— Sylvain et Tino, déclare le lieutenant en les regardant tour à tour, vous êtes d'accord ? Ils opinent.

— Vous allez d'abord tracer les habitudes de Matt Génat, commencez par interroger le maire de son village et son employeur, dressez la liste de ses collègues ou interlocuteurs liés à son travail de garde forestier, les fournisseurs, toutes les personnes qui ont un lien de près ou de loin avec lui, ils vous donneront sans doute de précieuses infos sur ses habitudes et sur ses rencontres.

Vous allez aussi devoir repérer tous les lieux que fréquentait Matt Génat en dehors de son village et de son travail et questionner sur place les personnes censées le connaître. Vous avez du boulot !

Jusqu'à contre-ordre, vous enquêterez dans notre région. Avez-vous des questions ?

— Devra-t-on insister sur la marque rouge du portrait-robot représentant le Type ? demande Tino.

— Non, n'insistez pas sur la marque rouge du Type, les gens seront capables de la voir si le portrait leur évoque quelqu'un. Le procureur nous a conseillé d'être discret sur ce détail. Je me demande même s'il ne faudrait pas garder cet indice pour nous ! qu'en pensez-vous Commissaire ?

— Je suis d'accord ! dissimulez l'hypothétique cicatrice en la masquant discrètement avec un doigt, à chaque fois que vous présenterez le portrait-robot à quelqu'un. Débrouillez-vous pour que notre Type ne soit pas alerté.

Soyez discrets avec le portrait, il ne doit pas tomber dans le giron des médias.

Ortega fait signe à Frémont de continuer.

— Avez-vous d'autres questions ? demande le lieutenant aux deux jeunes policiers.

— Devrons-nous confirmer la présence de la cicatrice à quelqu'un qui en ferait allusion, en pensant reconnaître le Type sur le portrait ? interroge Sylvain.

— Non, mais bien-sûr, vous lui demanderez à qui il pense et relèverez son identité.

— C'est bon ? Vous avez pigé ?

— Oui, Lieutenant ! répondent en chœur, les jeunes agents.

— Quant à Irène et moi, nous irons auditionner la grand-mère Génat, chez elle, j'espère qu'elle va nous instruire sur les habitudes et fréquentations de son petit-fils. On n'a rien pu en tirer à notre dernière visite, la pauvre femme était trop abattue par la mort violente de son petit-fils.

— Nous l'avons porté suspect numéro un, du meurtre d'Andréa Martino, enchaîne la brigadière, mais rien n'est sûr à présent ! Les événements dramatiques perpétrés après la mort du suspect et les nouveaux éléments embrouillent nos premières certitudes.

— Notamment la présence du même somnifère dans les corps des deux victimes, Andréa et Matthias, ajoute la légiste, ce dernier ayant trouvé la mort plusieurs jours après le décès de Matt Génat, on ne peut pas l'accuser d'avoir été le meurtrier de l'enfant.

— Alors, l'aurait-il été pour Andréa ? Il faudrait savoir si l'homme était à Paris, avec sa vieille BX, au moment du

vernissage, on n'a pas encore vérifié ces hypothèses, intervient le lieutenant.

Chacun semble réfléchir...

— Camel ! interpelle Médéric, tu vas épilucher la carte bancaire du suspect, il sort de sa poche la CB protégée par un plastique et lui tend. Repère si Matt Génat a fait des dépenses à Paris, sur l'autoroute, des retraits d'argent... vérifie tous ses comptes, n'hésite pas à déranger le directeur de la banque, tu auras sans doute besoin de son autorisation.

— Entendu Lieutenant ! Le jeune homme examine Irène qui lui fait un clin d'œil discret, il lui répond par un sourire en coin. Cet échange n'échappe pas au lieutenant.

— On prescrit moins de phénobarbital comme somnifère, de nos jours, reprend la légiste, par conséquent tout le monde n'a pas ce médicament dans sa pharmacie, donc on pourrait se demander par quelle coïncidence les deux victimes ont absorbé ce produit ?

— Exact, étrange coïncidence ! la question reste ouverte, s'exclame le juge Bertain qui a tenu à être présent au briefing.

— Penchons-nous sur la mort d'Andréa, peux-tu nous formuler une hypothèse tangible sur ce que la malheureuse a subi, Marie Yvonne ? demande le lieutenant.

— Je vous ai déjà donné la conclusion de son autopsie, rappelle-t-elle à tous : empoisonnement aux barbituriques puis mort par strangulation. On peut présumer que la victime ait ingurgité le barbiturique, mélangé à une boisson, qu'elle ait reçu le faux sms de Lina, ait quitté le vernissage pour lui venir en aide, ait eu rapidement de sérieux problèmes d'endormissement, que son agresseur n'ait eu aucune résistance de sa part pour réaliser son forfait. Tu partages mon hypothèse, Médéric ?

— Oui, mais je me demande si le meurtrier a agi seul !

— Le meurtrier aurait pu agir seul, la victime étant très affaiblie, mais je ne peux pas l'affirmer catégoriquement.



— Peut-on exclure l'intervention d'une femme pour l'agression d'Andréa, particulièrement pour la strangulation ? demande encore Frémont.

La légiste reste silencieuse un instant avant de répondre :

— On ne peut pas l'exclure, effectivement... mais il aurait fallu, à cette femme, une certaine force pour réaliser simultanément la constriction du cou en même temps que le maintien de la tête au sol. Attendez, je vais vous lire un passage de l'autopsie, elle saisit son document, cherche le paragraphe et lit :

— D'après les stigmates, visualisés sur le dos de la victime, il est admis que celle-ci était en décubitus dorsal, sur un plan dur, lorsqu'elle a été agressée. L'agresseur était à califourchon sur la victime, il a serré le cou de la jeune femme, la constriction a fracturé l'os hyoïde ; la violence était telle que toute la région occipitale a percuté violemment le sol à plusieurs reprises, entraînant des fractures de l'os occipital. Les ecchymoses symétriques, formées par les deux pouces de l'agresseur, sur la face antérieure du cou de la victime, étaient encore perceptibles le jour de l'autopsie ; les mesures de ces traces font référence à des mains masculines de taille moyenne, elles n'excluent pas catégoriquement une agression féminine.

Marie Yvonne fait une pause :

— Je réponds à ta question, Médéric ?

— Mouais...

Frémont avait bien assisté à l'autopsie de la malheureuse, mais il fallait qu'il cogite encore.

La légiste continue :

— Je ne vous décris pas les dégâts internes du cou, du cerveau, etc... La victime ne s'est pas débattue ; elle a été bizarrement ligotée post mortem et installée dans le coffre de la voiture de Matt Génat, à Paris.

— Il faut prouver ceci, émet le juge.

— C'est tout prouvé, Monsieur le Juge, le décès de la victime est survenu entre la réception de son sms et l'arrêt définitif de son portable, celui emprunté à Cerise Van Berney, je veux dire. Je vous invite, Monsieur le Juge, à lire en détail le compte-rendu de l'autopsie... si cela vous chante, ajoute-t-elle, quelque peu frondeuse.

L'homme de loi accepte et entame une lecture cursive du document, il s'en fait un résumé qu'il mémorise égoïstement :

« TOUT » démontre, scientifiquement, que la victime n'a pas quitté le coffre du véhicule de Matt Génat, depuis le jour de sa mort, à Paris, jusqu'à la découverte de son cadavre, dans ce même coffre, dans les Cévennes.

Le juge Bertain renonce à lire la suite de l'exposé macabre et remercie la légiste d'un air satisfait.

— Merci madame Richard ! lance Ortega, à la place du juge.

L'assemblée garde le silence un moment. Puis, Frémont s'éclaircit la gorge et se tourne vers ses deux plus jeunes subordonnés célibataires :

— Mélissa et Thomas, préparez vos valises pour un petit séjour à Paris, nos confrères parisiens ont besoin d'un coup de main pour analyser tous les clichés et vidéos pris pendant le vernissage. C'est l'un de mes homologues qui vous accueillera sur place, au commissariat Porte d'Auteuil... vous n'êtes pas contre ?

Ils acceptent, ils sont même ravis.

— Nous vous rejoindrons dès que possible, Irène et moi, annonce Frémont, nous ferons le point avec vous, nous prêterons main forte à nos collègues parisiens, notamment pour poursuivre les auditions des témoins.

Nous irons rendre le dossier de Lina Varelle au professeur Stirvel et en profiterons pour lui poser les questions soulevées précédemment... il se tourne vers la brigadière, qu'il appelle parfois « mon binôme », pour obtenir son assentiment, elle acquiesce d'un hochement de tête.

— L'implication indéniable du Type, dans cette « Affaire Varelle », nous invite à la prudence, ne peut s'empêcher de conclure le juge.

Thibaut Courtois poursuit :

— Espérons que les résultats de nos prélèvements humains seront déterminants ainsi que les expertises des véhicules sortis du ravin.

Ah ! j'allais oublier, notre photographe est en train de développer la pellicule argentique récupérée dans l'appareil de Lina, j'irai voir ce que ça donne tout à l'heure, ajoute-t-il en se levant de sa chaise.

— Merci Thibaut, transmets-nous les résultats le plus tôt possible, sollicite le commissaire.

Marie Yvonne Richard et Thibaut Courtois quittent la réunion, une conférence commune les attend, pour une autre affaire.

— Eve Flachet ne t'a pas accompagné, ce matin ? demande de but en blanc Médéric à son ami le juge.

— Non, pourquoi ? Elle te manque ? plaisante Michel Bertain avec un large sourire, ignorant les regards amusés des autres personnes.

— Oui, elle me manque, murmure-t-il en jouant le jeu, je voulais lui demander un petit service, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Dis toujours !

— Pourrait-elle auditionner le couple Morelli après les obsèques de leur fils, à ma place et à celle d'Irène ? Eve me semble la plus compétente pour déceler les « hic » des couples, argumente-t-il en lorgnant furtivement la réaction de son commissaire.

— Je pense qu'elle en serait enchantée, ironise le juge, je vais lui transmettre ta charmante proposition.

— Je te remercie, Michel, fait-il en dressant son pouce en l'air.

— Bon, annonce le commissaire, en se levant, je vous laisse à vos petits trafics. Il reluque Frémont de travers un instant et complète :

— J'attends les comptes rendus en live de toutes vos investigations ! Il sort de la salle de réunion pour gagner son bureau, l'oreille collée à son téléphone.

Les quatre plus jeunes policiers partent se préparer pour honorer leur mission respective. Les autres agents présents s'en vont également, ils ont aussi leur taf à honorer.

Irène Petitjean et Camel s'isolent pour échanger quelques paroles, le jeune homme finit par s'en aller, après avoir embrassé les deux joues de la brigadière, sous les regards discrets de Frémont et de Bertain.

— Ils vont bien ensemble, ces deux-là ! commente le juge en souriant.

Frémont ne répond pas.

Irène compose le numéro de la grand-mère Génat, elle veut l'avertir de leur visite et lui conseiller de n'ouvrir qu'à condition de visualiser leur insigne, par l'œil de bœuf présent sur sa porte.

Le juge et le lieutenant restent à bavarder, en buvant un dernier café.

— Comment va ta petite protégée ? demande le juge.

— Pas trop mal, on n'avait pas le choix, le médecin la faisait sortir et on ne pouvait pas la laisser partir dans la nature au risque de la voir disparaître, elle aussi. Elle a assez bien accepté qu'on l'isole en lieu sûr. Lina s'inquiète beaucoup pour son père et son amie Cerise.

— Il faut les retrouver, savoir ce qui leur est arrivé, sale histoire...

— Les Parisiens s'en chargent ! affirme Frémont.

— Vous avez mis la petite Lina sous écoute ?

— Oui, on lui a expliqué que son nouveau portable, donné par nos soins, était sous écoute et que notre technicien lui avait bloqué tout ce qui était « internet, réseaux sociaux ». L'appareil

ne peut pas être localisé ; elle n'a pas rechigné, elle joue le jeu, sourit Frémont.

— Elle n'a pas un proche, à part son père ?

— Pas que je sache, elle ne m'en a pas parlé. Elle a des relations à volonté, bien sûr. En revanche, elle m'a confié une enveloppe à remettre à un jeune médecin urgentiste, Martial Germain, celui qui l'a secourue à sa sortie du ravin.

— Tu vas lui remettre ?

— Non, pas avant d'avoir identifié le Type.

— Tu n'as peut-être pas tort ! Tu as regardé ce que contient l'enveloppe ?

— C'est une lettre, je crois... non, je n'ai pas encore regardé, je le ferai si la situation m'y oblige.

Irène Petitjean revient vers eux et annonce en s'adressant à son supérieur hiérarchique :

— Grand-mère Génat nous attend ce matin, quand ça nous arrange.

— Tiens donc ! Allons-y de ce pas ! Il se retourne vers le juge Bertain qui est un vieil ami de son père et lui lance joyeusement :

— N'oublie pas pour Eve ! Merci d'avance Michel, à plus. Un clignement d'œil réjouit accompagne ce rappel.

— Tu exagères, Médéric ! bougonne l'homme de loi.

Frémont se sent déjà délesté de la mission « trouver le hic du couple Morelli », ordonnée par Ortega.

Il offre gaiement son bras à la jeune brigadière et l'entraîne à l'extérieur.

MA VIE :

*Hier, j'ai regardé sur internet, un film sur la naissance des bébés, j'ai bien compris le métier de maman, c'est un peu*

dégoûtant, les bébés sont vraiment moches quand ils sortent, mais ensuite ils deviennent beaux, quelquefois... Moi j'attends toujours... J'ai demandé à maman si je serai moche encore longtemps, elle a rougi et elle m'a répondu : tu n'es pas moche mon fils, moi je t'aime comme tu es. Alors pourquoi tu t'es mariée avec papa, il est beau, lui ! Parce qu'on s'aimait, elle m'a dit. Et maintenant vous ne vous aimez plus ? Mais si, m'a répondu maman, mais je voyais bien que mes questions l'agaçaient.

J'ai pensé à la belle dame blonde de papa, je me suis demandé si elle existait bien cette dame, cela fait tellement longtemps que je pense à elle, j'ai peut-être rêvé... puis je me suis souvenu de l'objet qui était tombé de ses cheveux et que j'ai ramassé en cachette, j'étais si petit, j'étais en dernière année de maternelle. Mais où j'ai mis ce truc ? Ah oui, dans la belle boîte d'allumettes que papa avait jetée dans la poubelle, c'était quand il fumait, maintenant il ne fume plus, tant mieux.

## 14. Données floutées.

Martial est à Paris depuis trois jours, le congrès se termine à midi, il n'est pas concentré, ses pensées ne se détachent pas de Lina, il se demande encore combien de temps la jeune femme sera hospitalisée à Mende. Il ira la voir demain et lui proposera son aide.

Il songe au père de la jeune femme, à sa disparition inquiétante, à la révélation du professeur Stirvel. Il tâte dans sa poche les clés de son appartement, devrait-il y retourner ? Il sait que son logement est sous scellés.

Son train pour Mende est à 16h, il a le temps de retourner en bas de l'immeuble, comme ça, juste pour voir... on ne sait jamais, quelqu'un pourrait le renseigner sur l'homme disparu ; il faut tenter, et puis, il aura l'impression de tenir la promesse faite à Lina, en persévérant.

A midi trente, Martial est devant l'immeuble de Paul-Henri, une personne en sort avec tout un attirail de ménage. Il l'accoste :

— Excusez-moi, Madame, seriez-vous la gardienne de l'immeuble ?

Elle le scrute de la tête aux pieds, elle évalue manifestement le beau spécimen qui lui fait face, une belle stature ; elle s'attarde sur ses lèvres tentantes, sur ses yeux expressifs, comme on en voit rarement. Elle se redresse au maximum pour lui donner la réplique à la hauteur de son évaluation :

— Non, il n'y a pas de gardienne dans cet immeuble, je suis une employée du syndic, je nettoie les parties communes du bâtiment. Que voulez-vous ? demande la femme, en bombant la poitrine pour exhiber des seins dignes des starlettes hollywoodiennes, d'une époque révolue.

— Eh bien, explique Martial, vous pouvez peut-être me renseigner, connaissez-vous les locataires de l'immeuble ?

— La plupart, pour quoi ? Vous êtes détective ? Les flics sont déjà venus ! précisez-elle avec dégoût.

— Ah bon ! Il feint l'étonnement. Non, non, je ne suis pas détective ! Que voulaient les flics ?

— Ils enquêtaient sur monsieur Varelle, à cause de l'affaire Varelle, l'accident de sa fille, vous savez ? Et le cadavre dans le coffre, quelle horreur ! Il y a eu les flics de Paris puis les flics de Vende, un truc comme ça... Je ne sais pas ce qu'ils lui reprochaient, ils le cherchaient de partout, ils ont interrogé tout l'immeuble sauf la gamine du quatrième qui était en vacances, encore une privilégiée, genre fille à papa, étudiante dans l'éventuel, événementiel, enfin, un truc comme ça, mais bien polie quand même. Elle s'entendait bien avec monsieur Varelle justement, mais, je ne l'ai surtout pas dit aux flics, qu'est-ce qu'ils auraient imaginé sinon... D'ailleurs la petite n'est pas encore rentrée de ses vacances ! La dernière fois que j'ai vu monsieur Varelle, c'était juste avant qu'il parte en vacances lui-même, il paraît qu'il est revenu chez lui depuis, mais moi, je ne travaillais pas dans cet immeuble à ce moment.

Elle s'arrête pour inspirer profondément, comme si elle récupérait d'un marathon. Martial respecte cette pause puis demande innocemment afin de relancer le moulin à paroles.

— Il a disparu, alors, ce monsieur Varelle ?

— Oui, enfin c'est ce qui se dit, répond-elle ironiquement.

— Vous n'y croyez pas ?

Son regard change à cette question, elle fixe l'opportun droit dans les yeux ; Martial comprend que sa question était de trop. Elle a pigé qu'il s'intéressait à Varelle... comme les flics. Elle pense à son mari qui est en taule, à cause des flics. *Heureusement que le syndic ne le sait pas !* Elle songe aussi à PHV avec qui elle prend plaisir à flirter, dommage que ce ne soit pas réciproque ; elle garde



espoir, quand il réapparaîtra, elle retentera sa chance avec ses gros nichons et sa bouche sensuelle.

— Je dois y aller, décide-t-elle en ramassant ses cliques et ses claques. Je dois aller manger et retourner au boulot, ajoute-t-elle, comme pour lui signifier « je travaille, moi ! »

— Bonne journée Madame !

Pour toute réponse, elle hausse les épaules avec dédain ce qui fait sourire l'homme malgré lui. Il regrette sa maladresse, il aurait voulu lui tirer les vers du nez le plus longtemps possible.

La porte d'entrée s'est verrouillée automatiquement derrière la femme.

Maintenant, que doit-il faire ? Il s'interroge sur l'étudiante du 4<sup>ème</sup> étage, l'employée n'a pas dit son nom. Il s'approche de la porte d'entrée, il y a un digicode ; il sort les clés de sa poche, évalue le calibre de la serrure pour utiliser la bonne clé, il pénètre dans le hall d'entrée, la forte odeur du produit désinfectant le fait éternuer. Il constate la propreté des lieux, les peintures des murs sont récentes, les boîtes à lettres sont modernes et bien entretenues, leurs plaques identiques pour chacun des noms. Un grand miroir nickel chrome est suspendu à côté de la cage d'escalier permettant au locataire ou au visiteur de se relooker, pratique se dit Martial en se recoiffant machinalement d'un geste de la main.

Il n'y a pas d'ascenseur, quatre étages. Il lit les trois noms des habitants du quatrième, il y a un homme et deux femmes, mince, il aurait préféré le contraire. Il entend quelqu'un descendre, il sort vite son portable et fait mine de converser.

Le jeune locataire arrive à son niveau, il jauge Martial,

« jamais vu ce type ! » semble dire l'expression de son visage, il le salue quand même, récupère son courrier - 4<sup>ème</sup> étage studio 1, Axel Martin -

Martial prend chaud, il faut qu'il engage la conversation avec ce jeune. Il abrège sa conversation téléphonique « au revoir, à

demain » et tac, l'appareil est dans sa poche. Ses synapses travaillent à fond, comment lui faire dire le nom de l'étudiante en vacances ? Il attaque :

— Excusez-moi, j'ai discuté avec la femme de ménage, il y a cinq minutes et...

— Madame Bimbo ? coupe le jeune d'une vingtaine d'années en souriant largement, il mime une grosse poitrine d'un geste aussi démesuré que possible.

— Oui, ce doit être elle, affirme Martial en souriant d'un air entendu. Il ne s'attendait pas à une telle démonstration du jeune.

— En fait, je cherche à louer un studio dans le quartier, le plus tôt possible. On est plus vite avisé en questionnant les concierges ou les agents de ménage, donc quand je l'ai vue sortir de l'immeuble, je lui ai demandé, si par hasard, un studio allait bientôt se libérer ici. Elle m'a répondu qu'une étudiante du quatrième, actuellement en vacances, avait envoyé sa dédite au syndic et qu'elle était ennuyée car le syndic lui réclame trois mois de préavis. J'ai un dossier en béton armé, je suis sûr qu'il sera retenu par le propriétaire ; je veux lui laisser un mot dans sa boîte aux lettres pour lui demander de visiter son appartement, à son retour et doubler les agences, si possible... Il fait une pause et se force à regarder le jeune homme franchement.

— Tu parles d'Alice ou de Chloé ? demande-t-il intrigué.

— Justement, elle ne m'a pas dit son nom ! Elle a seulement spécifié qu'elle était en vacances en ce moment.

— Parce que si tu parles d'Alice qui se pavane aux U.S, la Miss Bimbo t'a raconté des bobards, elle est complètement mytho !

— Pourquoi donc ? Elle fait bien son job en attendant !

— Parce qu'Alice est propriétaire de son appartement et qu'elle ne risque pas de donner sa dédite, s'esclaffe le jeune.

— Ah ! Alors ce doit être Chloé !

— Chloé n'est pas en vacances, elle suit des cours privés pour la rentrée prochaine, elle prépare déjà son concours de PACES. 1<sup>ère</sup>

année de médecine, si tu préfères, elle va en chier, crois-moi, alors les vacances ! conclut-il en levant ses yeux au plafond, ce n'est pas pour elle... ni pour moi !

Regarde-moi, insiste-t-il, en désignant ses cernes, j'en sors à peine de ce concours, j'ai l'air d'avoir pris des vacances ? Et maintenant que j'ai réussi, il faut que je me tape des stages, presque tout l'été... Martial compatit intérieurement, l'étudiant est vanné par ses études, il a connu ça. Celui-là n'a pas fini, songe-t-il. Il ne fait que débiter un très long cursus et il n'a pas l'air d'accepter son sort !

— Bon, eh bien... courage pour la suite ! La femme de ménage a dû confondre avec un autre immeuble, elle en entretient six, alors l'erreur est humaine ! lance Martial en souriant.

Le jeune étudiant grogne quelque chose d'incompréhensible et remonte chez lui.

— Ouf, soupire Martial, une fois seul. Il s'agit donc d'Alice, il lit son nom « Simonier ». Il constate qu'aucune publicité ne dépasse des boîtes, elles sont toutes empilées sur une sorte de grand guéridon, à la disposition de chacun.

Il sort un stylo de son sac de voyage et détache une feuille de son carnet de notes qu'il n'utilise que pour griffonner des adresses de restos ou autres infos utiles. Il écrit un mot, l'introduit dans une enveloppe publicitaire récupérée sur la pile, il raie l'intitulé de la pub et note en grosses lettres capitales « Alice Simonier » puis glisse l'enveloppe dans la boîte, il entend que sa chute est amortie par d'autres courriers. Il se demande quand la jeune femme reviendra de son voyage.

Il avait tout de suite repéré la boîte à lettres du père de Lina, barrée par de gros adhésifs rouge vif - P.H VARELLE. T4 2<sup>ème</sup> étage - Son courrier doit être envoyé ailleurs, à la police ? Il tend l'oreille, n'entend rien dans la cage d'escalier, alors il monte quatre à quatre les deux étages, il veut vérifier si la porte de son appartement est toujours sous scellés. Sur le palier du deuxième,

deux robustes portes se font face sur lesquelles les étiquettes réglementaires indiquent les noms des occupants.

Les mêmes bandes rouges barrent l'ouverture de la porte de PHV ; il sonne chez ses voisins, il y est inscrit deux noms, il ne sait pas ce qu'il va leur dire, il improvisera... pas de réponse, dommage ! Il écrit quand même les noms sur son carnet.

A seize heures, le train démarre pour Mende, le voyage sera long, six heures trente. Martial pense à Lina, il n'a pas pris de ses nouvelles depuis trois jours, elle n'a ni portable, ni téléphone fixe dans sa chambre, il ne voulait pas attirer l'attention en demandant de ses nouvelles directement dans le service. Il a besoin de faire le point, les révélations de Stirvel, le dossier médical de Lina « emprunté » par la police, celui de PHV restitué à ce dernier, il donnerait cher pour parcourir ces dossiers !

Pourquoi s'est-il laissé embarquer par toute cette histoire ? Il se le demande encore, mais si c'était à refaire, il n'hésiterait pas une seconde. Il finit par s'assoupir sur l'inconfortable fauteuil.

Le lendemain, dimanche, les soignants de l'hôpital s'activent en travaillant autant qu'en semaine mais en nombre réduit.

Martial a commencé sa garde à six heures, il n'est pas en pleine forme. Il est rentré de Paris très tard, hier soir, sa petite amie l'attendait au lit, sa présence l'avait plutôt agacé, il n'avait pas du tout envie de ses bras. Il ne sait plus comment il s'y est pris, ce qu'il lui a dit, mais il a réussi à la congédier. Il y a seulement trois semaines, il avait été très heureux de la satisfaire, avant qu'elle ne s'envole à l'autre bout du monde, elle est hôtesse de l'air ; aujourd'hui, il réalise qu'il n'a pas pensé à elle depuis sa rencontre avec Lina, il en déduit que son « histoire » avec la belle hôtesse, arrive à sa fin.

Les « box » des urgences sont déjà tous occupés, ils se sont remplis au cours de la nuit : jeunes patients alcoolisés, personnes âgées souffrant d'AVC, patients de tous les âges aux pathologies variées. Martial et les autres s'activent à soigner tout ce monde, échantillon de notre société... Le jeune médecin espère une accalmie dans la journée pour rendre visite à Lina, il faut qu'il lui rende ses clés, ce sera un bon prétexte. Ce n'est que vers 18h30 qu'il peut s'échapper de son service.

Il n'y a plus de policier devant la porte de sa chambre, il frappe et entre, son sang ne fait qu'un tour, la chambre est vide. Il se précipite vers la seule infirmière qui sort juste de la salle de soins, trainant un chariot rempli de flacons de perfusions de tailles variées. Il lui demande le plus calmement possible où est Lina Varelle.

— Elle est sortie hier, dit-elle en le scrutant sans aucune retenue.

— Mais, elle a été transférée dans un autre service ? Un autre hôpital ? Elle est rentrée chez elle ?

L'infirmière d'une quarantaine d'années remarque la panique dans les yeux de l'homme.

— Je ne peux pas vous dire, je remplace dans le service depuis cet après-midi, je n'ai pas connu cette patiente. Vous la connaissez personnellement ?

— Oui, je suis son cousin. Il n'a jamais autant menti depuis qu'il connaît Lina.

— Je vois que vous êtes de garde aux urgences, observe-t-elle en lisant son nom sur sa blouse. Allez voir sur mon ordi dans la salle de soins, entrez votre code perso. Je vous rejoins après mes perfusions.

— Merci, bafouille-t-il. Il tape le nom de Lina Varelle et constate que toutes ses données sont floutées, qu'est-ce que cela signifie ? Il essaie plusieurs possibilités, rien à faire. Son portable sonne, on a besoin de lui aux urgences, il est dix-neuf heures, sa

garde se termine dans deux heures. Il éteint l'ordi et descend précipitamment, sans revoir l'infirmière.

Arrivé dans son service, il n'a plus le temps de penser à Lina, il y a eu de la casse, quatre jeunes accidentés dans des états critiques. Vers vingt-deux heures, Martial est chez lui, un appartement de soixante mètres carrés, à Mende, il prend une douche qui le délasse un peu. Il se vautre sur son canapé, allume la télévision qu'il n'écoute même pas, il pense encore à Lina, s'interroge sur son départ, sur ses données floutées. Il s'informerait demain, auprès de l'interne du service, l'air de rien. Son esprit sombre lentement dans un demi-sommeil en mélangeant des images de Lina, de l'infirmière remplaçante, des jeunes accidentés dont l'un a perdu la vie, de sa copine partie furieuse, du professeur Stirvel, de PHV et de l'étudiant en médecine rencontré dans son immeuble, s'il savait quelle garde horrible il venait de se coltiner, il abandonnerait le métier vite fait... Axel.

## 15. Les dessins.

L'appartement de Grand-mère Génat est meublé modestement, il a été aménagé pour se sentir bien chez soi, sans superflu, ni tralala ; tout a repris sa place depuis sa perquisition, quelques jours plus tôt.

Le lieutenant Frémont, le brigadier Petitjean et madame Génat sont attablés dans la cuisine autour d'un café.

Frémont prend son temps pour boire son quatrième café du matin, il observe discrètement la femme assise en face de lui : elle a entre 75 et 80 ans, très pâle, le regard triste, la silhouette fine et la posture droite, malgré les épaules légèrement voûtées, comme si elles portaient le fardeau trop pesant de son chagrin. En avalant son breuvage par petites gorgées, la femme les regarde tous les deux, l'un après l'autre, qui parlera en premier ?

C'est Irène qui prend la parole avec délicatesse :

— Parlez-nous de vous, madame Génat, racontez les souvenirs de votre vie de famille, ce qui vous vient à l'esprit, peu importe la chronologie...

La grand-mère est étonnée de cette approche mais elle adhère docilement :

— Ma mère m'a élevée seule, elle était institutrice, j'étais pupille de la nation, c'était très dur pour ma mère d'avoir une vie sociale, heureusement qu'elle avait la reconnaissance des parents d'élèves, il faut dire qu'elle ne comptait pas son temps pour chacun d'eux. Les moins bons finissaient toujours par rattraper plus ou moins les plus doués car elle leur donnait des cours privés, des exercices qu'elle corrigeait avec eux, son métier était un sacerdoce... Elle avait commencé et terminé sa carrière au même endroit, à Mende. Nous allions chez mes grands-parents

maternels chaque été, dans le Gard. J'ai eu une enfance heureuse, malgré l'absence de mon père que je n'ai pas connu.

Mes grands-parents paternels avaient déjà une tripotée de petits-enfants, ils nous ont vite oubliées toutes les deux, même si ma mère continuait à leur écrire au moins deux fois par an. Je me souviens, Maman me demandait de faire un dessin ou d'écrire une phrase affectueuse, dès que j'ai su le faire, mais il n'y avait jamais rien en retour et je sais que cela la peinait beaucoup.

Les années ont passé, Maman est décédée. Comme si je suivais son destin, j'ai été institutrice à mon tour, j'ai élevé seule un enfant, à mon tour. Le père de mon fils était très amoureux de moi jusqu'à ce que je sois enceinte. Il n'a pas voulu m'épouser, ni reconnaître notre enfant. J'ai su plus tard que ses parents, très aisés, ne voulaient pas d'une pupille de la nation comme belle-fille. Georges, le père de mon fils n'avait pas de caractère, il a mal fini... frappé par l'alcoolisme.

Voulez-vous que je continue ? interroge-t-elle, en marquant une pause.

— Bien sûr ! lance Médéric un peu trop hâtivement car il veut qu'elle aborde le sujet tant attendu, celui de son petit-fils Matt. Irène n'ose pas le regarder, elle sait que ces histoires de mères célibataires le blasent.

Il louche vers sa collègue, il sait parfaitement ce qu'elle pense de lui, si elle pouvait agir pour que la conversation prenne la bonne direction !

— Je suis restée célibataire, reprend la femme, j'ai refoulé quelques prétendants, ajoute-elle, en aparté.

Pierre, mon fils, était un enfant formidable, il avait beaucoup de qualités, intelligent, très sociable, beau garçon, on s'aimait énormément tous les deux, on a très bien vécu ensemble jusqu'à ce qu'il parte à Montpellier pour faire ses études et qu'il vole de ses propres ailes. Je pense toutefois qu'un père lui a manqué. Lorsqu'il a été père lui-même, de mon unique petit-fils Matt, il



n'a pas eu tout de suite la fibre paternelle, il ne pouvait pas reproduire ce qu'il n'avait pas connu, je pense... Il aimait son fils bien sûr, il n'aurait pas fallu qu'on lui fasse du mal... l'émotion l'assaille, elle s'arrête pour se moucher. Excusez-moi !

— Je vous en prie, Madame, prononce doucement Irène qui doit adopter un comportement « équilibré » entre une tendance naturelle à l'empathie et une collaboration avec un lieutenant peu enclin aux états d'âme.

— Vous voyez, reprend-elle, ma vie de famille s'est effritée depuis les morts accidentelles de mon fils et de son épouse, il y a sept ans. J'ai eu beaucoup de mal à m'en remettre, je garde en moi un immense vide et encore de l'amertume car on n'a jamais retrouvé le chauffard qui a provoqué leur accident.

— Comment ça ? interroge précipitamment le lieutenant, alerté par ce détail similaire à l'accident de Lina et de sa mère, il y a sept ans également. Il constate l'étonnement de la femme. Celle-ci se lève, va dans sa chambre et revient avec un sac à main qu'elle ouvre devant les deux policiers. D'une minuscule fente, intégrée dans une poche du sac, elle extirpe un article de journal plié en quatre, elle l'ouvre et l'aplatit sur la table face aux policiers, elle plante son index droit sur le papier, pas question qu'on le lui prenne. *Voilà un élément qui a échappé à la perquisition*, pense Frémont.

Les policiers respectent la volonté explicite de la femme, ils ne se saisissent pas de l'article, ni ne le touchent, chacun se contente de le lire en silence :

« La fille et le gendre de « L'Ange » tués dans un terrible accident de voiture, dans les Cévennes.

Le cabriolet BMW du couple a été projeté dans un ravin mardi, en fin de journée, Pierre et Sophie Génat, âgés d'une cinquantaine d'années, ont été tués sur le coup. Un témoignage affirme qu'une voiture blanche, genre Peugeot 206, roulant à

forte vitesse a provoqué l'accident en doublant celle des victimes, en plein virage. Le témoin, un berger de 26 ans, assure avoir vu toute la scène depuis le pâturage situé en face du virage en question, mais il n'a pas pu distinguer le chauffard, ni la plaque d'immatriculation. Le véhicule a continué sa route en trombe comme si de rien n'était, a affirmé l'homme.

Pierre Génat, très connu dans le milieu des affaires immobilières, avait succédé à son beau-père, l'honorable Jean-Philippe Angermont, un marchand de biens immobiliers qui avait pignon sur rue, à Mende, à Montpellier et à Arles ; ce dernier était très réputé pour ses négociations, traitées au plus juste prix, il était surnommé « L'Ange », comme une contraction de son nom et sans doute par opposition aux agents moins tatillons en la matière. Après le décès de son beau-père, Pierre Génat, bénéficiant du professionnalisme du défunt, a continué à faire prospérer les agences malgré les difficultés économiques françaises de ces dernières années. Ses affaires ont évolué jusqu'à ce terrible accident.

Le couple Génat laisse un fils, Matt Génat, tout juste sorti de ses études.

Le fils unique du couple Mendois reprendra-t-il les affaires immobilières, à son tour ?

Le procureur Blanchard ouvre une enquête.

Affaire à suivre ».

Irène demande à leur hôte la permission de photographier le vieil article, il sera facile de le retrouver dans les archives et de s'informer du suivi de « l'affaire ». Les policiers se regardent, ils ont en tête la même idée : comparer les enquêtes des deux accidents très ressemblants survenus la même année, dans les Cévennes, celui de Lina avec sa mère et celui du couple Génat. Un véhicule blanc aurait provoqué chacun des accidents, est-ce une coïncidence ? Y a-t-il un lien ou pas entre ces deux drames ?

— Merci, dit la policière après avoir pris le cliché. La femme reprend immédiatement le papier et le remet à sa place.

— J'ai porté plainte contre X, précise madame Génat, je voulais qu'on retrouve le chauffard... cela n'a abouti à rien, se lamente-t-elle amèrement.

— Votre fils avait-il des ennemis potentiels ? se hasarde Médéric Frémont.

— Non, pas que je sache... mais Pierre menait parfaitement ses affaires, il avait de très bonnes relations et une clientèle aisée, restée fidèle après le décès de son beau-père, alors que ses concurrents de l'époque commençaient à souffrir de la crise immobilière. Les agences s'étaient multipliées, il n'y avait plus suffisamment de biens à vendre pour que chacune trouve son compte. Alors, Pierre n'avait pas d'ennemis proprement dits, mais des confrères aux abois et conscients de ses succès en affaires.

— Il y avait de la jalousie, interprète Irène.

— Oui. Certains agents immobiliers lui reprochaient d'avoir le maire dans sa poche, ce qui n'était pas faux puisqu'il était l'un de ses amis mais il n'y avait rien d'illégal... Elle retire ses lunettes de lecture et les remet dans son étui.

— Pensez-vous que le chauffard à la Peugeot blanche avait volontairement provoqué l'accident de votre fils et de votre belle-fille ? demande Médéric.

— Oui, répond la femme en le fixant d'un regard profond dans lequel se lit toute sa certitude.

— Pensez-vous qu'il s'agissait d'un concurrent de votre fils ?

— Je l'ai cru... mais plus maintenant !

Les policiers se jettent un œil, la conversation prend une tournure intéressante, il va falloir continuer à l'alimenter habilement. Le lieutenant fait un signe imperceptible au brigadier pour l'inviter à poursuivre.

— Pouvez-vous préciser votre pensée, madame Génat, pourquoi n'y croyez-vous plus ?

La femme s'immobilise, ses yeux regardent obliquement le vide, elle semble partie loin dans ses pensées, un grand saut dans le passé peut-être ? Elle s'éternise dans cette position.

Il ne faut pas insister sur ce sujet, pense aussitôt le lieutenant, sinon on va la perdre.

— Madame Génat, poursuit-il de sa voix la plus avenante possible, nous sommes venus vous voir pour que vous nous aidiez à innocenter votre petit-fils, soupçonné de l'assassinat d'Andréa Martino.

La femme sort de sa torpeur en se tournant lentement vers le policier, elle a entendu « innocenter votre petit-fils ». Elle attend plus de précisions de son interlocuteur ; une sensation agréable envahit toute sa chair, elle a toujours cru à l'innocence de son petit-fils malgré les faits qui l'accablent, elle sait que lui aussi a été assassiné et pas seulement par la main de cet adolescent, il y a autre chose, elle en est confusément convaincue, surtout depuis hier...

Le lieutenant Frémont consulte son téléphone qui vibre, c'est Thibaut Courtois, le policier scientifique :

« Pellicule argentique développée, toutes les photos ont été prises avant la panne de Lina Varelle, sauf la dernière qui est postérieure et donc que Lina n'a pas pu prendre elle-même. Je t'envoie la photo de ce cliché. »

Médéric la visualise et la montre à son binôme, ils se consultent en silence, Irène hausse une épaule, signe qu'elle ne capte pas, il soulève ses sourcils, signe que lui non plus.

La grand-mère Génat les observe, elle voudrait les interroger, *que se passe-t-il ? Cela concerne-t-il son petit-fils ?*

Le lieutenant range son téléphone, tout en rassurant la femme dont il a perçu l'inquiétude, « ce n'est rien », lui dit-il.

— Madame Génat. Je vous promets que j'étudierai de près le dossier concernant l'accident mortel de votre fils et de son épouse. Peut-on parler de votre petit-fils Matt, maintenant ? Par

exemple, dites-nous quel métier il faisait, quelles personnes il fréquentait, quelles étaient ses habitudes, quels étaient ses loisirs, comment était sa vie sentimentale !

La femme pose ses avant-bras sur la table, joint ses deux mains entre elles en croisant les doigts, elle se tient droite, les épaules redressées autant que possible, prête à passer un examen oral.

— Matt était un jeune homme assez introverti. Dans sa jeunesse, il pouvait passer des heures en solitaire à construire des cabanes, à pêcher, à s'occuper dans la nature. Il passait tous ses étés dans la résidence secondaire familiale avec ses parents, une ancienne cabane entièrement rénovée, au fil du temps, par mon fils. Je les rejoignais au moins quinze jours chaque été ; la cabane a pris l'allure d'un magnifique chalet, nous avons passé de formidables moments.

Matt a toujours été proche de la nature, c'est pour cette raison que nous l'avons encouragé à faire des études en relation avec elle. Il a obtenu son diplôme de technicien supérieur en gestion forestière, des études assez modestes, Bac+2, mais qui lui ont permis de faire un métier à sa mesure. Il a tout de suite trouvé un poste dans les Cévennes dès qu'il a cherché du travail, il exerçait des responsabilités limitées au début, puis, son patron lui a fait confiance et lui a confié la gestion d'un immense domaine forestier, je ne peux pas vous dire la superficie qu'il représentait. Je crois qu'il s'entendait bien avec ses collègues qui étaient finalement peu nombreux sur le terrain, il côtoyait surtout les techniciens, les mécaniciens qui entretenaient fréquemment son matériel très spécifique.

A part son travail, ce n'était pas un jeune qui sortait faire la fête le soir, en tous les cas, pas que je sache, il n'aimait pas danser, par exemple, et n'allait jamais au cinéma ni au théâtre. Il ne buvait qu'occasionnellement...

En revanche, il s'intéressait à l'art, surtout aux artistes peintres, ses parents lui ont fait découvrir un bon nombre de musées quand il était petit, aussi bien à Paris que dans d'autres villes.

Il se rendait fréquemment aux expositions temporaires d'artistes connus ou pas, à Mende bien sûr, mais surtout à Paris, et ailleurs, c'était une grande passion pour lui.

— Aimait-il peindre lui-même ? demande le brigadier.

— Il aimait surtout dessiner, il aurait souhaité faire des études du genre « beaux-arts » mais ses parents et moi-même n'étions pas favorables, je le regrette maintenant, soupire-t-elle. Mais son deuxième choix d'études nous avait tous convaincus...

— Avez-vous conservé des dessins de votre petit-fils ? demande le lieutenant.

— Oui, quelques-uns.

— Cela vous dérangerait-il de nous les montrer ?

— Non, au contraire, suivez-moi, invite-t-elle, tout en se levant prestement. Les policiers lui emboitent le pas jusqu'à pénétrer dans une petite chambre de neuf mètres carrés environ.

— C'était la chambre de Matt, lorsque je le gardais chez moi, il y a très longtemps, explique-t-elle avec nostalgie.

Les murs sont décorés de dessins d'enfants joliment encadrés, sous verre, ils sont exposés de manière très étudiée les mettant indéniablement en valeur. Madame Génat les désigne aux visiteurs d'un geste magistral. Médéric et Irène se toisent instantanément, leurs yeux se disent « *tu as vu ce que je vois ? oui je vois ce que tu vois !* ». Parmi les huit dessins habilement coloriés, se trouvent trois portraits évolutifs, en fonction de l'année d'exécution, représentant apparemment la même personne ; en bas et à droite de chaque dessin, l'enfant a signé d'un simple « M » majuscule.

— Ces trois portraits sont très expressifs, commente Irène, puis-je les prendre en photo, Madame ?

— Faites à votre guise.

— Ce sont des visages de jeunes filles, vous savez qui votre petit-fils a représenté ? interroge le lieutenant.

— Ce sont des visages dessinés lorsque Matt était en primaire, il devait avoir entre sept et onze ans, j'estimerai, dit la grand-mère avec un brin de fierté ; je pense que ces visages représentaient sa Muse de l'époque, rajoute la femme en souriant, il s'agissait d'une camarade de classe qu'il appréciait beaucoup... elle s'appelait Marie.

— Marie comment ? Vous l'aviez rencontrée, à l'époque ?

— Elle s'appelait Marie Descombes, à l'époque ; je la rencontrais parfois, à l'école, aux kermesses, je sais que ma belle-fille la ramenait chez elle, parfois... elle était jolie, blonde aux yeux bleus, comme sur ces portraits ; je dirais qu'elle ressemblait très globalement aux dessins de Matt, reconnaît-elle avec indulgence, en souriant de nouveau. Attendez, lance-t-elle, elle retourne dans sa chambre et revient avec une photo scolaire de CM2.

Tenez, dit-elle, en tendant la photo au lieutenant, c'est la seule année où les noms des élèves ont été inscrits au verso.

— Merci Madame, je vais garder ce document quelques jours si vous le permettez. La brigadière Petitjean et moi détaillerons tous ces visages avec leur nom.

— A condition que vous en preniez bien soin, réplique la femme qui regrette déjà son initiative.

— Pouvez-vous me montrer Marie et éventuellement les copains de votre petit-fils, si vous les connaissiez ? La femme s'approche et désigne deux visages de garçons, pas un de plus et celui de la fameuse Marie.

— Ces deux garçons étaient les amis de Matt, ils étaient souvent invités chez mon fils et ma belle-fille... Vous voyez, Marie ressemblait aux dessins de Matt !

— Habitent-ils toujours dans la région ? Se voyaient-ils encore avec Matt ?

— Je ne peux pas vous dire, je ne les ai plus revus depuis au moins quinze ans et mon petit-fils ne m'en faisait aucune allusion.

Vous savez, Matt a été très perturbé par les décès de ses parents, il avait à peine vingt et un ans, il venait juste de terminer ses études. Il a fait une sérieuse dépression, il a voulu mettre fin à ses jours, cela a été encore plus dur pour lui que pour moi. Je l'ai aidé comme j'ai pu, avec toute mon affection. Il n'a pas eu de problèmes financiers, son héritage a été très conséquent.

Il s'en est remis tout doucement et a trouvé son travail dans les Cévennes, ce qui a été très positif pour son moral et son épanouissement. Il ne venait me voir plus qu'un dimanche sur deux car il partait admirer ses expos, les autres week-ends. Il est devenu très indépendant et entièrement autonome. Il ne me racontait plus tous ses faits et gestes. Mais on s'aimait énormément tous les deux...

— A propos d'expositions, savez-vous laquelle il avait faite avant son accident ?

— Je ne sais pas, il ne m'en a pas parlé. Je crois que son agenda numérique a été perquisitionné par vos collègues, peut-être trouverez-vous ce que vous cherchez... Mais il n'écrivait pas tout sur son agenda numérique, il avait aussi un grand agenda papier, à l'ancienne, le genre qui est offert par votre directeur de banque, il notait tous ses RDV, ses expos, écrivait des commentaires parfois... cet agenda restait chez lui en principe, j'en ai parlé à vos collègues, ils ne l'ont pas trouvé, ce n'est pas normal...

J'ai eu l'autorisation du procureur d'aller chez Matt, hier, il me fallait des papiers administratifs pour son notaire... Je suis son héritière, vous vous rendez compte ? Ce n'est pas dans l'ordre des choses, gémit-elle un sanglot dans la voix.

J'ai cherché l'agenda à mon tour, je ne l'ai pas trouvé. Moi aussi, j'aurais voulu connaître son emploi du temps avant le drame. Cette Affaire Varelle m'accable, je veux savoir ce qui s'est passé



réellement. Mon petit-fils n'a pas tué la pauvre jeune fille retrouvée dans le coffre de sa voiture. Il faut prouver son innocence, Lieutenant ! Je suis prête à vous aider mais comment ? Dites-moi !

Mon pauvre Matt, geint-elle, sans plus retenir ses larmes.

Le lieutenant sent que la femme commence à craquer, il regarde Irène qui comprend aussitôt. Elle prend la parole.

— Nous ferons tout pour clarifier l'Affaire Varelle et vous nous aiderez madame Génat, car nous aurons besoin de vous, tout au long de cette enquête, tout ce que vous pourrez nous dire à propos de votre petit-fils nous sera utile, même un détail qui pourrait vous sembler insignifiant. Vous nous avez déjà beaucoup aidés aujourd'hui, nous vous en remercions.

La femme se dirige vers l'entrée tout en s'essuyant les yeux avec un mouchoir extirpé de sa manche, ils la suivent... Elle s'arrête à la porte.

— Avant de vous laisser, j'aimerais vous montrer ce portrait-robot, dit Médéric en le sortant de son sac, il lui montre la représentation du Type, elle ressort ses lunettes, les ajuste à son nez et l'observe un moment.

— Ce personnage était déguisé ? Je ne vois pas qui c'est ! déclare-t-elle, catégorique. Qui est-il ?

— Justement, nous aimerions le savoir, madame Génat, si vous pensez à quoi que ce soit qui pourrait nous aider à innocenter votre petit-fils, n'hésitez pas à nous appeler, voici ma carte. Elle la saisit.

— Merci, souffle-t-elle.

Les policiers prennent congé après avoir courtoisement salué la grand-mère.

Médéric Frémont ouvre la porte d'entrée, invite Irène à la franchir et la suit, il jette un dernier regard sur la femme qui lui semble très anxieuse, subitement.

Elle les regarde partir, désarmée, elle ne leur a pas dit ce qui la turlupine...

MA VIE :

*Aujourd'hui, nous sommes allés voir une exposition de peintures modernes, les couleurs étaient superbes, très vives, les tableaux étaient géants, les sujets bizarres mais j'ai bien aimé. J'aurais bien voulu rencontrer l'artiste, Pablo Baznares. Une pancarte nous indiquait où il attendait les visiteurs toute la journée. Cela a dû être vachement long pour lui.*

*« Pour les explications, c'est tout de suite, en bas de l'immeuble à droite ».*

*J'aurais bien voulu y aller pour voir sa tête en vrai ! J'aurais aimé écouter ses explications et lui demander des conseils pour mes dessins, mes parents n'ont pas voulu, ils étaient pressés, comme d'hab ; nous sommes quand même passés à la boutique et mon père m'a offert le magazine de l'exposition, j'étais super content !*